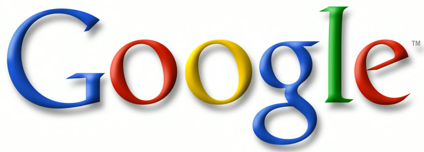






LES COMPAGNONS DU GLAIVE

HISTOIRE D'UNE NUIT

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ROMANS

La chasse aux blancs, 2e édition........ .... 1 vol.
Les cent francs du dompteur.................. ..... 1 —
Le chateau de la rage, 2e édition.... .... 1 —
Le roman d'un père, 3e édition........ .... 1 —
La diva tirelire, 2e édition................ ..... 1 —
Un scandale parisien, 3e édition.......... .... 1 —
Les belles millionnaires, 3e édition.... .... 1 —
Histoire d'une nuit, 4e édition.......
Un dernier amour, 4e édition..........
Les cocottes du grand monde, 9e édit.
Le pendu de la forêt noire, 5e édit.
Les viveuses de paris..................
} Ces cinq ouvrages complètent la première série des Compagnons du Glaive.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Les dames de Grandchamp.................... .. 1 vol.
L'affaire du chateau de Clamelle.............. 2 —

THÉATRE

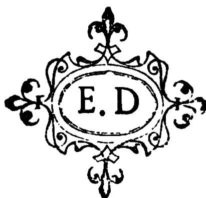
Le piège au mari, comédie-vaudeville en un acte.
Les loups et les agneaux, comédie en cinq actes.
Paris ventre a terre, comédie en trois actes, en société avec Théodore Barrière.
Mademoiselle de Cerdec, comédie en un acte.
Pierrot fantôme, opéra-comique en un acte, en société avec M. Dubreuil.
Le roman d'un père, pièce en trois actes.
L'idole, drame en quatre actes.

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN.

LÉOPOLD STAPLEAUX

HISTOIRE
D'UNE NUIT

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1880

LES COMPAGNONS DU GLAIVE

HISTOIRE D'UNE NUIT

I

LA MAISON DES COMPAGNONS

Il y a quelques années, la Cité existait encore dans son état primitif et séculaire ; c'était, aux heures avancées du soir, un des endroits les moins fréquentés de Paris, surtout du côté droit de l'extrémité de l'île Saint-Louis.

C'est là que nous conduirons d'abord nos lecteurs.

Il était près de minuit. Une pluie fine et serrée de septembre obscurcissait la lumière blafarde des réverbères, dont la flamme, malgré les verres qui la protégeaient, vacillait sous les rafales d'un vent d'ouest. Quelque bruit lointain de voiture roulant sur le pavé se faisait entendre. De rares passants, ouvriers attardés, peuplaient seuls les rues du quartier. Nulle lumière ne brillait aux vitres des bateaux amarrés, et

certes aucun habitant du Paris élégant ne se fût, sans une obligation formelle, aventuré, sans répugnance, dans ces endroits sombres et déserts, à cette heure avancée.

Un homme cependant dont la mise annonçait l'aisance, après avoir suivi pendant quelque temps les quais, s'engagea dans la Cité, fit le tour de l'église Notre-Dame, gagna l'extrémité de l'île, et là s'arrêta sur la berge, à la porte d'une maison isolée. Il frappa trois coups discrets, scandés comme les signaux franc-maçonniques, en laissant un intervalle relativement assez long entre le premier et les deux autres qu'il précipita. Quelques secondes s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit.

— Qui es-tu? demanda une voix.

— Compagnon.

— Qui t'amène?

— La Vérité!

— Entre.

L'homme obéit et la porte se referma aussitôt.

Au moment où l'inconnu pénétrait dans la maison, une barque, remontant la Seine, glissa lentement dans les ténèbres. Quatre hommes occupaient cette barque. Deux d'entre eux ramaient vigoureusement. Les deux compagnons des rameurs causaient à voix basse, sans se préoccuper le moins du monde de la pluie qui ruisselait sur les épais manteaux dans lesquels ils étaient enveloppés.

— Ainsi, Rodrigue, tu es bien décidé? dit le plus âgé de ces deux hommes à l'autre.

— Oui, maître Allain.

— Décidé à tout?

— A tout. N'y va-t-il pas de mon bonheur, de mon

avenir? Oh! ce n'est pas une vengeance que je veux exercer, c'est plus : c'est un devoir sacré que je veux accomplir.

— Ne t'exagères-tu pas la gravité des événements?

— Hélas! non.

Celui que Rodrigue avait appelé maître Allain reprit la parole après un silence de quelques secondes.

— Rodrigue? dit-il.

Le jeune homme qui, depuis un instant, semblait en proie aux plus poignantes réflexions, releva sa tête blonde qu'il avait laissée tomber dans ses mains.

— Parlez, dit-il.

— Rodrigue, répéta Allain, depuis trente ans, c'est-à-dire depuis le jour où un misérable, fort des droits qu'il avait conquis par les plus odieuses machinations, me vola ma femme et mon enfant, depuis le jour où celui que nous appelons tous aujourd'hui le maître, me trouva ivre de douleur et presque mourant de faim sur la voie publique, c'est la treizième fois que, grâce à moi, un nouvel adepte entre dans notre terrible et puissante association, mais jamais je n'y ai introduit un candidat aussi jeune que toi.

— Il y a trente ans! quel âge aviez-vous donc, maître Allain? interrompit Rodrigue.

— J'avais vingt-cinq ans, mon ami.

C'était dix ans de moins que ne le croyait Rodrigue; sa surprise éclata dans un geste.

— Ah! tu es étonné, n'est-ce pas, reprit Allain; si je parais plus que mon âge, c'est que j'ai beaucoup souffert.

— Vous, maître Allain, vous que j'ai toujours connu riche, estimé, vous à qui rien ne semble manquer dans la vie?

— Serais-je Compagnon du Glaive si j'avais toujours été heureux ?

— Si vous avez souffert, il y a si longtemps !

— Rodrigue ! dit Allain d'une voix grave, il y a parfois des douleurs telles, qu'elles tracent dans notre âme un sillon aussi durable que l'est celui du ciseau du sculpteur dans la pierre. Les siècles ne sont rien dans l'histoire de l'humanité ; les années ne sont rien dans l'histoire des douleurs terribles. Le coup qui m'a frappé il y a trente ans, m'accablera toute ma vie.

— Pourquoi, alors, mon âge paraît-il vous inspirer quelque crainte, au moment où vous allez me présenter à ceux dont vous m'avez promis l'appui ?

— Parce que, Rodrigue, une fois entré dans notre association, tu lui appartiendras entièrement et à jamais.

— Je ne l'ignore pas, vous me l'avez déjà dit.

— Et je le répète une seconde fois, mon ami, car tu pourrais reculer encore en promettant le secret absolu.

— Reculer ! Oh ! non pas !

— Réfléchis pourtant, tu es jeune, une fois sous nos lois, rien ne pourrait t'en affranchir, et tu devras leur sacrifier tout au monde.

— Je suis prêt, maître Allain, vous dis-je, je suis prêt.

— Ne crains-tu pas de regretter un jour une obligation aussi grande et aussi complète que celle que tu vas contracter ?

— Jamais !

— Tu le crois en ce moment ; mais l'ambition, l'amour, peuvent te faire déplorer, à une époque prochaine peut-être, de t'être engagé comme tu vas le faire ?

— N'ayez aucune crainte, maitre Allain, ma vie désormais n'a qu'un but qui résume en lui ambition et amour; mais ce but, c'est à votre association terrible que je devrai de pouvoir l'atteindre. Oh! ne doutez pas de moi; lorsqu'il y a trois jours, je suis venu vous trouver, désespéré, fou de douleur, vous qui m'avez toujours aimé, protégé, guidé, et que je me suis jeté à vos pieds en vous criant : — Par pitié, mon second père, venez-moi en aide, car les lois sont impuissantes à me protéger, et que, spontanément, vous m'avez offert l'appui de vos frères et le vôtre, ne sachant qu'une chose encore pourtant : c'est que j'étais persécuté et malheureux, j'aurais dû ajouter : Maître Allain, moi aussi je suis à jamais frappé au cœur! Maître Allain, désormais mon honneur et ma vie vous appartiennent, si grâce, au pouvoir que vous possédez, vous me faites reconquérir celle que j'aime et me permettez de venger mon père !

— Que dis-tu, mon enfant?

— La vérité.

— Et qui aimes-tu?

— Mlle de Saint-Till.

— La belle et jeune comtesse, que ton père...

— Ah! vous me croyez fou, n'est-ce pas, interrompit Rodrigue.

— Fou, non; mais fort coupable.

— Oh! sur l'âme de ma mère, je vous jure que j'ai toute ma raison et que rien n'est plus noble que le but que je poursuis.

— Et quel est celui que tu veux punir?

— Voilà la troisième fois que vous m'adressez cette question, et, cette fois comme les autres, je vous ré-

pondrai : — Maître Allain, celui que je veux punir est un assassin et un faussaire.

— Son nom ?

— Je vous le dirai quand je serai Compagnon.

— Mon enfant, tu me fais trembler.

— De grâce, maître Allain, ne me questionnez pas davantage.

La barque était arrivée vis-à-vis de la maison à la porte de laquelle le visiteur nocturne avait frappé quelques instants auparavant. Les rameurs la firent toucher le rivage en cet endroit et l'amarrèrent à la berge.

— C'est là, fit Allain en désignant la maison isolée.

Le jeune homme se leva.

Rodrigue avait vingt-sept ans. Il était grand, bien fait, et une distinction rare régnait dans toute sa personne. Sa physionomie aimable et rêveuse rappelait, autant par la couleur de sa chevelure que par ses traits, le *Faust* d'Ary Scheffer. Il portait, courte, la barbe entière. Son front était grand, ses yeux bleus et bien fendus. Le sourire de sa bouche, aux lèvres harmonieusement tracées, et que voilait une moustache fine et soyeuse, était doux et bienveillant ; seulement, on n'aurait pas pu le remarquer ce soir-là, car une sorte de résolution sombre avait imprimé à son visage un caractère de tristesse énergique qui ridait son front et traçait un rictus à la commissure de ses lèvres.

Composé entièrement de noir sous le manteau qui l'enveloppait, son costume révélait, dans ses moindres détails, que Rodrigue appartenait à l'une des classes les plus aisées de la société.

Maître Allain, on le sait déjà, était un homme de cinquante-cinq ans qui en paraissait plus de soixante-

cinq, non par sa démarche qui était restée alerte et vigoureuse, mais par la blancheur de ses cheveux, qu'il portait longs, ainsi que par les rides nombreuses qui augmentaient encore la gravité de sa tête énergique. D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, maître Allain ne pouvait passer inaperçu, car il possédait au plus haut point cet étrange pouvoir d'attirer l'attention par l'austérité presque ecclésiastique dont sa personne et son costume étaient empreints.

A vingt-cinq ans, c'est-à-dire à l'époque si terrible de sa vie dont il venait de parler à Rodrigue, maître Allain avait dû être un beau cavalier, fait pour gagner la sympathie des hommes et le cœur des femmes, car il avait conservé dans la tournure une élégance véritable, et ses traits, tout en se creusant sous sa chevelure argentée, possédaient encore une finesse qui ne pouvait échapper à l'examen du plus faible observateur.

Des yeux noirs, profonds et vifs, un nez aquilin bien planté, un front large, une bouche admirablement garnie, mais qui devait ne plus avoir ri depuis bien longtemps, donnaient à son visage entièrement rasé et qu'encadrait une cravate blanche dont les tons se fondaient avec ceux de sa chevelure, un aspect grave qui n'était tempéré que par la douceur qui d'ordinaire régnait dans ses regards.

Maître Allain et son compagnon se levèrent et gagnèrent la berge.

Les deux rameurs les suivirent d'abord, puis allèrent s'abriter contre une des maisons du quai, dans un endroit sombre.

Maître Allain jeta aux alentours un long regard investigateur; la nuit était noire; la berge déserte; la grande ville dormait.

— Allons, dit-il ; puis, étant arrivé sur le seuil de la maison avec Rodrigue, il frappa de la même façon que l'inconnu qui y était entré quelques instants auparavant.

La voix qui avait interpellé ce dernier se fit entendre de nouveau, lorsque la porte, quelques secondes après que son marteau eut retenti, se fut ouverte.

— Qui es-tu ? répéta-t-elle.

— Compagnon. J'amène un frère. Reconnais-nous !

Une lanterne sourde, brusquement dévoilée, éclaira pendant un instant les traits d'Allain et de Rodrigue :

— Que Dieu vous protége, reprit la voix.

Puis en s'adressant à Rodrigue :

— Qui t'amène ?

— La Vengeance ! répondit le jeune homme.

— Entrez, mes frères, et ils entrèrent tous les deux.

Morne et sombre sur la berge déserte, la maison des Compagnons du Glaive s'élevait dans la nuit profonde comme un sinistre et noir fantôme.

Quelques mots de description sont ici indispensables pour la parfaite compréhension de ce récit ; et même, avant d'entrer dans ces détails, nous demanderons au lecteur la permission de justifier ce qu'il pourrait appeler nos inacceptables invraisemblances.

Quelqu'un a dit avec raison que, si compliqué, si bizarre, si terrible qu'il soit, le roman n'atteint jamais certaines réalités exceptionnelles, évidemment, mais qui n'en appartiennent pas moins au domaine du vrai. Certes, Paris n'a jamais eu de Compagnons du Glaive ; mais si nous nommons ainsi l'association mystérieuse, si bizarrement formée et qui fut si puissante et si terrible, c'est que son vrai nom serait une désignation

immédiate des principaux membres qui en firent partie, et que notre roman, dont tous les détails sont exacts, quoique puisés à différentes sources, blesserait alors tant de susceptibilités justement soulevées contre nous, que sa publication deviendrait impossible.

C'est pour avoir le droit de tout dire et surtout celui de pouvoir faire pénétrer le lecteur dans l'existence de certains personnages dont le public s'est énormément préoccupé depuis une vingtaine d'années, que nous avons adopté la forme dont nous usons. Qu'importe, du reste, que ce soit un roman ou un récit véridique ? Nous avons la prétention d'affirmer que ces drames dont nous entreprenons aujourd'hui la narration, sont assez attachants par eux-mêmes pour pouvoir se passer du fameux « c'est arrivé. »

Nous aurons soin, du reste, de ne jamais dépasser les limites du possible, et si nous parlons d'un général se promenant *les deux mains sur le dos* dans son jardin, nous n'affirmerons pas *qu'en même temps il lisait son journal.*

Ceci dit, revenons à la maison mystérieuse que nous n'appelons la maison des Compagnons du Glaive que parce que, je le répète, si nous lui donnions son vrai nom, maintes réclamations nous seraient immédiatement adressées.

Cette maison était bornée à gauche par un terrain de cent mètres carrés environ, dans lequel les chardons et les ronces croissaient au gré de leur caprice. Une palissade dont le temps et les pluies avaient rongé le bois, partant d'un bout à l'autre de l'un des côtés de ce carré, en défendait l'accès aux passants. Du côté droit, une maison inachevée, ou démolie à moitié, était entourée de planches; sur celles-ci, ainsi que sur une des tra-

verses de la palissade du terrain de gauche, un écriteau portait ces mots, peints en noir :

TERRAIN A VENDRE.

Puis, presque effacés par les pluies, ceux-ci encore :

S'ad...scr . Me A..ain notaire ....voie.

En les reproduisant, il est bien entendu que nous unissons les deux inscriptions en une ; car dans la première, les deux mots *terrain* et *notaire* étaient seuls visibles, et dans la seconde n'existaient que les fragments de mots que nous avons ajoutés.

La maison des Compagnons, entourée de planches, avait l'aspect que présentent d'ordinaire les constructions en voie d'exécution depuis de longues années ; les passants et les habitants du quartier s'étaient parfois demandé pourquoi elle restait inachevée ou ne tombait pas complètement sous la pioche, et pourquoi aussi ce terrain improductif, à vendre depuis si longtemps, n'avait pas encore trouvé d'amateur. Elle se composait d'un rez-de-chaussée surmonté de deux étages ayant chacun trois fenêtres donnant sur la berge. Aucune lumière n'éclairait les croisées de sa façade. Celles du rez-de-chaussée étaient hermétiquement closes par de solides persiennes, qui, vu la solitude ordinaire de cet endroit de l'île Saint-Louis, ne pouvaient faire naître aucune supposition gênante. Les fenêtres des deux étages contre lesquels des volets intérieurs avaient été poussés négligemment, laissaient apercevoir, à travers leurs vitres, des rideaux blancs jaunis par le soleil, le temps et la poussière. Un jardin assez grand, entouré d'un mur s'élevant à la hauteur du second étage, empêchant le regard des curieux d'y pénétrer, bordait la

maison. Si quelqu'un, du reste, s'était introduit dans les allées incultes de ce jardin, où l'herbe et la mousse avaient tout envahi, il n'eût aperçu à travers les croisées que des chambres vides et délabrées, ou quelques meubles boiteux qui ne se tenaient plus debout que par habitude. Jamais aucun bruit venant de l'intérieur n'arrivait au dehors. Une tombe n'est pas plus silencieuse. Les voisins croyaient généralement que, depuis plus de dix ans, cette maison était inhabitée, car jamais aucun d'eux n'y avait vu entrer personne.

Lorsque nous y pénétrerons, on comprendra, par les précautions qu'ils avaient prises, comment les Compagnons du Glaive pouvaient, depuis fort longtemps, tenir dans cet endroit leurs terribles séances, sans que rien n'eût pu jamais y signaler leur présence.

En province, malgré son aspect relativement honnête, une maison se trouvant dans des conditions semblables eût certes éveillé rapidement l'attention des curieux, mais, à Paris, le fait avait à peine été remarqué.

— Cette maison-là doit appartenir à quelque vieux maniaque, disait-on, et c'était tout.

Maître Allain et son compagnon venaient à peine de s'engager dans le long corridor dans lequel la porte qui venait de se refermer sur eux donnait accès, lorsqu'on frappa une troisième fois à cette porte de la même façon que l'inconnu et maître Allain avaient frappé eux-mêmes.

— Encore un frère, dit le Compagnon qui leur avait ouvert.

— Sois prudent, répliqua Allain; et toi, suis-moi, ajouta-t-il en s'adressant à Rodrigue.

Guidés par la lumière d'une lampe fumeuse qui éclairait le corridor, Allain et Rodrigue poursuivirent leur

chemin, tandis que le frère introducteur regagnait la porte de la rue. Le cœur de Rodrigue battait avec force. Si résolu qu'on soit, au moment d'entamer une lutte sérieuse, on ne peut souvent vaincre une sorte d'effroi. Les lèvres du jeune homme, fébrilement agitées, murmuraient un nom, comme si ce nom, répété par lui, eût été pour son cœur une sorte de courage. Ce nom était celui de Marguerite, et chacune des syllabes qui le composaient passait sur les lèvres de Rodrigue comme une bouffée d'air bienfaisant :

— Marguerite ! Marguerite !

Celui que nous avons appelé le frère introducteur s'était dirigé vers la porte de la rue, il y arriva et après l'avoir entre-bâillée :

— Qui es-tu ? dit-il au troisième visiteur nocturne.

— Compagnon, répondit celui-ci.

Mais tout à coup, ayant éclairé le visage du nouveau venu, le frère introducteur poussa un cri d'étonnement.

— Jean Lenoir !

— Oui, moi !

— Qui t'amène ?

— Le Désespoir ! Pitié pour un renégat !

Et lorsque le frère introducteur lui eut livré passage, Jean Lenoir s'engagea aussi dans le corridor de la maison des Compagnons du Glaive.

II

LE CONDAMNÉ

Il est un endroit dont le nom seul fait tressaillir, endroit sinistre, scène de suprême expiation et d'humaine justice.

C'est la place de la Roquette. Là sont deux prisons : celle des jeunes détenus, cœurs égarés qu'une punition relativement douce, jointe à un travail constant et à de bons conseils, essaye de ramener au bien, et celle où les condamnés à mort passent leurs derniers jours.

Pénétrons dans cette dernière au moment même où Jean Lenoir venait d'entrer dans la maison des Compagnons du Glaive, et franchissons les portes et les grilles qui nous séparent d'un de ces lieux sinistres où l'homme, frappé par une condamnation mortelle, n'a plus d'espoir que dans la clémence du souverain, c'est-à-dire à une commutation de peine, plus terrible parfois pour certains que la mort même.

La civilisation a passé dans ces terribles cellules.

Ce sont des chambres parquetées, de quatre mètres de largeur sur cinq mètres de hauteur, ayant de grandes fenêtres donnant sur le chemin de ronde.

Leur mobilier se compose d'un poêle en faïence, de

deux chaises de paille, d'une couchette de fer, et d'une seule planche fixée horizontalement au-dessus du lit, formant étagère.

Les murailles sont blanches.

Rien de moins sinistre, à tout prendre, et rien de plus terrible cependant.

Dans la propreté extrême, dans la rigidité du mobilier, dans la lumière même, qu'elle vienne du jour ou du bec de gaz constamment allumé pendant toute la nuit, on sent le règlement, l'évasion impraticable, l'inexorable loi.

Plus de chaîne qu'on limait, couché sur l'humide paille d'un sombre souterrain, mais la camisole de force, c'est-à-dire une sorte de courte blouse de toile, fermée par des cordons, les manches se croisant derrière le dos, garrottant plus le condamné que tous les liens.

Quatre hommes occupaient la cellule. L'un, revêtu de la sinistre camisole, était étendu sur la couchette ; c'était le condamné.

Le second, les yeux fermés, était assis sur une des chaises près de la porte, c'était le gardien.

Le troisième, soldat de la ligne dont la faction réglementaire en pareil cas est de deux heures, faction assise ou debout, qu'il fait ne portant que le sabre au côté, causait à demi-voix avec le quatrième personnage, qui n'était autre qu'un agent de la police de sûreté.

La flamme du bec de gaz les éclairait tous quatre.

L'homme étendu, quoiqu'il fermât souvent les yeux, ne dormait pas. Lorsqu'il relevait ses paupières, il promenait un regard vague sur le plafond, et de minute en minute, ce regard était obscurci par une grosse larme qui, après être restée suspendue quelques secondes sur ses cils, roulait lentement sur son visage et se perdait

dans sa barbe inculte. L'attitude du condamné accusait à la fois la résignation la plus complète et la douleur la plus profonde. On comprenait qu'il franchissait sans trembler cet espace terrible, à la fois si long et si court, qui précède le dernier moment, mais on devait voir aussi que, peut-être sans crainte devant la mort, cet homme emporterait dans la tombe le secret d'une douleur extrême.

Au bout d'un moment, il sortit de l'immobilité absolue qu'il avait longtemps observée et, portant les deux mains à son visage, ce qu'il ne put faire qu'avec peine, il essuya ses larmes à l'aide du tissu grossier de la camisole de force, puis se tournant vers le gardien :

— Monsieur Hubert ? dit-il.

A sa voix, le gardien releva vivement la tête et l'agent de police de sûreté interrompit sa causerie avec le soldat de la ligne.

— Pardon, docteur, répondit Hubert, je croyais que vous dormiez.

— Je dormirai bientôt de l'éternel sommeil, mon ami ; un mot seulement.

Celui qui parlait ainsi avait quarante ans à peine. Si Lavater et Desbarolles avaient examiné l'un sa physionomie et l'autre sa main, ils eussent douté tous deux de l'infaillibilité de leur science, car jamais visage plus loyal, main plus pure n'eussent frappé leurs regards. Quoiqu'elle n'eût point été rasée depuis plusieurs jours, la figure pâle du condamné qui, sur les draps de la couchette, se détachait avec des fonds de cire blanche, que rehaussaient encore des cheveux et des favoris d'un noir bleu, respirait un air de franchise qu'affirmait de temps en temps un loyal, mais triste sourire. Son costume, dérobé en grande partie aux regards par la camisole de

force, annonçait un homme du monde. Son pantalon noir était du drap le plus fin ; ses bottes de cuir vernis, d'une irréprochable élégance. Si méticuleux qu'ils puissent paraître, ces détails avaient une grande importance chez un homme se trouvant dans une aussi terrible situation. En outre, il possédait dans la voix un charme rare et savait s'exprimer avec cette douceur qui captive et s'impose bien plus sûrement que le ton le plus impérieux.

— Chassez ces tristes idées, tout le monde vous croit innocent. Espérez, reprit Hubert.

— Je suis coupable, répliqua le condamné, avec un accent indéfinissable.

— Ne parlons pas de cela. Que désirez-vous ?

— Quelqu'un est-il venu pour me voir ?

— Que vous importe, puisque vous ne voulez voir personne ?

— Répondez-moi. Quelqu'un est-il venu ?

— Mais vous le savez bien, puisque je vous ai remis une lettre avec l'autorisation de M. le directeur.

— Je ne vous parle pas de cette personne.

— Monsieur l'aumônier est venu aussi.

— Eh bien ?

— Eh bien, on lui a dit ce que vous avez voulu : que vous le verriez au dernier moment ; si l'on ne vous fait pas grâce.

— Grâce ! s'écria le condamné, en se levant brusquement. Qui parle de me faire grâce ? je suis coupable, je l'ai dit aux juges, je mérite le châtiment qui m'attend, je le veux, je l'exige, je l'implore. Ah ! qu'on ne me fasse pas grâce ; vous ne savez donc pas, Hubert, que si le souverain épargnait ma vie, la loi m'enverrait au bagne ! Oh ! je m'y laisserais mourir de faim.

— Allons, allons, taisez-vous, je ne vous ai pas dit ça positivement; puisque vous avez avoué, votre affaire est claire.

Ces paroles du gardien semblèrent rendre le calme au condamné, qui, s'étant recouché, reprit au bout de quelques instants :

— Monsieur Hubert.

— Je ne puis causer ainsi avec vous toute la nuit.

— Une toute dernière question. Une dame n'a pas cherché à me voir ?

Le gardien se détourna et, par un geste brusque, fit comprendre au condamné qu'il ne répondrait plus.

— Par grâce, par pitié! reprit celui-ci.

— Non, se décida à dire le gardien.

— Merci, maintenant prenez donc, sous mon oreiller, les deux lettres qui s'y trouvent et donnez-les-moi tout ouvertes.

Hubert obéit.

— Vous êtes bon, Hubert, dit le condamné; et il saisit au travers de la toile une des lettres qui portait cette suscription :

Monsieur le docteur Sergent.
Prison de la Roquette.

Puis il lut :

« André, mon frère,

« Au nom de notre vieille amitié, je t'en conjure, au « nom de tout ce que tu as de plus cher au monde, au « nom de Geneviève, à qui tu pardonneras un jour, car « ton amour pour elle était sans bornes ; au nom du « comte Anselme de Clamelle, ce noble et bon vieillard « que tu n'as pas tué, je l'affirme, moi, malgré tes aveux,

« signe la demande en grâce que ton avocat a rédigée; « reviens à toi, ne cède pas à la sombre folie qui égare « ta raison et te fera déshonorer ta mémoire; une der- « nière fois, je t'en supplie.

« A toi pour jamais dans ce monde et dans l'autre.

« CLÉMENT MORIN. »

— Cœur loyal, âme pure, cher frère! murmura André, en prenant la seconde lettre.

L'adresse de celle-ci n'était point tout à fait semblable à celle de la première lettre que le docteur Sergent venait de laisser tomber à côté de lui sur sa couchette. Elle était ainsi conçue :

« *A Monsieur le docteur* André SERGENT DE CLAMELLE,
« *au château de Clamelle, près des Andelys*
« (*Eure*). »

La date de cette lettre remontait à six mois, et l'état du papier prouvait que depuis ce temps André Sergent avait dû relire bien des fois ce qu'il contenait. Suivons des yeux et lisons avec lui :

« André,

« Vous allez me maudire, mais j'ai lutté et je suis « lasse de la lutte. A l'instant où cette lettre vous par- « viendra, j'aurai fui pour jamais. Je croyais vous « aimer de toute mon âme, je sens encore que je don- « nerais ma vie pour vous, et cependant il en est un « autre que j'adore. Faut-il vous le nommer! Ah! par- « donnez-nous à tous deux.

« Vous m'avez bien aimée, vous m'aimez bien encore, « et je me condamne moi-même d'être sans force pour « résister au mal. Un jour, sans doute, j'expierai mon

« crime; mais si vous me pardonnez, je redouterai moins
« le châtiment. Dieu vous écouterait, vous, si bon, si
« noble et si juste; ne le priez pas de me frapper. Je
« cède à la fatalité implacable. Nous quittons la France
« pour toujours... Adieu... peut-être...

« GENEVIÈVE. »

Le docteur André relut cette lettre plusieurs fois, dévorant une à une les syllabes qui en composaient chaque mot, jusqu'à ce que de grosses larmes vinssent obscurcir ses yeux.

— Oh ! Geneviève ! Geneviève ! murmura-t-il, et un sanglot trop longtemps étouffé troubla le silence du cachot. Hubert fit un mouvement. Sergent de Clamelle n'y prit garde. Il porta la lettre à ses lèvres et sembla captivé tout entier pendant quelques instants par une sorte de communion qui se faisait entre les pensées que contenait ce papier navrant et son âme désolée.

Dès cet instant, le condamné, s'isolant complètement, ferma les yeux, et, remontant dans son passé, se livra aux réflexions suivantes :

— Mon Dieu, Dieu de miséricorde et de pardon, vous, la suprême justice, mais aussi la suprême clémence, quel horrible châtiment infligez-vous au coupable ? Ce crime, le seul de toute ma vie, ce crime que ma pauvre et chère complice expia par la mort, me le fallait-il expier à mon tour vingt ans après ? N'avais-je pas racheté ma faute et fallait-il que le principal instrument de votre auguste vengeance fût cette tendresse sans bornes que je portais à la chère créature pour l'honneur de laquelle je vais mourir de la plus infâme des morts ? L'amour m'avait rendu coupable, l'amour me tue. Qui frappe par le fer, périra par le fer. Est-ce

là la loi divine? Et toi, Louise, mon seul, mon unique amour, toi qui depuis vingt ans m'attends et me juges, vais-je pouvoir te rejoindre aussitôt que le bourreau m'aura frappé ? Dieu, qui ne m'a pas permis d'aimer sur la terre, me permettra-t-il d'aimer au ciel? Je l'espère, et cette espérance soutiendra mon courage; j'irai à toi comme un exilé quitte un sol ingrat, mais auquel il est attaché par la naissance, pour un pays splendide et beau qu'il a entrevu dans ses rêves d'or. Et là-haut, tous deux, n'est-ce pas, chère créature, tu me le promets, nous veillerons sur elle... Pourvu qu'Achille tienne son serment et qu'elle ignore toujours ma fin terrible.

Les réflexions du docteur furent interrompues par la persistance de certains bruits lointains qui, depuis quelques instants, se faisaient entendre. C'était comme une vague rumeur venant du dehors, dans laquelle dominaient des coups répétés, puis dans la prison même, des allées et des venues inaccoutumées, qui se traduisaient par des bruits de verrous et de grille ainsi que par celui de pas résonnant sur le pavé de la cour. André Sergent y prêta l'oreille. Puis il se souleva de nouveau. Tout son être écouta. Le cou tendu, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, immobile, il demeura quelques instants. Hubert, qui probablement avait non-seulement entendu comme le docteur, mais qui encore connaissait probablement la cause de cette sourde rumeur et de ces bruits lointains qui perçaient les épaisses murailles de la prison, dit d'un ton persuasif :

— Allons, dormez, dormez, docteur.

— Taisez-vous, taisez-vous, répondit brusquement André Sergent.

Le gardien se leva et s'avança vers la couchette.

— Ne marchez pas, poursuivit le condamné, ne marchez pas... Entendez-vous?

— Rien.

— Écoutez.

— Je n'entends rien.

— J'entends, moi. Tenez, ces coups, encore ces coups.

Puis, laissant échapper un cri terrible :

— Ah! fit-il, ils clouent l'échafaud; c'est pour ce matin, et, malgré lui, un tremblement convulsif agita tout son être ; ses yeux devinrent hagards, son front se couvrit d'une sueur froide, tout son visage, dont les traits se contractèrent, devint d'une effrayante lividité.

Muet et froid en apparence, Hubert cherchait à dominer l'émotion qu'il ressentait à la vue de cette affreuse terreur.

L'agent et le soldat, douloureusement émus, restaient immobiles, les yeux fixés sur le condamné.

— Est-ce que cela fait mal, le couteau, dites-moi, monsieur Hubert? reprit le docteur André; puis, sans attendre la réponse, il poursuivit. — Non, Guillotin a dit vrai, la mort doit être instantanée, c'est un coup de foudre...

Un silence terrible de quelques minutes eut lieu. André fit un effort suprême. Le tremblement de ses membres disparut. Son regard reprit petit à petit sa douce expression accoutumée. Un léger incarnat reparut sur ses joues.

— J'ai eu peur, se dit-il; peur, suis-je donc lâche? ô homme! avare de la vie; mais la mort ne peut m'effrayer, puisque je ne puis rester ici-bas, et que Dieu le sait bien; il devra donc me pardonner mon suicide.

III

LE GRAND 16

Toute grande cité, et Paris plus encore que toute autre, est un vaste théâtre où les scènes les plus opposées et les plus différentes se jouent à la même heure. Pleurs et rires, joies immenses et désespoirs profonds, naissent et retentissent à la fois. On soupe au rez-de-chaussée, on ensevelit au premier, on joue au second, on se suicide au troisième, on travaille au cinquième et, au sixième, on meurt de faim! Telle est la vie parisienne.

Il se peut que le son d'un orchestre joyeux étouffe parfois un râle d'agonie; que le choc des verres accompagne la sonnerie de l'heure implacable où l'homme désespéré, perdu, ruiné, ou simplement malheureux et sans courage, qui a chargé un pistolet pour en finir, l'arme et l'approche de ses lèvres.

Que de choses, d'incidents dans cette ruche humaine, où chaque abeille poursuit son chemin sans s'inquiéter de ce que font les autres, créant ainsi la discrétion complète de l'égoïsme occupé. Que de hasards, de circonstances bizarres, d'événements imprévus dans cette existence active, fiévreuse, ardente, agitée, où

tout se meut, lutte, se démène, va, vient, boit, mange roule et crie!

C'est pourquoi, pour qui parle de Paris, les transitions sont inutiles. Quittons donc le cachot d'André, cette antichambre de l'échafaud, éloignons-nous de la Roquette et pénétrons brusquement dans le cabinet du café Anglais où Métella et la Cagnotte tiennent d'ordinaire chaque nuit leurs assises légères, cabinet que les habitués de l'endroit désignent généralement par ces mots : le grand 16, — au même instant où Jean Lenoir s'engageait dans le corridor de la maison des Compagnons du Glaive, au moment aussi où le docteur Sergent de Clamelle lisait la lettre de Geneviève.

Une grande table de vingt couverts était garnie avec un luxe qui démontrait que celui qui ce soir-là avait retenu le grand 16 ne reculait point devant la dépense. Les surtouts de vermeil, chargés de fleurs, s'élevaient majestueusement à côté des candélabres dorés à douze branches, dont les bougies allumées reflétaient leurs flammes dans les verres nombreux et de toute grandeur qui entouraient chaque couvert. De l'orifice de grandes glacières de ruolz s'élançait le col des bouteilles de champagne frappé. Les paniers où se couchent les grands vins que le moindre mouvement trop brusque peut troubler, attendaient les bordelaises et les bourguignonnes, sur les dressoirs adossés aux murs.

Nous n'irons pas jusqu'à dire : Lucullus soupait ce soir-là chez Lucullus, mais nous affirmerons qu'une agape de la grande vie parisienne se préparait.

Trois garçons achevaient de tout disposer, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit pour livrer passage à deux hommes.

— Auguste, demanda le plus âgé des deux, tout est-il prêt ?

— Oui, monsieur le duc, répondit en s'inclinant le garçon à qui le nouveau venu venait de s'adresser.

— Personne n'est encore arrivé ?

— Non, monsieur le duc.

— C'est bien.

Le garçon gagna la porte.

— Ah ! Auguste.

Auguste revint.

— La réception ce soir est officielle, on demandera : le duc d'Ambre.

— Je vais prévenir le chasseur, dit Auguste, et après s'être respectueusement incliné une seconde fois, il sortit avec ses collègues.

Le duc d'Ambre était un homme de soixante-dix ans environ, grand et mince, très sanglé dans ses vêtements d'une recherche juvénile poussée jusqu'au ridicule. Suivant le courant, il était toujours vêtu à la dernière mode et apportait un soin extrême dans le choix de ses fournisseurs.

Cité pour le luxe qui régnait dans son hôtel de la rue Matignon, l'élégance de ses équipages, ses prodigalités avec les pécheresses qui toutes l'avaient quelque peu affiché, il possédait en outre une réputation de financier opulent, car aucune grande société de crédit, de banque ou de chemin de fer ne naissait, sans que le nom du duc d'Ambre ne figurât sur la liste des membres de leur conseil d'administration.

— Le duc en est, était le mot consacré par les lanceurs de ces sortes d'opérations, chaque fois qu'une affaire nouvelle venait à éclore.

Assez bien en cour, n'ayant jamais eu pour opinion

que celle du pouvoir, qui, disait-il, représente toujours le parti de l'ordre, le duc d'Ambre jouissait d'une certaine influence dont il avait fort habilement su tirer tout le parti possible. Sa fortune se comptait par millions, disait-on, et plus d'un agent de change ne dédaignait nullement d'assister, chaque matin, à son petit lever. L'opinion quotidienne du duc était d'ailleurs un signe de hausse ou de baisse.

— Le duc d'Ambre a dit ceci, le duc d'Ambre a dit cela, était une formule.

Il est à Paris certains privilégiés dont le nom est sans cesse répété sous le péristyle de la Bourse, et qui y font autorité, on ne sait trop pourquoi, à moins de rares exceptions, car dans le temple de Plutus, les événements gouvernent mieux encore que les individus. Le duc était de ces privilégiés-là. Il savait lancer une affaire au bon moment, s'en retirer à temps après lui avoir fait rendre tout ce qu'elle pouvait donner, et, tout en ruinant quelquefois les actionnaires, réaliser des bénéfices énormes sans que la loi fût le moins du monde transgressée.

Un profond mépris des autres, une conscience élastique, un amour effréné du luxe, une soif constante des plaisirs, expliquaient la conduite du duc, qui, malgré son exquise urbanité et le meilleur sourire en permanence sur ses lèvres jaunies, était un cœur assez sec, et le plus égoïste, le plus froid, et surtout le plus sceptique des hommes.

Sa physionomie n'accusait nullement toutes ces qualités brillantes et extra-modernes. Cependant le duc avait été un des plus beaux et des plus élégants cavaliers de Paris. Lié avec le comte Dorsay, lord Seymour et tous les lions d'autrefois, il avait emprunté au premier

sa suprême élégance et partagé toutes les folies du célèbre anglais.

Trois ou quatre reparties plus ou moins fortes posent un homme à Paris et le rangent éternellement parmi les esprits les plus fins et les plus délicats.

Le duc d'Ambre avait conquis plus encore par hasard que par son intelligence cette place enviée, et il attachait une énorme importance à sa conservation. La teinture, le maquillage, un râtelier et un corset dissimulaient les avaries que le temps avait produites à ses cheveux, à son teint, à ses dents et à l'élégance de sa tournure.

Le duc d'Ambre était un vieux beau dans toute l'acception du mot. On le voyait à l'opéra, où il avait sa loge, au club où chaque nuit, sortant de chez la Cagnotte, il se rendait depuis quelque temps, pour y faire sa partie de baccara infernal cinq fois au moins par semaine; et sur le turf, où cité pour ses gros paris son écurie lui rapportait, bon an mal an, une centaine de mille francs, qu'il consacrait à ce qu'il appelait ses petites dépenses. Tout cela lui donnait une situation complètement exceptionnelle, et les réunions que le monde viveur nommait: « Les soupers du duc d'Ambre» étaient extrêmement recherchées par les hommes de plaisir et par les femmes... d'affaires.

Le personnage qui venait d'entrer avec le duc dans le grand 16, formait un étrange contraste avec lui. Il était petit, très gros, très rouge, avec des cheveux très courts et très noirs, un nez busqué, l'œil voilé plus encore par d'épais sourcils de même couleur que par les cils. Un sourire de béatitude ravie entr'ouvrait constamment ses lèvres, qui dévoilaient une double rangée de dents larges, d'une teinte jaunâtre, dont une

barbe noire, courte et très serrée couvrant les deux tiers du visage, atténuait l'intensité. Il était habillé de noir, et sa mise ne manquait pas de recherche; mais malgré sa cravate blanche et la coupe irréprochable de son habit, chef-d'œuvre de Bonne, la profusion de ses bijoux, au premier rang desquels il fallait citer des lunettes d'or, sous lesquelles son regard malin se promenait d'ordinaire, et une chaîne de même métal, d'une grosseur à faire croire que l'opulence a ses forçats, rendait sa distinction native évidemment discutable.

— Comment êtes-vous arrivé si tard au cercle ce soir, mon cher Alvarez, vous, le banquier le plus exact de la Gironde et de Paris? dit le duc, lorsqu'il se fut laissé tomber dans un vaste fauteuil en face de celui où le gros petit homme, sur un signe de d'Ambre, s'apprêtait à prendre place.

— Pardonnez-moi, monsieur le duc, mais j'arrive de Neuilly. J'ai dîné chez mon ami d'Avilar, répondit le gros petit homme avec un accent bordelais des plus prononcés.

— Ah! le riche armateur?

— Lui-même. Dîner de financiers. Isaac Schunberg, son caissier Durouget[1], et cœtera. J'aurais voulu les entraîner tous dans les mines du Grand-Pré que nous lançons.

— Excellente idée.

— Oui, c'est pourquoi je m'étais rendu chez d'Avilar.

— Avez-vous réussi?

— Nullement. D'Avilar ne fait pas d'affaires en ce moment.

1. Voir *le Château de la Rage*, du même auteur.

— Et pourquoi ?

— Il se marie.

— En effet, j'ai entendu vaguement parler d'un projet de mariage ; il s'agit de la fille d'un ami.

— Oui, la fille du comte de Saint-Till.

— Mort l'an dernier?

— Précisément.

— On parle d'un testament, d'un dernier vœu du père.

— Le comte était fort lié avec d'Avilar, qui est le tuteur de Mlle Marguerite.

— C'est tout un roman que vous me contez.

— Ma foi, oui.

— Et ce mariage doit-il avoir lieu bientôt ?

— Dès que le deuil de Mlle de Saint-Till aura pris fin.

— La connaissez-vous?

— Je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois.

— Comment est-elle? poursuivit d'Ambre d'un air fat.

— Fort belle.

— Intelligente ?

— On le dit.

— Distinguée?

— Une reine.

— Aimable?

— Je ne sais trop. Elle a peu parlé.

— Et comment consent-elle à épouser d'Avilar? il a au moins soixante-cinq ans et n'a jamais été que laid.

— Vous avez vous-même expliqué tout à l'heure la raison de ce mariage. Le comte de Saint-Till, par testament, a désigné d'Avilar pour son futur gendre. Les vœux d'un mourant sont sacrés. Je connais d'Avilar

depuis quinze ans, il accomplira scrupuleusement ceux du comte.

— Parbleu ! à sa place peut-être ferais-je comme lui ; mais la jeune fille...

— Mlle Marguerite de Saint-Till adorait son père ; elle obéira.

— Avec répugnance?

— Avec résignation.

— Diable ! je n'envie pas le sort de votre ami, alors.

— Après tout, je me trompe peut-être, mais la physionomie de la jeune personne m'a paru n'exprimer ni l'enthousiasme, ni la joie.

— Quel âge a-t-elle?

— Dix-huit ou dix-neuf ans, et cinq millions de dot !

— Ma foi, votre ami est un grand fou ou un grand sage; quoi qu'il en soit, cette circonstance est très fâcheuse pour nous, car d'Avilar eût entraîné bon nombre de gens à prendre part à notre nouvelle entreprise, et je ne vous cacherai pas que j'aurais vu avec plaisir et sécurité figurer le nom du banquier Isaac Schunberg à côté du mien, dans notre conseil.

— Moi aussi.

— Il faudra songer à le remplacer dignement, s'il refuse après la demande décisive que je me propose de tenter auprès de lui cette semaine.

— Nous aviserons. Qui attendez-vous ici?

— M. de Maurange, Gaston d'Arteville, le petit Finet, quelques membres du cercle, puis le marquis de Clamelle.

— L'héritier de celui qui fut empoisonné?

— Lui-même !

— Il a donc déjà quitté le deuil?

— Non pas, mais il viendra incognito. D'ailleurs, il ne doit pas immensément regretter le défunt, puisque ce dernier l'avait déshérité complètement en faveur de son assassin.

— Le docteur Sergent?

— Oui.

— Croyez-vous qu'il soit exécuté?

— Certainement, puisqu'il a avoué son crime.

— C'est étrange?...

— Qu'il ait avoué, non, le remords l'a fait parler.

— Avez-vous suivi les débats, monsieur le duc?

— Je les ai lus dans les journaux.

— J'ai fait plus, moi qui vous parle, j'ai assisté à l'audience.

— Eh bien, vous devez savoir que Sergent n'a point cherché à sauver sa tête.

— Oui, et malgré cela je ne l'aurais pas condamné.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous me comprendriez si, comme moi, vous aviez vu le docteur. Il n'avait ni les hésitations, ni la fièvre, ni l'abattement qui s'emparent du coupable dès qu'il prend place sur le banc des accusés.

— Mon chez Alvarez, vous raisonnez fort mal. Ces circonstances qui vous paraissent extraordinaires ne prouvent rien. Il serait vraiment déplorable, et cela nous conduirait droit à nier les bienfaits de la naissance et de l'éducation, si un homme occupant dans la société une position relativement élevée, ayant joui dès la plus tendre enfance de tous les soins et exemples qui entourent les personnes de la classe aisée, ayant par sa profession de médecin sondé la mort mille fois, ne se comportait autrement, dans des circonstances pareilles,

qu'un vagabond ignorant et affamé qui a joué du couteau pour voler vingt sous. Le docteur Sergent s'est galamment conduit, en assassin du grand monde, qui, après avoir joué une partie et l'avoir perdue, ne se préoccupe plus que de la payer intégralement le plus promptement possible. C'est même pour cela qu'à l'encontre de tous les condamnés vulgaires, il n'a même pas voulu se pourvoir en cassation et que toutes les instances de son avocat pour lui faire signer une demande en grâce sont restées vaines.

— C'est possible, dit Alvarez, qui en principe croyait de son devoir être toujours du même avis que le duc d'Ambre.

Celui-ci reprit après un instant :

— Je ne vous ai pas nommé tous mes convives encore.

— Oh ! je me doute bien d'avance quels seront ceux dont vous ne m'avez pas encore parlé.

— Ce sont, en effet, mes commensaux ordinaires, le comte de Limours , le baron Fabiani...

— Ah ! il est donc revenu de Hombourg ?

— Depuis hier.

— A-t-il gagné ?

— Cinq cent mille francs.

— Décidément, il a de la corde de pendu.

— Oui, il s'en servira même un jour pour se pendre.

— Vous croyez donc...

— Que sa veine s'usera certainement.

— Cela le regarde.

— Nous aurons encore quelques hommes; mais ce qui semble vous inquiéter fort peu et ce qui devrait à mon sens vous inquiéter beaucoup, mon cher Alvarez,

c'est de savoir comment se composera la partie féminine au souper qui se prépare.

Un sourire voluptueux vint errer sur les lèvres lippues du banquier, et ses petits yeux noirs brillèrent sous ses lunettes comme des escarboucles; accompagnant d'un petit rire satisfait chacun de ces mots, il reprit :

— Cela ne m'est nullement indifférent, cher duc. Eh ! eh ! eh ! nullement.

— Eh bien, nous aurons...

— M[me] de Berny, interrompit Alvarez en donnant à la Cagnotte le nom qu'elle portait dans le monde inter lope.

— Oui, Madelon d'abord, reprit d'Ambre d'un air qui démontra au gros petit bonhomme que son amphitryon n'était pas insensible à la nuance délicate dont il avait usé en désignant sa maîtresse ; puis quelqu'un m'a promis une surprise.

— Qui cela ?

— Le marquis de Clamelle.

— Ah !

— Il doit nous amener la plus adorable et véritable rousse que la terre ait jamais portée; une merveille.

— Vraiment ?

— Je vous en parle en connaissance de cause, car je l'ai vue déjà avec lui, il y a trois mois, à Venise. C'est tout bonnement la plus belle créature du monde.

— Elle s'appelle ?

— Ginevra.

— Italienne ?

— Le marquis le dit, mais je la crois française. Vous jugerez vous-même. Quant aux autres dames, ce sont les amies de Madeleine et de ces messieurs.

En ce moment la porte s'ouvrit et Auguste livra passage à une femme enveloppée dans une élégante sortie de bal dont elle se débarrassa aussitôt, mettant à nu de fort belles épaules émergeant d'une robe de soie éclatante de tons, de passementerie et de fleurs de jais; c'était la maitresse du septuagénaire, Madeleine de Berny, ou plutôt la Cagnotte. Elle comptait trente-six ans environ et possédait une taille élégante, souple, pleine de promesses. Elle avait une physionomie mélancolique, une de ces figures pâles et régulièrement graves qui font rêver, et son regard, tantôt voilé, tantôt ardent, filtrait, partant de deux grandes prunelles sombres, au travers de ses longs cils, ce qui ajoutait encore aux attraits de son visage qu'entourait une chevelure opulente qui avait emprunté ses tons vermeils à cette teinture dont font usage les dames du Lac, que l'on connait généralement sous le nom d'eau d'Or.

Madeleine était une déclassée, elle avait été la femme d'un officier de marine nommé Robert d'Orchamps, qui, indignement trompé par elle, l'avait laissée veuve après les plus tragiques événements[1].

Le duc d'Ambre se leva. Alvarez en fit autant, et tandis que le vieux beau s'emparait galamment d'une des mains de la Cagnotte pour y déposer un baiser qu'il accompagna d'un :

— Bonsoir, chère, des plus gracieux, le gros petit homme s'inclina, le sourire aux lèvres.

— Bonsoir, duc, reprit Madeleine, bonsoir, monsieur Alvarez! Vous me voyez furieuse. Pourquoi? Je ne sais; j'ai mes nerfs. Prévenez ces messieurs que, s'ils ne sont pas d'une gaieté folle, je m'en irai. Ouf! enfin,

1. Voir *le Pendu de la Forêt noire.*

m'y voici. Quelle heure est-il? Je suis la première...
D'Ambre l'interrompit.

— Ce cabinet ayant été retenu par moi, vous êtes ici chez vous, ma mignonne, et il appartient à vous seule d'en faire les honneurs. Je ne prends donc pas votre menace au sérieux.

— Vous avez raison, répondit-elle en enveloppant le duc d'un long regard qui sembla charmer tout particulièrement le septuagénaire.

Des pas se firent entendre dans le couloir qui menait au grand 16.

— Voici un invité, fit le duc en se dirigeant vers la porte qu'il ouvrit.

En effet, un jeune homme qu'accompagnait une femme merveilleusement belle, dont nous décrirons bientôt les traits, venait de gravir l'escalier du restaurant. Arrivée à deux pas de la porte du cabinet où se trouvait le duc, Alvarez et Madeleine, la jeune femme qui précédait son cavalier s'était arrêtée.

— Décidément, mon cher Achille, je n'entrerai pas.

— Après votre promesse.

— Que voulez-vous, c'est plus fort que moi.

— Mais c'est de la folie.

— C'est de la raison; je sens que ce que vous me faites faire là est mal.

— Vous ne m'aimez donc plus, pour me parler ainsi?

— Je vous aimerai toujours; c'est pourquoi je suis sans force contre vos volontés.

— Que vous êtes enfant! nous ne pouvons vivre comme des loups; le duc d'Ambre est un des hommes les plus considérables de Paris; nous ne pouvons faire autrement que d'accepter son invitation. Puis, qui le saura? Allons, ma chère Geneviève.

A ce nom, la jeune femme pâlit.

— Ne m'appelle plus de ce nom, Achille.

— C'est vrai, j'oublie ma promesse; allons, ma chère Ginevra.

C'est sur ces mots, et comme Ginevra hésitait encore, que la porte du grand 16 s'était ouverte sous la main du duc d'Ambre.

— Soyez la bienvenue, madame, dit-il en offrant son bras à Geneviève. Puis, après l'avoir introduite dans le cabinet et avoir salué Achille, qui les avait suivis, il le présenta à Madeleine et au banquier, en leur disant :

— Chère madame de Berny, et vous, mon cher Alvarez, j'ai l'honneur de vous présenter mon nouvel ami, le marquis Achille de Clamelle.

Madeleine de Berny accueillit de Clamelle comme une femme qui a de l'éducation reçoit un ancien ami qu'elle revoit pour la première fois sous le couvert d'une personne dans laquelle elle a une confiance illimitée, c'est-à-dire le sourire aux lèvres, mais sans aucun signe de satisfaction bien marqué.

Le jeune marquis s'inclina respectueusement et adressa à la Cagnotte un compliment tout à fait banal, tel qu'un homme du monde en possède vingt dans son répertoire à la disposition de la première femme venue, fût-elle pour lui la plus indifférente.

En disant, parlant d'elle à Alvarez : c'est la plus adorable rousse que la terre ait jamais portée, le duc d'Ambre n'avait fait de Ginevra qu'un bien faible éloge.

Tous les dons qu'une créature humaine peut demander à la jeunesse et à la beauté. Ginevra les possédait. Ses yeux bleus limpides, rêveurs et pénétrants, avaient

une expression indéfinissable de candeur et de virginité. Le regard, en se promenant sur son visage, ne rencontrait que les teintes les plus pures, de la nacre, du carmin et de la rose thé. Eblouissante de blancheur et rayonnante comme un soleil mobile, elle secouait sa chevelure opulente, d'or par le ton, de soie par la souplesse, avec une grâce imposante et superbe qui, toute naturelle, disait que Ginevra était une de ces reines de beauté si rares, qui ne se doute que d'une faible partie de leur puissance. Aussi, lorsque le sourire venait illuminer encore l'éblouissement radieux de sa figure de séraphine, ce sourire joignait-il à toutes les grâces de ses lèvres roses servant d'écrin à deux rangées de perles les plus pures, celle qui donne leur candeur au sourire des enfants et des vierges.

Le corps de Ginevra était une autre merveille. On le devinait dans une robe noire, légèrement décolletée, qui dévoilait sa gorge divine et laissait échapper, de ses manches garnies de dentelles, des bras à rendre jalouse Vénus elle-même.

D'Ambre voyait Ginevra ainsi parée pour la première fois ; il ne put s'empêcher de manifester son enthousiasme par quelques compliments qui firent légèrement rougir celle qui en était l'objet, ce qui rehaussa encore davantage l'éclat de son visage.

Quant à Alvarez, il dardait ses petits yeux sur Ginevra avec une ardeur stupéfaite.

Le duc, à qui l'expérience des femmes ne manquait pas et qui, malgré la beauté réelle de Madeleine, redoutant que les charmes divin de Ginevra n'éveillassent en elle cette jalousie native qu'éprouve toute fille d'Ève à la vue d'une autre femme mieux douée qu'elle, jeta sur sa maîtresse un regard qui n'était point exempt

d'inquiétude. Mais l'attitude de la Cagnotte le rassura complètement. Loin de sembler le moins du monde offusquée par la présence de Ginevra, Madeleine la contemplait avec une attention toute affectueuse en apparence, mais dans laquelle un homme aussi expérimenté que le duc eût découvert, s'il eût été moins préoccupé, je ne sais quoi de fascinateur et de perfide, quelque chose de semblable au regard dont l'épervier suit le vol de la colombe sur laquelle il plane.

La Cagnotte tendit la main à Ginevra en lui disant :

— Venez là, chère dame, et si vous le voulez, laissez-moi tout d'abord rompre cette stupide glace qui refroidit si bêtement les premiers rapports des gens qui se voient pour la première fois.

— Volontiers, madame, répondit Ginevra en adressant à la Cagnotte un sourire gracieux, tout en prenant place auprès d'elle sur le divan.

Achille de Clamelle s'approcha.

— Vous êtes vraiment bien bonne pour ma chère Ginevra, dit-il à Madeleine.

— Monsieur le marquis, répondit-elle, je ne mérite aucun remerciement. Il y a des sympathies immédiates, et celle que madame m'inspire est si grande que je n'ai droit à aucune reconnaissance de la lui témoigner ainsi que je le fais.

Ginevra était un peu embarrassée par tous ces compliments qui l'assaillaient à l'improviste. Elle baissa les yeux et garda le silence. Profitant de ce mouvement, la Cagnotte adressa à Achille de Clamelle un regard auquel il répondit par un sourire de satisfaction, et ce regard de Madeleine signifiait clairement :

— Ne craignez rien, je suis sûre de réussir.

IV

L'ASSEMBLÉE

Abandonnons pour le moment le duc d'Ambre et ses convives pour rejoindre, dans leur maison de l'île Saint-Louis, les Compagnons du Glaive.

On se souvient qu'Allain et Rodrigue d'abord, puis Jean Lenoir, s'étaient engagés dans le long corridor, dans lequel la porte de la rue, ouverte au signal convenu par le frère introducteur, donnait accès. Au bout de ce corridor était un escalier, au bas de cet escalier, une porte; cette porte donnait sur une vaste salle basse, meublée avec une sévérité grande. Faisons-en, le plus rapidement possible, le complet inventaire. Au milieu était une table ovale recouverte d'un tapis de drap vert, sur lequel du papier, des plumes et des encriers étaient symétriquement rangés; autour de cette table, des chaises de chêne, garnies de cuir noir et de clous d'acier; sur les murs, des tentures noires aussi; au plafond, une lampe énorme; au-dessus d'un siège plus élevé que les autres, à l'extrémité de la salle opposée à la porte d'entrée, un grand crucifix d'ivoire dont la pâleur nacrée tranchait violemment sur la teinte sombre de l'étoffe contre laquelle il se trouvait; un grand

glaive surmontait le crucifix; ce glaive, semblable à ceux qui servaient aux bourreaux du moyen âge pour la décollation, était surmonté d'un écriteau blanc sur lequel, tracé en grandes lettres noires, apparaissait ce mot :

JUSTICE.

Au milieu de la table, une statuette symbolique de bronze tenant une balance d'une main et une épée nue de l'autre.

Thémis n'est point autrement représentée, mais elle porte, on le sait, un bandeau sur les yeux. Or la statuette n'en avait pas, et sur son socle de marbre noir, cette devise était gravée :

JE VOIS TOUT !

En somme, rien de trop sinistre, mais une gravité extrême dans tout ce que contenait cette salle, qui tenait tout à la fois, par ses dispositions particulières, du tribunal et de la loge maçonnique.

Un détail qui n'est pas sans importance et qu'il importe de noter, c'est que la porte de ce lieu était capitonnée et qu'elle était sa seule issue. De ce côté, aucun bruit ne pouvait arriver au dehors, l'épaisseur des murailles assurait aux Compagnons du Glaive le même secret des autres côtés.

Au moment où nous pénétrons dans le théâtre de leurs délibérations secrètes, le siège élevé qui se trouvait au milieu de la muraille du fond sous le crucifix d'ivoire était occupé par un vieillard, à la physionomie grave, au front sillonné de rides, revêtu d'une redingote noire, boutonnée jusqu'au col. Tous ceux qui l'entouraient, assis sur des sièges disposés circulaire-

ment, avaient une physionomie recueillie et observaient un profond silence.

Ils étaient vingt environ, de divers âges, tous sérieux et réfléchis. Une cour d'assises, au moment où va être rendu le verdict du jury qui condamne le coupable ou absout l'innocent, a un aspect moins sévère que celui qu'offrait cette réunion à l'instant où nous y faisons pénétrer le lecteur.

Tous ceux que nous avons vus entrer dans la maison mystérieuse étaient là. Allain occupait la droite du vieillard qui semblait présider l'Assemblée. Celui qui avait pénétré dans la maison après avoir suivi les quais, et qui avait répondu à la question sacramentelle du frère introducteur. — Qui t'amène? — LA VÉRITÉ, avait pris place près de lui.

Dans un coin, la tête baissée, l'œil fixe et sans regard, Jean Lenoir était appuyé contre la muraille.

De l'autre côté, sur la tenture noire se détachait la tête blonde et pâle de Rodrigue.

Le vieillard à la redingote boutonnée se leva ; un des compagnons fit de même.

— Frères, le maître va parler, dit-il.

Tous écoutèrent, et le maître, s'adressant à Allain, lui dit :

— Frère Allain, parle.

Maître Allain se leva à son tour, et dit :

— Compagnons, je vous amène un nouveau frère ; sur mon salut, mon honneur et ma vie, je me fais sa caution. Il est malheureux, persécuté, il réclame notre aide et nous promet de nous donner la sienne chaque fois que nous l'exigerons. Je le connais depuis l'enfance, c'est presque mon fils ; il est franc et loyal, dévoué et sincère ; qu'il soit des nôtres, tel est mon humble vœu.

Puis, se tournant vers Rodrigue :

— Approche, mon enfant, ajouta-t-il.

Rodrigue obéit. Tous les yeux se tournèrent vers lui, et, pendant un instant, ils sondèrent son âme avec une fixité qui força à baisser ses paupières celui qui subissait ces regards investigateurs.

— Sur mon honneur, mon salut et ma vie, je vous réponds de lui, répéta maître Allain d'une voix forte, et tandis qu'il se rasseyait, le maître, s'adressant à Rodrigue, lui dit :

— Toi qui viens parmi nous pour devenir notre frère, dis-nous tes noms ?

— Albert Rodrigue d'Avilar, répondit le jeune homme en relevant la tête.

— Es-tu prêt à jurer sur ton honneur, ton salut et ta vie, de suivre et d'observer nos lois quelles qu'elles puissent être ?

— Je suis prêt.

— Albert Rodrigue d'Avilar, écoute, reprit le maître, et, d'une voix grave, il poursuivit : — Nous sommes les malheureux et les opprimés, les écrasés et les vaincus. Faibles, isolés, l'union nous a rendus forts, puissants, invincibles. Nul de nous, sans les autres, n'aurait pu obtenir justice : tous ceux que tu vois devant toi, grâce au concours de leurs frères, ont puni des coupables, ont sauvé des innocents. Nous représentons l'association dans ce qu'elle a de plus puissant, de plus grand, de plus juste. Un pour tous, tous pour un. Jamais une plainte motivée n'arrive vainement à notre tribunal auguste. Ce que les législateurs de toutes les époques n'ont pu faire, nous l'avons fait, nous, et lorsque la société est impuissante à punir, forts de notre conscience, nous agissons sans elle ; mais si nous frap-

pons, nous tendons aussi la main. Haine aux méchants, secours aux opprimés. La peine est toujours proportionnée au crime, seul le dévouement est constamment sans bornes. Celui que nous condamnerons, fût-il ton frère, ton père même, ne doit point trouver grâce devant toi; celui que nous protégerons, fût-il ton plus mortel ennemi, tu le sauveras avec nous. Avant d'être frère, fils, époux, tu seras Compagnon du Glaive; lorsque je te dirai : frappe! tu frapperas. Lorsque je te dirai : meurs! tu devras mourir. Telles sont nos lois, tel est le pacte éternel que tu vas accepter en prêtant serment entre mes mains, devant tous tes frères assemblés ; ces lois, ce pacte, les acceptes-tu?

Il y eut un silence.

— Je les accepte, dit Rodrigue d'une voix ferme.

— C'est bien. Jure d'être à nous! Jure-le sur ton honneur, sur ta vie et sur Dieu, dont tu aperçois au-dessus de ma tête l'image sacrée! reprit le maître.

Tous les assistants se levèrent, et un seul cri se fit entendre.

— Jure!

— Sur mon honneur, sur ma vie et sur Dieu! dit Rodrigue d'une voix sonore, en élevant la main sur le crucifix d'ivoire, je jure d'être à vous, tout à vous, rien qu'à vous, prêt à frapper le coupable et à protéger l'innocent!

— C'est bien, dit le maître, et nous te jurons aussi de te protéger et de te défendre, même au péril de notre vie!

— Oui, nous le jurons! répétèrent les assistants.

— Viens, mon fils, reprit le maître en tendant les bras à Rodrigue qui s'approcha. — Malheur à toi si tu nous trahis! continua-t-il. Puis il embrassa d'Avilar sur

les deux joues et termina par ces mots : — Compagnon, tu es des nôtres ; le glaive est désormais entre tes mains, prends place parmi nous.

D'un geste, en parlant ainsi, il désigna au jeune homme un siége vide, où pâle et grave Rodrigue alla s'asseoir ; alors le maître se tourna vers Clément Morin et reprit la séance au moment où l'entrée d'Allain, annonçant un nouvel adepte, était venue l'interrompre.

— Maintenant que nous sommes tous frères, parle, dit-il.

Morin qui attendait ce moment avec une anxiété qu'il n'avait déguisée jusque-là qu'à l'aide des efforts énormes que lui inspiraient ses devoirs de compagnon et le respect sans bornes qu'il avait pour les ordres du maître, se leva immédiatement :

— Mes frères, quand j'ai franchi ce soir le seuil de notre cénacle, à la question sacramentelle du frère introducteur, j'ai répondu : la Vérité, dit-il. Eh bien ! pour que cette vérité éclate et sauve un innocent, il faut que vous m'aidiez à faire un miracle.

— Explique-toi.

— Mes frères, reprit Morin, il y a cette nuit dans un des trois cachots qui servent de dernier refuge aux condamnés à mort, à la prison de la Roquette, un homme que le glaive du bourreau réclame et pour qui se dresse en ce moment même l'échafaud à quelques pas de lui. Je viens vous demander la vie de cet homme.

Un murmure parcourut l'assemblée. Depuis que la terrible association existait, jamais aucun compagnon n'était venu réclamer de ses frères un service semblable et son exécution parut tout d'abord impraticable à la plupart des assistants, mais il suffit d'un coup d'œil du maître pour rétablir l'ordre et le silence.

— Écoutez le frère Clément Morin, dit-il, écoutez, puis, s'adressant à ce dernier. — De quel crime était-il accusé, ce condamné que tu protèges? demanda-t-il.

— D'empoisonnement.

— Et tu crois que la justice s'est trompée en le condamnant?

— J'en suis sûr.

— Comment se nomme ce condamné?

— Le docteur André Sergent de Clamelle.

Un nouveau mouvement se fit dans l'auditoire.

— Mais il a avoué son crime, reprit le maître.

— Je le sais, répondit Clément Morin.

— Qui donc te fait croire à son innocence; en as-tu des preuves?

— Oui, des preuves irrécusables!

— Lesquelles?

— Son passé, son caractère, l'affection que je lui porte...

— Après?

— Ma conscience, ma conviction, tout ce qui peut protester en moi.

Morin avait prononcé ces paroles avec force. Dès qu'il les eut dites, il jeta sur l'assemblée un regard anxieux, afin de savoir si elles avaient convaincu les Compagnons, mais ceux-ci restaient froids, quelques-uns même hochaient doucement la tête.

Morin allait parler de nouveau, lorsque le maître reprit :

— C'est le héros de l'affaire du château de Clamelle, c'est bien lui dont tu nous parles?

— Oui, maître; et je vous le jure encore, ce n'est point sa main qui a versé le poison au marquis Anselme. Seul j'ai protesté devant ses juges, et pourtant

tout l'accusait, et loin de repousser cet amas de preuves singulières, il semblait prendre un étrange et sinistre plaisir à les faire admettre ; et quand ce mot : empoisonneur, lui a été jeté à la face par celui qui défend la société contre les coupables, la rougeur a envahi le visage d'André, mais ses lèvres se sont ouvertes et, d'une voix ferme, il s'est écrié : — Oui, je le suis. — Eh bien, malgré tout cela, je vous le répète, mes frères, le docteur André Sergent de Clamelle n'est pas coupable.

— Qui l'avait accusé de ce crime ?

— Un vieux serviteur du marquis Anselme, Pierre Laude.

— Quel est ce Pierre Laude ?

— Notre père nourricier à André et à moi.

— Quelqu'un pouvait-il avoir un intérêt à la mort du marquis ?

— Oui, malheureusement.

— Qui cela ?

— Hélas ! André Sergent.

— Il était donc son héritier ?

— Non pas son héritier direct, mais le marquis en avait fait son légataire universel.

— Et le marquis a laissé ?

— Douze millions.

— Avait-il un héritier direct ?

— Il en avait un à qui la fortune et le titre du marquis Anselme reviennent par la condamnation d'André Sergent, c'est le comte Achille de Clamelle.

— Où était le comte Achille à l'époque du crime ?

— En Italie.

— Et malgré tout cela, tu persistes, frère Morin, à nous affirmer l'innocence du docteur Sergent ?

— Oui, maître, et vous et nos frères je vous conjure de le sauver.

— Son pourvoi a-t-il été rejeté?

— Il n'a pas voulu se pourvoir en cassation.

— A-t-il adressé au souverain une demande en grâce?

— Non, malgré mes prières et celles de son avocat, il a obstinément refusé de la signer. Je l'ai appris ce soir.

— Et l'échafaud se dresse?

— Oui, maître, et à la fin de cette nuit, aux premières lueurs du jour, sa tête tombera. O maître, ô mes frères, par grâce, par pitié, ne laissez pas s'accomplir cet horrible forfait.

— Mais comment expliques-tu la conduite du docteur?

— Il veut mourir!

— Alors sa mort, selon toi...

— N'est qu'un suicide, acheva Morin, et se tournant vers les compagnons :— Le permettrez-vous, ajouta-t-il d'une voix forte?

Un des assistants se leva.

— Qu'ordonne le maître?

— Ce que vous ordonnerez vous-mêmes, répondit ce dernier.

— Mes frères, reprit Morin, depuis dix ans que je suis des vôtres, depuis dix ans que vous m'avez aussi rendu l'honneur, jamais je ne vous ai rien demandé, et toujours vous m'avez trouvé prêt à seconder vos projets. La vie du docteur André m'est aussi précieuse que la mienne; ne me la refusez pas, je vous en conjure.

— Mais il faudrait un miracle pour le sauver! objecta le frère introducteur.

— Hélas! je vous l'ai dit moi-même en commençant, oui, il faudrait un miracle.

— Peut-être! fit le maître. Essayons de l'accomplir.

— Oui, essayons, répétèrent tous les assistants.

— Merci! oh! merci! s'écria Morin, et une larme de reconnaissance vint humecter sa paupière. Trois compagnons se levèrent et se rapprochèrent du siège qu'occupait le maître.

— Nous sommes prêts, dirent-ils.

— Trois! dit le maître. Aucun autre de vous ne pourrait-il agir?

Personne ne répondit.

— Allez, mes frères, et toi, Morin, guide-les; que Dieu soit avec vous et vous protège.

— Que Dieu vous protège, répétèrent les autres.

— Un instant, fit alors maître Allain.

Morin lui adressa un regard de reproche.

— Frère Clément Morin, je t'en conjure, écoute-moi.

— Parle! mais fais vite, Frère Allain, les minutes, les secondes mêmes sont comptées, reprit Clément Morin.

— Nos frères vont tenter de faire suspendre l'exécution du docteur Sergent.

— Oui, firent ces trois compagnons.

— Mais as-tu bien réfléchi que cette suspension, puisque l'échafaud se dresse, ne peut avoir lieu que si le souverain fait grâce?

— Je le sais.

— Et as-tu songé à l'effet de cette grâce?

— Si j'y ai songé! Je ne veux pas qu'André meure.

— Crois-tu donc que le bagne ne sera pas pour lui un supplice bien plus horrible que la mort?

— Oui, mais je l'arracherai au bagne, car je prouverai son innocence.

— Comment feras-tu ?

— Je commencerai par vouer toutes mes forces et toute mon existence à atteindre ce but et, aidé par vous, fort de ma vérité, je réussirai.

— Alors que Dieu te protège! dit Allain convaincu.

— Oui, oui, que Dieu vous protége! répétèrent une seconde fois tous les Compagnons en s'adressant à ceux qui venaient de se dévouer au salut du docteur André Sergent de Clamelle.

— Venez, reprit Clément Morin aux trois frères, et tous quatre sortirent d'un pas précipité.

A peine avaient-ils disparu que le maître s'adressant à Rodrigue d'Avilar, lui dit :

— A toi de parler maintenant. Pourquoi, jeune homme, es-tu venu à nous?

— Parce qu'un misérable a tué mon père, et que ce même homme veut me voler ma fiancée.

A ces mots maître Allain tressaillit.

— Pourquoi, s'il y a meurtre, ne t'adresses-tu pas aux tribunaux? reprit le maître.

— Parce que les tribunaux ne sauraient atteindre le coupable.

— Et pourquoi ne venges-tu pas toi-même la victime?

— Parce que, en me vengeant de mes propres mains, je serais un ingrat infâme.

— Quels sentiments te font agir? Sois sincère, chacun de nos interrogatoires est une confession.

— Le culte d'une ombre ignorée et l'amour d'un ange !

— As-tu des preuves de ce que tu avances?

— J'en ai.

— Et quel châtiment réclames-tu contre le coupable?

— La mort! répondit Rodrigue d'une voix sombre.

— Son nom?

— Rodolphe d'Avilar.

— Insensé! s'écria maître Allain, mais c'est ton père!

— Frère Allain, lui répondit Rodrigue en le regardant en face, Rodolphe d'Avilar ne peut être mon père, car, je vous le répète, mon père est mort assassiné il y a plus de vingt ans. Je demande la mort du meurtrier.

— Si tu dis vrai, tu l'auras, fit le maître. Parle maintenant, Jean Lenoir.

Seul ce dernier n'avait pas pris part à ce qui venait de se passer. Tout aux préoccupations douloureuses qui l'assiégeaient, les protestations de Morin et les accusations de Rodrigue n'avaient point été entendues par lui. Le désespoir rend égoïste; et Jean Lenoir était désespéré.

C'était un homme de cinquante ans environ, dont la physionomie respirait la franchise et la bonté. Sa figure fort ordinaire, il n'était ni beau ni laid, était encadrée par des cheveux pris pour la plupart, taillés courts, et de longs favoris à l'anglaise, comme en portent bon nombre de garçons de café; ses sourcils épais abritaient des yeux gris dont le regard était voilé par la douleur, et son nez épaté projetait son ombre ronde sur des lèvres épaisses privées de moustaches. Il tenait sa casquette à la main, et sous son

paletot fermé apparaissait une cravate blanche mise avec un certain soin.

Dès que le maître l'eut interpellé, Jean Lenoir releva la tête et gagnant le milieu de la salle :

— Maître, s'écria-t-il d'une voix émue, je viens vous demander, ainsi qu'à mes frères, pardon et justice. Pardon, parce qu'après m'être vengé, grâce à vous, je vous ai oubliés pour veiller sur ma fille, sur ma chère Antonine, un ange du bon Dieu qu'il avait mis sur ma route ; justice, parce que cet ange, un misérable l'a séduite, et qu'il me faut découvrir et punir cet infâme. Je viens vous demander son honneur et son sang.

Et Jean Lenoir, pâle, égaré, promena sur l'assemblée un regard sombre, chargé de haine et rempli de larmes.

V

BILLET A DÉSORDRE

On sait qu'Achille de Clamelle venait d'adresser à *la Cagnotte* de mystérieux regards, au moment où nous les avons abandonnés dans le grand-16.

Achille et Ginevra étaient à Paris depuis deux jours, arrivant d'Italie, ainsi que le duc d'Ambre l'avait dit au banquier Alvarez, dans la conversation qui avait précédé l'arrivée du comte de Clamelle et de sa compagne.

Le comte avait trente ans, toute sa personne respirait une élégance native qui, malgré l'expression dure que prenaient parfois ses regards, prêtait à sa physionomie un charme véritable; il portait les cheveux courts et la barbe à la Henri IV, ce qui faisait presque entièrement disparaître la frappante ressemblance de ses traits avec ceux du docteur Sergent. Achille était blond, du reste, tandis qu'André le condamné avait, on le sait, les cheveux noirs.

Le comte de Clamelle qui, par la mort du vieux gentilhomme dont André Sergent avait été le légataire universel, allait hériter bientôt de son titre de marquis que lui avait donné déjà le duc d'Ambre à son entrée

dans le grand-16, était un des chefs de ces viveurs à outrance dont la soif des plaisirs est inextinguible et qui semblent constamment jeter l'or dans le tonneau des Danaïdes. Unique enfant du frère aîné du marquis Anselme de Clamelle, le comte Achille s'était trouvé à vingt et un ans possesseur d'une fortune immense; seulement, dès le lendemain, une véritable nuée de créanciers avait surgi tout à coup, possesseurs de titres parfaitement en règle, et Clamelle avait dû faire à son capital une brèche si considérable, que le marquis Anselme avait cru prudent d'assembler un conseil de famille, lequel, en constatant les prodigalités commises par Achille, l'avait immédiatement pourvu d'un conseil judiciaire; ce mentor était Clément Morin, celui qui était venu supplier les compagnons du Glaive de tout tenter pour empêcher l'exécution du docteur André Sergent.

Clément était depuis longtemps l'homme de confiance de la famille de Clamelle; sa raison, ses capacités et surtout sa probité grande, justifiaient entièrement le choix du marquis. Achille se trouva, du jour au lendemain, incapable de satisfaire ses luxueuses fantaisies, car cent cinquante mille livres de rente n'étaient pour lui qu'une misère. Ne pouvant rien modifier par la violence au nouvel état de choses précédemment établi par sa famille, dans son unique intérêt, il feignit de s'être complètement converti, adoptant tout à coup une existence régulière et relativement économe. Après douze mois de cette comédie, Clément Morin alla demander lui-même au marquis Anselme de relever Achille de son conseil, et le marquis se laissa attendrir; le comte fut de nouveau le gérant de sa fortune, dont il laissa la direction à Morin, mais à titre officieux seule-

ment; ainsi trois mois ne s'étaient-ils pas encore écoulés que les excès de toute espèce du jeune fou avaient englouti son revenu de plus d'une année. Clément Morin lui présenta quelques observations qu'Achille reçut fort mal.

— Grâce à Dieu, je suis maître de mon bien désormais, répondit-il, et je prétends en disposer à ma guise.

— En effet, monsieur le comte; mais puisque vous ne voulez pas écouter la voix de la raison, mon devoir est d'avertir M. le marquis Anselme de Clamelle de ce qui se passe, répliqua Morin, et ce devoir, je l'accomplirai.

— Eh! avertissez le diable, si bon vous semble, mon cher Morin; vous êtes un Caton, mon oncle est un vieux grigou qui ne dépense pas la moitié de ses revenus. Il a raison, si ça lui plaît; mais comme il me convient à moi de manger le plus gaiement et le plus intelligemment possible capital et intérêts, que le marquis ne se mêle pas plus de mes affaires que je ne m'occupe des siennes. Après tout, je ne suis plus un enfant qu'on mène à la lisière, et ce que je veux, je le veux bien.

Une lettre du marquis, averti par Morin de l'imprudente détermination du jeune fou, tenta vainement de ramener la raison dans l'esprit du prodigue. Achille de Clamelle possédait une de ces natures indomptables et vicieuses qui voulant tout voir plier au vent de leurs caprices, deviennent, dans un certain monde, le tourment de leurs familles, et, dans les conditions modestes, finissent fatalement par expier au bagne ou dans les prisons leur manque d'énergie ainsi que leur amour pour les plaisirs faciles.

Le comte ne répondit pas à son oncle et, s'étant séparé de Morin, devint pendant quelque temps un des héros de la chronique scandaleuse du monde élégant; le jeu, les femmes, les chevaux, tout ce qui remplit l'existence des gens qui n'ont qu'à puiser constamment dans leur coffre-fort pour s'offrir tout ce qui les tente, absorbèrent en quelques années la fortune entière du comte Achille.

Alors, aidé par un aigrefin, ancien viveur décavé nommé Boulingrin, que nous retrouverons bientôt dans le cours de ce récit, le prodigue fit des dettes, et ses créanciers, après plusieurs mois d'attente, finirent par s'adresser au marquis Anselme. Le marquis de Clamelle tenait haut l'honneur de son nom : il paya. Achille se félicitait de ce dénouement et était en train de porter un toast à la santé de son généreux oncle dans un joyeux déjeuner auquel assistaient tous ses compagnons de débauche, lorsque son valet de chambre entra dans sa salle à manger et lui remit une carte; c'était celle du marquis Anselme de Clamelle. A peine l'eut-il lue, qu'il se troubla légèrement. Madeleine de Berny assistait à cette agape; quelques années auparavant, elle avait été avec Achille dans une telle intimité qu'il ne pouvait ressentir la moindre émotion sans qu'elle ne le remarquât immédiatement.

— Qu'avez-vous, Achille? lui demanda-t-elle.

— Rien, une visite, mon oncle.

— L'oncle de sucre! lança un des convives.

— Silence, messieurs, je vous en prie, et pardonnez-moi si je vous quitte, mais il ne m'est pas permis de faire attendre le frère de mon père, le marquis Anselme de Clamelle.

— Comment, c'est lui?

— Lui-même.

— Cela jette un froid.

— Je propose d'emporter la table sur la colonne Vendôme. Le marquis est légitimiste, il n'y montera pas.

— De grâce, mes amis, je vous en supplie, du calme; et Achille entra dans le salon où le marquis Anselme l'attendait en se promenant avec une agitation qui témoignait largement de sa mauvaise humeur.

Le marquis était un beau vieillard de soixante ans, à la figure grave, à l'aspect imposant. Ancien garde du corps, il avait conservé dans la démarche cette allure militaire qui, autant que leurs états de services, dit le passé de certains hommes.

— Mon oncle, c'est vous! que de reconnaissance! s'écria Achille.

— Je ne suis pas venu ici pour écouter vos hypocrites doléances, monsieur mon neveu, interrompit le marquis, mais pour vous avertir de la résolution formelle que j'ai prise; car je ne vous permettrai point de ternir notre blason.

— Pouvez-vous croire?

— Assez, et écoutez-moi. Oh! je ne serai pas long et je vous permettrai bientôt d'aller rejoindre les dignes compagnons de vos dégradantes orgies.

— Mon oncle! vous insultez mes amis.

— Vos amis, répéta le marquis, pauvre sot; mais dès qu'ils connaîtront ma détermination, tous ces beaux fils vous abandonneront; quant aux femmes, je n'en parle pas, ce sont des drôlesses de l'abandon desquelles on est toujours certain lorsque, comme vous, on ne possède plus un sou vaillant.

— Plus bas, je vous en conjure.

— Ah ! vous rougissez donc de votre pauvreté, votre ouvrage.

— Je n'en rougis nullement, mais encore est-il complètement inutile de mettre tout le monde dans le secret de mes affaires.

— J'ai payé assez cher le droit de parler haut ici, monsieur mon neveu. Un créancier ordinaire ferait tapage plus que moi.

— Celui-là, je le ferais jeter à la porte par mes gens, répéta Achille en pâlissant.

Jamais le marquis n'avait supporté d'insulte.

— Misérable ! s'écria-t-il d'une voix terrible, et il leva sa canne sur Achille, qui en esquivant le coup fit tomber une chaise.

La porte de la salle à manger s'ouvrit, et quelques jeunes gens parurent sur le seuil, attirés par le bruit. Achille tremblait de colère. Le marquis était pourpre de rage.

— Entrez, entrez, messieurs, vous n'êtes pas de trop, leur dit-il, car si jamais cet insensé pouvait l'oublier, vous devriez lui rappeler le serment que va lui faire devant vous le marquis Anselme de Clamelle.

Ces paroles auxquelles aucun des assistants ne s'attendait, produisirent un effet immédiat, qu'un silence complet traduisit.

— Mon beau neveu, reprit le marquis, vous êtes complètement ruiné. Il vous faut prendre un parti, et il n'en est qu'un seul que vous puissiez adopter. C'est de vous faire soldat. J'avais bien juré pourtant que jamais un Clamelle ne servirait un autre souverain que ceux à qui notre famille doit tout ; mais il est des nécessités implacables. Si vous n'avez pas le courage de prendre cette résolution, la seule qui vous servirait à

faire oublier vos fautes et peut-être à vous faire regagner mon amitié et mon estime...

A ce dernier mot, Achille fit un mouvement.

— Je n'ai pas fini, reprit le marquis ; vendez votre mobilier et vos chevaux et ayez la dignité de vivre des modestes revenus que vous offrira le petit capital que vous aurez ainsi constitué. Et maintenant écoutez-moi bien, pesez bien mes paroles, sachez que je ne vous laisserai pas déshonorer mon nom et que je ne suis pas disposé à me laisser ruiner par vous ; je vous jure donc sur l'honneur, qu'au premier nouveau créancier qui se présentera, un gentilhomme à mes yeux n'ayant pas le droit de faire des dupes s'il n'est un escroc, je me chargerai de vous punir moi-même.

— Que ferez-vous donc? demanda le comte avec un air de défi, car il ne voulait pas devant ses amis avoir l'air de plier.

— Si vous ternissez mon nom, misérable ! sur mon blason, sur mon honneur, je vous jure que je vous brûle la cervelle, et sur cette terrible menace, qui ne fit rire personne, car tous les assistants connaissaient le caractère altier du marquis Anselme, il se retira, sans même adresser à Achille un dernier regard. . . . . .

. . . .

Le comte, après une longue absence vers la fin de laquelle le duc d'Ambre l'avait rencontré à Venise avec Ginevra, n'était revenu à Paris que le matin du jour dont les dernières minutes devaient marquer dans le grand-16, le commencement du souper donné par le protecteur de la Cagnotte à ses amis.

Achille et sa compagne étaient descendus rue de la Paix, hôtel Mirabeau.

A deux heures, de Clamelle fit chercher une voiture,

et lorsqu'elle fut venue, jeta au cocher, en y prenant place, l'adresse suivante :

— Rue des Vignes, 34.

Un coup de fouet vigoureusement appliqué lança les chevaux qui, après avoir suivi la rue de Rivoli et les Champs-Elysées, s'engagèrent dans une des rues adjacentes, vers le haut de la grande avenue, et s'arrêtèrent devant un petit hôtel mystérieux, coquet comme une bonbonnière. A peine le timbre de la porte d'entrée eut-il retenti que cette porte s'ouvrit, et qu'un laquais, portant une livrée noire d'un goût parfait, s'inclina devant lui.

— Faites parvenir ma carte à votre maîtresse, et dites-lui que je désire lui parler immédiatement, lui dit Achille.

— Que monsieur le comte daigne me suivre dans le petit boudoir, madame est à sa toilette ; mais je suis persuadé qu'elle ne fera pas attendre monsieur le comte, répliqua le domestique en désignant du geste l'escalier à rampe de bronze doré qui conduisait au premier étage.

Un instant après, Achille pénétrait dans la pièce dont le domestique venait de parler. Une mystérieuse clarté rose y régnait, de grands stores de satin de cette couleur qui tamisait les rayons du jour, prêtaient à cet endroit une teinte flatteuse qui, se mêlant à celle jaune vif des tentures, les rendait orange. Des meubles de laque et de bois de rose, bahut, chiffonnier, chaises avec incrustations de porcelaine de Sèvres, reposaient mollement sur un tapis de Smyrne aux tons sombres ; deux tableaux de maître ornaient un des panneaux qu'encadraient des baguettes d'or ; l'autre était occupé par un portrait de femme; ce portrait était celui de la Cagnotte :

le comte Achille de Clamelle était chez Madeleine de Berny.

Ainsi que le lui avait prédit le laquais, la maîtresse du logis ne se fit pas longtemps attendre.

— Voilà madame, dit-il en revenant, et presque aussitôt la Cagnotte parut, la cigarette russe aux lèvres, enveloppée dans un élégant peignoir de velours jaune garni de broderies noires, d'où s'échappaient des flots de dentelles garnissant le col, les manches, jusqu'aux jupons de la courtisane, des bas de soie jaune bien tirés enveloppaient ses pieds, qui étaient chaussés de mules, jaunes aussi, sur lesquelles était brodé un M. en perles fines.

Tandis que le valet se retirait, la maîtresse du duc d'Ambre s'avança rapidement vers Achille, le sourire aux lèvres et la main tendue.

— Bonjour, cher comte, quel bonheur de vous revoir !

— Bonjour, chère belle, répondit Achille en s'emparant de la main qu'on lui tendait et en y déposant un baiser amical, après quoi il reprit :

— Merci pour l'accueil.

— D'où venez-vous donc ?

— D'Allemagne, d'Italie.

— Il y a un siècle que je ne vous ai vu.

— En effet.

— Ce fut la dernière fois, au fameux déjeuner que votre terrible oncle est venu si brutalement interrompre.

— Le pauvre homme, dit Achille.

— Oui, je le sais, reprit la Cagnotte, quelle mort terrible !

— Elle fut pour moi un coup épouvantable lorsque je l'ai apprise à Venise.

— Ah ! vous étiez déjà loin au moment du crime ?

— Je suis parti un mois avant et je ne suis revenu que ce matin, se hâta de répondre le comte.

— Il vous a déhérité, n'est-ce pas ?

— Oui, mais tout va me revenir.

— C'est juste, l'assassin ne pourra profiter de son crime. Je n'ai jamais vu d'exécution. J'irai voir la sienne.

— Vous ! fit le comte en pâlissant.

— Certes, j'ai dit au duc de me louer une fenêtre. Nous irons ensemble ; mais, comte, qu'avez-vous ?

Achille avait fermé les yeux, comme s'il eût voulu chasser de son esprit une funeste image.

— Rien, rien, ma chère Madelon, répliqua-t-il en appelant la courtisane du nom dont elle ne permettait l'usage qu'à ses élus passés ou présents. Mais laissons cela.

— Encore un mot, je vous prie, je suis très curieuse. Savez-vous que ce docteur Sergent, le condamné, n'est point un homme ordinaire.

— Heureusement pour l'humanité.

— Je l'ai vu à l'audience, on eût dit que c'était lui qui était le juge. Ah ! il me semble que j'aurais bien aimé un homme comme cela. Il est marié, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Qu'est devenue sa femme ?

— On l'ignore ; elle a fui, dit-on, à l'étranger, répondit le comte en balbutiant.

— Ah ! n'était-il pas un peu parent de votre oncle ? insista Madeleine.

— Oui.

— Et par conséquent un peu le vôtre aussi ?

— En effet, mais pourquoi toutes ces questions ?

— Mon cher, tout Paris ne parle que du docteur André depuis trois mois ; c'est une bonne fortune que rencontrer quelqu'un l'ayant intimement connu.

— J'ai toujours respecté vos caprices, Madelon, mais la satisfaction que vous vous offrez en ce moment m'est énormément pénible.

— Le pauvre ami, est-il devenu sensible? dit la Cagnotte avec un accent d'ironique pitié ; puis reprenant son ton ordinaire, elle ajouta :

— Une toute dernière question et je vous écoute, car je ne pense pas que vous soyez venu me trouver au débotté pour me dire seulement bonjour.

— Vous avez raison ; il s'agit d'un service à me rendre et d'un million à gagner.

Plutus avait toujours inspiré à Madeleine le plus profond respect.

— Voici ma question, reprit-elle, et après à mon million. Ce cher Achille, il a toujours été ravissant ! et saisissant des deux mains la tête du comte qui se trouvait assis à côté d'elle, elle l'embrassa avec effusion.

— Parlez, Madelon, reprit ce dernier.

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas été appelé comme témoin ? réprit la pécheresse.

— Il a été fortement question que je le fusse ; mais une lettre adressée par le docteur André au juge d'instruction a rendu celle-ci si simple, que ma présence a été reconnue inutile, et d'ailleurs, j'avais moi-même chargé des amis puissants de faire en sorte qu'on m'épargnât cette pénible comparution.

Madeleine n'insista pas : depuis que le mot million était sorti des lèvres du comte, tout ce qui se rappor-

tait à l'affaire du château de Clamelle l'intéressait beaucoup moins.

— Me voilà satisfaite, dit-elle ; maintenant, cher ami, parlez, je bois vos paroles.

— Ma chère Madelon, en vous offrant un million, au cas où vous réussiriez dans l'entreprise que je vais vous confier, je tiens moins à me montrer généreux qu'à stimuler votre zèle, et je me plais à reconnaître, que si le succès ne vient pas couronner votre adresse, c'est que j'aurai tenté l'impossible.

— De quoi s'agit-t-il donc ?

— Patience, vous le saurez bientôt, mais d'abord répondez à mes questions. On vous dit la maîtresse du duc d'Ambre ; est-ce vrai ?

— Je n'ai aucune raison pour le nier.

— Bien.

— Le duc est-il jaloux ?

— Horriblement.

— Sait-il que vous me connaissez ?

— Je lui ai parlé de vous.

— Ah ! mais sait-il qu'il fut un temps où j'étais pour vous plus qu'un ami ?

— Non, mon passé n'appartient à personne, pas même à moi.

— Très-bien, alors rien n'empêcherait le duc d'Ambre, que j'ai vu en Italie, à me faire trouver avec vous ?

— Rien, du moins je le crois. Mais à propos, cher ami, quelle est donc cette beauté que vous promeniez sur le pont des Soupirs, fier comme un doge jetant son anneau nuptial dans l'Adriatique, lorsque le duc vous a rencontré à Venise ?

— C'est d'elle justement que je veux vous parler.

— Le duc l'a trouvée miraculeusement belle.

— Elle l'est, en effet.

— Et c'est de cette adorable fée que doit me venir le million que vous me promettez ?

— Oui, ma charmante.

— Que faut-il que je fasse pour cela ?

— Il faut simplement m'en débarrasser.

— Vous voulez rire ?

— Non pas.

— Vous n'êtes donc plus amoureux d'elle ?

— Je ne le suis plus.

— Eh bien, alors, quittez-la.

— Je ne le puis, un engagement très sérieux me lie à elle.

— Depuis quand prenez-vous donc au sérieux vos engagements d'amour, cher ami ?

— Depuis que l'amour qui me les a fait prendre est sérieux.

— Ce n'est pas poli ce que vous me dites là ?

— Pardon, ma chère, ne marivaudons pas ; nous faisons une affaire. Mais d'abord, qu'espérez-vous du duc, financièrement parlant.

— Deux ou trois cent mille francs, dont je serai forcée de manger au moins la moitié pour lui faire honneur.

— Si l'on vous en offrait cinq cent mille comptant, lui fermeriez-vous votre porte, je ne parle pas de votre cœur ?

— Et vous faites bien, interrompit la Cagnotte, depuis longtemps j'ai mis un cadenas dessus. Si l'on m'offrait cinq cent mille francs, je l'écrirais au duc qui comprend les affaires, et qui les comprend si bien même, qu'il

se bornerait à m'envoyer sa carte pour prendre congé, en y joignant toutes ses félicitations.

— Eh bien, il faut dire au duc qu'on vous offre un million, et que comme vous comprenez que votre perte pourrait l'affliger quelque peu, vous avez songé à vous faire remplacer auprès de lui par la plus adorable femme qu'il puisse rêver.

— Mais cette femme, où la trouverai-je ?

— Cette femme, c'est Ginevra.

— Ginevra ? répéta Madeleine.

— Oui, ma compagne d'Italie.

A ces mots, la Cagnotte jeta sur le comte un regard d'étonnement plein d'interrogation.

— Vous ne comprenez pas, reprit Achille de Clamelle ; eh bien, ne cherchez pas, cela ne vous servirait de rien.

— Vous voulez que le duc d'Ambre devienne l'amant de cette Ginevra que vous avez aimée et que l'on dit si belle ? poursuivit Madeleine en appuyant sur chacun de ses mots.

— Le duc ou un autre, mais il m'importe qu'un scandale ait lieu et que je puisse la quitter suffisamment compromise pour être approuvé de tout le monde.

— Mon cher Achille, je ne sais vraiment si je rêve ou si je veille ; mais ce que vous me demandez là ne me regarde pas, c'est à l'un de ces messieurs qu'il faut vous adresser, et il s'empressera, puisque Mlle Ginevra est si belle, de vous succéder avec joie sans vous demander le moindre louis pour récompense.

— Ma chère Madelon, vous croyez parler d'or, mais Ginevra vous est inconnue. Sachez qu'aucun des hommes que nous connaissons, si beau, si riche, si spirituel, si célèbre même qu'il soit, ne pourrait la séduire si les

conseils intelligents d'une femme de votre esprit et de votre tact ne se chargeaient de lui inculquer patiemment et adroitement l'amour de l'infidélité.

— Alors, cher ami, vous avez trouvé la huitième merveille du monde.

— Je ne dis pas non.

— Et vous voulez vous en défaire ?

— Aux prix d'un million, oui, ma chère.

La Cagnotte regarda de nouveau le comte.

— Oh ! je vous parle sérieusement, dit-il.

L'accent avec lequel ces paroles furent dites, ne laissa aucun doute à la Cagnotte.

— Mais qui me répond que, la chose faite, vous me payerez cette somme énorme ?

— Enfin, s'écria Achille, nous traitons donc sérieusement, j'en suis ravi. Tenez, chère amie, voici un papier qui vous répond de moi ; car ce papier, j'aurai le plus grand intérêt à le ravoir, dès que Ginevra, guidée par vous, m'aura publiquement quitté pour le duc ou pour tout autre homme en évidence, et par conséquent compromettant au suprême degré. Lisez-le.

Tout en parlant ainsi, Achille de Clamelle qui depuis longtemps connaissait le vrai nom de la Cagnotte, avait tiré de sa poche une feuille de papier timbré sur laquelle il avait tracé ces mots :

« Fin mes amours avec Ginevra pour cause d'infidé-
« lité de sa part, je payerai à Mme Madeleine d'Or-
« champs la somme d'un million, m'engageant à échanger
« la présente obligation en une délégation en bonne
« règle sur l'héritage de mon oncle, M. le marquis
« Anselme de Clamelle, au cas où ne l'ayant point en-
« core recueilli, il me serait impossible de me procurer

« immédiatement la somme qui serait parfaitement due
« à Mme Madeleine d'Orchamps.

« Paris, le 10 septembre 18...

« Comte Achille DE CLAMELLE. »

Madeleine relut deux fois ce singulier engagement.

— Vous me donnez ce papier? dit elle.

— Oui, et vous acceptez ma proposition.

— La garantie est singulière, mais je la crois illusoire.

— Elle est excellente au contraire. Je ne voudrais pas pour toute la fortune qui va me revenir que ce papier fût lu par une autre personne que par vous.

— Vous me le dites, mais qui me l'assure?

— Mon intérêt.

— La lecture de ce papier vous ferait passer pour un amant orgueilleux qui considère la trahison de sa maîtresse comme une chose impossible, rien de plus, et votre intérêt n'a rien à voir là-dedans.

— Je vous affirme, au contraire, que mon intérêt seul est engagé dans la question. Puis enfin, ma chère Madelon, douteriez-vous de ma parole de gentilhomme?

— Dieu m'en garde, mon cher comte; et la Cagnotte se mit à rire.

— Allons, il faut tout vous dire. Sachez donc, ma terrible Madelon, que le jour où Ginevra m'aura publiquement trahi, je gagnerai douze millions.

— Vous vous moquez de moi, mon cher comte.

— Non, Madelon, sur mon honneur, je vous le jure. Acceptez-vous?

— Mais oui, et sans douter de votre honneur, je vou-

drais tout comprendre pour bien vous servir, et je ne comprends pas.

Le comte réfléchit pendant quelques instants.

— Par quel moyen pourrions-nous réunir le duc et Ginevra? dit-il.

— Le duc donne un souper ce soir au café Anglais, venez-y avec elle.

— Le moyen de me faire inviter?

— Allez au cercle, le duc y dîne.

— Non, je désire ne pas trop me montrer en ce moment.

— Faites une visite au duc, à six heures, il est toujours chez lui.

— Soit, mais, en admettant même que je le trouve, qui nous dit qu'il m'invitera?

— Moi, qui vous en réponds; ce que je veux bien, le duc le veut aussi; à cinq heures je le verrai, à six heures il vous invitera, je vous l'affirme.

— Bien, que lui direz-vous?

— Oh! je ne lui parlerai pas de vous, mais j'amènerai la conversation sur le docteur Sergent, j'insisterai sur mon vif désir de connaître ceux qui ont été liés avec lui, il n'en faudra pas plus.

— Je comprends, mais une difficulté insurmontable s'oppose à nos projets.

— Laquelle?

— C'est que probablement, puisque vous m'affirmez que tout Paris s'occupe de ce malheureux docteur, son nom sera prononcé pendant le souper.

— Comptez-y.

— Alors je ne puis y mener Ginevra.

— Quel rapport existe-t-il donc entre cette Italienne et le docteur?

— Ginevra n'est pas Italienne, et il ne faut pas que le nom d'André Sergent soit prononcé devant elle, je vous le répète, oh ! non, il ne le faut pas.

— Qu'à cela ne tienne ; prévenez le duc, il avertira ses invités.

— En effet, répondit Achille en retombant dans sa rêverie.

— A quoi pensez-vous ? reprit la Cagnotte au bout d'un instant.

— Tenez, Madelon, j'aime mieux tout vous dire ; votre intérêt me répond d'ailleurs de votre discrétion. L'héritier du comte Anselme, mon oncle, ce n'est pas moi, mais Ginevra.

— Comment ?

— Ginevra, qui est française, poursuivit Achille, et dont le vrai nom est Geneviève Sergent de Clamelle [1].

— La femme du condamné ! s'écria la Cagnotte.

— Elle-même !

1. Voir *L'affaire du château de Clamelle.*

VI

UN SOUPER DU DUC D'AMBRE

La révélation que le comte Achille de Clamelle venait de faire à la Cagnotte était si peu prévue par celle-ci, qu'elle demeura pendant quelques instants muette, interdite, et doutant encore de la véracité des paroles de son ancien amant.

— La femme du condamné, répéta-t-elle enfin. Je n'y comprends rien.

— Bientôt vous saurez tout, Madelon, lui dit le comte, pour l'instant ne m'en demandez pas davantage.

— Soit. Topez là. Je vais serrer avec soin votre précieux autographe. Comptez sur moi, mais ne manquez pas d'aller chez le duc à six heures.

— Je n'aurai garde. A ce soir.

— Un million, c'est beaucoup, se dit Madeleine lorsqu'elle fut seule. Enfin, nous verrons bien.

Elle ouvrit un vieux coffret qui était renfermé dans un ancien bahut à triple serrure dans sa chambre à coucher dont les croisées donnaient sur le jardin.

Ce meuble contenait ses bijoux, rangés avec soin dans un vaste écrin en plusieurs compartiments dont les parois étaient de fer. Quant au coffret, il ne ren-

fermait qu'un portrait d'homme et une mèche de cheveux. Ce portrait était celui d'un certain ténor nommé Valbranche, et ces cheveux lui avaient appartenu.

Le ténor avait été le seul être pour qui Madeleine eût éprouvé jusque-là une passion réelle [1]. Valbranche, du reste, n'avait rien négligé pour qu'une créature comme sa maîtresse l'adorât ; il la battait.

La Cagnotte serra l'engagement du comte de Clamelle dans le coffret, et ayant replacé celui-ci à l'endroit qu'il occupait d'ordinaire, fit jouer la double serrure du bahut.

Ces détails démontrent que Madeleine, sans y croire d'une façon complètement positive, avait néanmoins pris au sérieux le singulier marché qu'elle venait de conclure avec le comte Achille.

Elle s'habilla, monta en voiture et se fit conduire au Bois, où elle salua distraitement les célibataires indépendants qui, peu soucieux de la considération des familles, faisaient à la Cagnotte l'honneur insigne de se découvrir sur son passage. Son air distrait fut remarqué, on en causa à Madrid. C'est beaucoup pour certaines gens de trouver un prétexte quelconque pour causer ; de quoi, en effet, peuvent s'occuper ceux qui, se croyant trop riches pour rien faire, affectent de ne s'occuper de rien ? La science, la politique, l'art, le progrès, les intérêts du pays, tout ce qui est essence de pensées grandes et élevées n'existe pas pour un certain monde. Sa science consiste à découvrir les aptitudes d'un cheval de course ou à savoir s'il faut tenir ou demander des cartes à cinq au baccara, selon celle

1. Voir *Les Viveuses de Paris*.

retournée de l'adversaire ; sa politique est la rédaction du *Bettingbook*, le livre des paris de courses ; son art est de connaître par cœur certains refrains vulgaires qu'il apprend en digérant dans un fauteuil d'orchestre ; son progrès, enfin, est de dépenser, en le jetant à tous les vents du caprice, plus d'argent aujourd'hui qu'hier.

Pour ce monde-là, dont la patrie n'est pas la France, mais Monaco, Spa, Vichy et Luchon, aussi bien que Paris et le bois de Boulogne, le front d'une courtisane à la mode chargé de nuages, est un thème fécond en réflexions de toute espèce et en plaisanteries d'un goût douteux. Or une vive préoccupation apparaissait clairement dans l'air rêveur du visage de la Cagnotte, mollement étendue sous une fourrure épaisse de sa calèche à huit ressorts, lorsqu'elle fit le tour du lac, deux heures après que le comte de Clamelle l'eut quittée ; et cette préoccupation était non seulement causée par l'appât du gain énorme qui résulterait de l'infidélité de Ginevra, mais par le plaisir que Madeleine savourait d'avance, de devenir le mauvais ange de cette jeune femme d'une si réelle beauté.

Les natures du genre de celle de Madeleine sont ainsi faites, que leur dégradation, qui, tout en leur créant d'autres relations que celles qu'elles possédaient avant leur chute, ne fait pas moins un vide relatif autour d'elles, leur inspire le besoin de combler ce vide en poussant dans l'abîme toutes les âmes chancelantes qu'elles rencontrent. Souvent même la difficulté de réussir à perdre celles qui ne sont point encore tombées, est une source de jouissance pour ces femmes qui n'ont plus ni cœur, ni pudeur, ni âme. Quelles délices, en effet, pour la Cagnotte que de pénétrer dans les pensées les plus intimes de Ginevra, d'arriver à

obtenir sa confiance complète, à contempler la lumière si pure de son esprit candide, et à remplacer cette chaste flamme par les froids calculs de la perversité ou les ardentes et honteuses passions de la débauche affamée ?

Contre son habitude Madeleine rentra chez elle avant cinq heures ; quelques instants après, le duc dont elle avait croisé la voiture au Bois et à qui elle avait fait un signe convenu entre eux en pareille circonstance et qui signifiait : « Ne manquez pas de venir aujourd'hui, j'ai à vous parler, » fut annoncé par le laquais qui avait servi d'introducteur à Achille de Clamelle : l'entrevue ne fut pas longue ; néanmoins elle suffit parfaitement à la Cagnotte pour préparer le duc à la visite du comte, et lorsque le vieux beau la quitta, Madeleine était certaine d'avance de voir figurer Achille et Ginevra parmi les convives du souper qui devait avoir lieu la nuit même ; c'est après ces événements que Madeleine avait fait au comte et à sa compagne un amical accueil, et que bientôt, frappée par l'air candide de Ginevra, elle avait adressé à de Clamelle ce mystérieux regard qui sanctionnait le pacte infernal qu'ils avaient fait ensemble dans la journée. Quelques instants après, les convives du duc, dont l'arrivée avait suivi de près celle d'Achille et de Ginevra, sur l'invitation de leur amphitryon, s'attablèrent.

Esquissons brièvement leur physionomie en donnant le pas aux femmes. Elles étaient quatre. On connaît Madeleine et Ginevra. Les deux autres se nommaient Olympe et Yanka[1].

Yanka occupait la gauche du duc d'Ambre, qui avait

1. Voir *le Pendu de la Forêt noire*.

placé Ginevra à sa droite. En face de lui, Madeleine avait pour voisin le banquier Alvarez et le comte de Lhimours.

Ce dernier était un grand jeune homme maigre, un peu raide de ton et d'allures, mais plein de verve et d'esprit, sans jamais pourtant se permettre de sortir des plus strictes lois de la politesse. Bien fait de sa personne, il possédait une physionomie originale qui n'était point de celles qui passent inaperçues dans un salon. Il était presque tout à fait chauve, quoiqu'il n'eût pas vingt-cinq ans, et cette calvitie précoce, par un de ces indéfinissables caprices de la nature, n'ôtait rien à la noblesse ni à la finesse de ses traits qu'elle ne vieillissait nullement. Ses yeux étaient bruns, petits et pleins de raillerie ; son nez assez grand, légèrement recourbé, surmontait une longue et soyeuse moustache que le comte caressait souvent avec plaisir ; ses dents blanches, un peu longues, indice d'un caractère friand, ornaient sa bouche petite, aux plis ironiques.

A côté de lui se trouvait Olympe ; près d'elle, un petit être à la tête intelligente et imberbe, au sourire railleur, à l'œil petit et brillant : on le nommait Finet. Il aspirait à devenir auteur dramatique, et s'était faufilé dans l'intimité du duc d'Ambre, grâce à la grande fortune que possédait son père, gros négociant en rouennerie, ainsi que par sa gaieté et son esprit naturel qui avaient le don précieux d'amuser beaucoup ces dames.

Près de lui était assis Gaston d'Arteville. Ceux qui ont déjà daigné lire les précédents récits de l'auteur de ce roman le connaissent, ainsi que son voisin Georges de Maurange. Leur rôle dans les drames qu'il raconte aujourd'hui ne devant être que secondaire, il croit ne pas devoir s'étendre sur eux davantage.

A côté de Georges se trouvait le comte Fabiani, qui mérite une mention spéciale. Fabiani, depuis quelques années, avait fait parler de lui par le jeu effréné qu'il jouait non seulement dans les tripots allemands, mais encore dans les clubs parisiens. Il ne refusait pas leur revanche à ses adversaires et payait ses pertes dans les vingt-quatre heures. Il n'en faut pas plus à Paris, — et, par le temps athénien qui court, ces qualités même ne sont pas minces — pour se faire admettre dans le monde des cercles aussitôt que l'un d'eux s'est ouvert devant vous. A Hambourg et à Bade, il avait fait sauter plusieurs fois la banque. On citait de lui des traits de persévérance terrible au tapis vert. Douze heures ne l'avait point lassé en un jour. Chacune d'elles, il est vrai, lui avaient rapporté 100,000 francs. On faisait foule pour le voir entamer contre la banque ces duels terribles qui ont pour armes redoutables le maximum et le refait. Agé de trente-cinq ans environ, d'un physique fort ordinaire, peu gracieux même, et d'un esprit plus que médiocre, le comte Fabiani, grâce à la sorte de notoriété qu'il s'était ainsi acquise, était un de ces hommes que les gens en dehors tiennent à produire en leur qualité d'excentriques.

Et, maintenant, écoutons les convives, après avoir épargné au lecteur la relation des propos fort insignifiants qui, comme toujours, avaient accompagné l'absorption des premiers plats et des premières bouteilles.

Il était trois heures du matin. Deux garçons servaient ; l'un était Auguste, le second était Jean Lenoir. Depuis une heure, sa visite aux Compagnons du Glaive étant terminée, Jean Lenoir était revenu reprendre son poste. Son visage avait repris son expres-

sion ordinaire, et si, par impossible, un des convives se fût occupé de lui d'une façon spéciale, il n'eût pu qu'à grand'peine remarquer sur la physionomie du père Jean, ainsi que l'appelaient les autres garçons, les traces du profond désespoir auquel l'ancien marin s'était abandonné dans la salle basse de la maison mystérieuse de l'île Saint-Louis.

Un détail à mentionner encore, c'est que le duc d'Ambre, après avoir invité le comte de Clamelle, à la prière de ce dernier, lui avait garanti que le nom du docteur Sergent ne serait pas prononcé, et en effet, il avait facilement obtenu de ses convives la promesse d'observer cet engagement. Toutefois, il était convenu de part et d'autre que, si les hasards de la conversation amenaient la question du procès ou de l'exécution, tout le monde pourrait en causer en ne désignant Sergent de Clamelle que sous le nom du condamné.

Seule, Madeleine, du reste, parmi les convives, savait qu'il existait entre Achille et André un lien de parenté. Ce dernier n'avait jamais été désigné dans le procès que sous le nom du docteur Sergent, et l'instruction n'avait pas, pour des raisons que la suite de ce récit fera bientôt connaître, cru devoir s'appuyer sur la parenté qui unissait le marquis Anselme à l'homme qui, croyait-on, l'avait empoisonné.

Le souper s'animait. Finet, prenant la parole, proposa un toast :

— Aux dames, dit-il, à ces êtres charmants et irrésistibles qui sont les caméléons des sentiments, comme les conservateurs sont les caméléons de la politique.

— Bravo ! bravo ! Et les coupes s'entrechoquèrent.

— Finet aurait dû dire cela en vers.

— Oh! oui, des vers, c'est charmant, fit Olympe.

— Mais pas quand ils sont vides, n'est-ce pas, Georges, dit d'Arteville. Allons, Auguste!

— Vous ne versez pas, ajouta le duc en s'adressant aux garçons.

— Que donnait-on ce soir à l'Opéra? demanda Yanka qui craignait que son silence ne fût remarqué.

— Les *Huguenots*, répondit Fabiani.

— L'histoire d'une femme qui trompe son mari! ajouta de Lhimours.

— Ah! vous avez vu la *Dame aux camélias*, monsieur le comte? interrompit Madeleine.

— Je l'apprends par cœur tous les soirs.

— C'est le cas de dire avec Dumas fils alors, une femme qui trompe son mari, c'est si commun, remarqua Finet.

— Il y a mari et mari, lança Madeleine.

Yanka la remercia du regard.

— C'est commun lorsque le mari se fâche.

— Il y en a.

— Les imbéciles!

— Oh! Gaston.

— Eh certes. Quand on l'ignore, c'est peu de chose, et quand on le sait, ce n'est rien.

D'Arteville fut acclamé pour ce paradoxe.

— Il a raison, s'écria Finet. La vie n'est qu'une vaste plaisanterie. Au diable les esprits moroses qui croient qu'il faut se conduire dans le monde comme les héros des drames de l'Ambigu. Soyons jeunes, soyons riches, soyons fous, aimons, soupons, chantons et narguons le chagrin, comme dit un refrain connu.

— Ce qui prouve qu'il n'est pas de toi.

— Je demande que l'interrupteur soit rappelé à l'ordre. D'Arteville passe les bornes.

— Au contraire, je suis si gris que déjà je cause avec elles.

— Décidément je change de place, reprit Finet. Qui veut de Gaston?

— Moi, fit Madeleine, et elle se leva.

D'Arteville qui se trouvait à côté de Ginevra, s'écria :

— Bien répondu et merci.

— Mettez-vous là, répondit Madeleine en lui désignant la chaise que venait de quitter Finet pour aller prendre celle qu'elle avait laissée vide à côté du duc d'Ambre ; ce qui fit que la Cagnotte se trouva à côté de Ginevra ; alors au milieu des quolibets qu'échangeaient tous les convives sans s'arrêter sur aucun sujet et sans même daigner s'écouter les uns les autres, la conversation suivante fut entamée par Madeleine qui, s'adressant à la maîtresse d'Achille, lui dit :

— Que vous êtes silencieuse, chère madame.

— Pardonnez-moi, tout ce bruit m'étourdit, répondit Ginevra avec un embarras marqué.

Achille avait suivi Madeleine des yeux; il chercha à deviner, au mouvement de leurs lèvres, les paroles qu'échangeaient les deux femmes et dès cet instant s'isola pour leur prêter toute son attention.

— Seriez-vous souffrante? reprit Madeleine avec un accent d'intérêt marqué.

— Oh! nullement, répondit Ginevra, mais c'est la première fois que je me trouve...

— En si nombreuse compagnie, interrompit la Cagnotte.

Peut-être l'adjectif qui précède ne rendait-il pas

exactement toute la pensée de Ginevra, néanmoins elle parut l'accepter.

— Ne trouvez-vous pas ces messieurs très amusants? poursuivit Madeleine.

— Mon Dieu! je vais vous paraître bien naïve, mais ils disent des choses qui m'étonnent plus qu'elles ne me divertissent.

— Oh! mais il ne faut pas les prendre au pied de la lettre.

— Certes, non.

— Et sachez que le duc est trop homme du monde pour tolérer à sa table le moindre propos qui puisse nous blesser. Parlons bas. Comment le trouvez-vous?

— Qui cela? demanda Ginevra.

— Le duc?

— Il me fait l'effet d'un vieillard très poli et très bien élevé.

Madeleine se mordit les lèvres.

— C'est un vieillard vert en tout cas, dit-elle.

— Ah! fit Ginevra pour répondre quelque chose.

— Après d'Ambre et M. Alvarez, c'est le comte de Lhimours qui est le plus riche des invités du duc, reprit la Cagnotte.

— Vraiment.

Madeleine s'aperçut que Ginevra ne l'écoutait qu'avec une distraction marquée; elle suivit la direction de ses regards, Ginevra regardait Achille.

— Étourdie, reprit la Cagnote, j'oubliais le marquis de Clamelle.

— Le comte, voulez-vous dire, reprit Ginevra en cessant de regarder son amant.

— Comment?

— Oui. Je ne sais pourquoi vous donnez tous à

M. Achille un titre qui ne lui appartient pas. Il n'y a qu'un seul marquis de Clamelle, c'est le marquis Anselme, l'oncle de M. Achille, et ce n'est qu'après lui que ce dernier pourra prendre le titre de marquis.

Ces paroles confondirent la Cagnotte. Ginevra ignorait donc la mort du marquis Anselme! Tout le bruit qui s'était fait autour du procès qu'on avait appelé l'affaire du château de Clamelle n'était donc pas parvenu jusqu'à elle! Par quel stratagème Achille était-il parvenu à laisser la jeune femme dans une ignorance aussi complète? Madeleine ne put résoudre ce problème, mais elle rendit hommage à la finesse du comte. Cela lui prouva qu'elle avait eu raison d'ajouter foi à l'étrange proposition qu'il était venu lui faire, aussi reprit-elle :

— Toutes les femmes sont folles de M. de Lhimours.

— Cela doit bien faire souffrir celle qu'il aime.

— Voilà un vrai mot de jalouse, ou je ne m'y connais pas. Le seriez-vous?

— Je n'en sais rien.

— Vous êtes donc bien sûre de l'amour du comte Achille?

— Oui. Je lui ai consacré ma vie, il me doit la sienne.

— Évidemment, reprit Madeleine sans manifester le moindre étonnement, mais s'il vous trompait?

— Il ne me trompera pas, puisqu'il m'aime.

— Maintenant, c'est possible, mais plus tard, quand il vous aimera... moins.

Ginevra pâlit.

— Qu'avez-vous? lui demanda Madeleine.

— Parlons d'autre chose, je vous prie, madame.

— Oh ! pauvre petite, reprit la Cagnotte en embrassant la jeune femme avec effusion ; je vous ai attristée, pardonnez-moi ! Mon Dieu ! êtes-vous sensible, je ne pouvais m'en douter. Sentiments ou chiffons sont les thèmes ordinaires de la conversation des femmes ; j'avais choisi le moins banal.

— Je vous en remercie ; mais vous m'avez rappelé un pénible souvenir ; et Ginevra poursuivit comme si elle se parlait à elle-même :

— Il ne faut même pas aimer moins pour tromper, il faut seulement en aimer un autre davantage ; puis elle resta pensive et Madeleine ne jugea point nécessaire de troubler sa rêverie.

En ce moment, Jean Lenoir, portant sur un plateau d'argent un morceau de papier plié négligemment, se pencha à l'oreille du duc d'Ambre, celui-ci désigna du geste Achille de Clamelle ; Jean s'approcha de ce dernier et lui présenta le plateau :

— Pour vous, monsieur le marquis, dit-il.

— Qu'est-ce ?

— Ce papier.

C'était un fragment de journal.

— Que signifie ? demanda de Clamelle.

— La personne qui attend en bas a écrit au crayon sur la bordure blanche.

Achille déploya le papier ; trois lignes au crayon avaient été tracées au-dessus de l'imprimé. L'écriture devait être bien connue par le comte, car à peine l'eut-il aperçue qu'il tressaillit.

Voici quelles étaient ces trois lignes :

« Je veux te parler, j'ai besoin d'argent. Viens, dans

quelques heures, il n'y aura plus au monde que des gens intègres.

« Ton vieux...

« BOULIN... »

— Lui! murmura Achille, et il se leva ; Ginevra le questionna du regard, elle seule avait suivi l'incident avec intérêt; le comte passa près d'elle :

— Je reviens à l'instant, ma mignonne, lui dit-il, et il quitta le cabinet suivi par Jean Lenoir qui, depuis le moment où le duc d'Ambre lui avait désigné de Clamelle, ne l'avait plus quitté des yeux.

Dès qu'il fut dans le corridor, Achille passa la main sur son front, et, froissant avec rage le morceau de journal qu'il tenait toujours, en fit une boule qu'il lança au loin avec colère. Il descendit aussitôt. Jean Lenoir attendit qu'il eût disparu, puis ramassa la boule, la déroula et lut à son tour les lignes tracées au crayon.

— Voici un étrange billet, dit-il. Est-ce que le frère Clément Morin aurait raison?

Il retourna le papier, c'était précisément l'entête du journal, la date y était : 30 décembre; Jean Lenoir mit le papier dans sa poche et rentra dans le cabinet.

Rejoignons Achille de Clamelle; sur le palier de l'entrésol, celui qui avait écrit au comte l'attendait; c'était un homme de quarante ans environ, dont la mise à la fois élégante et misérable achevait de donner à toute sa personne un caractère singulier; la physionomie de cet homme était étrange : des yeux battus, à moitié éteints, un teint bistré, des cheveux et des favoris roux taillés à l'anglaise; un nez long projetant une ombre étroite sur des lèvres rasées de près et des-

sinant un sourire railleur, la composaient ; il portait un gibus graisseux, un paletot bien coupé, mais usé aux manches et dont plusieurs boutons manquaient.

— Bonsoir, mon vieux, dit-il au comte.

Achille ne lui répondit pas, et s'adressant à un garçon qui passait :

— Ouvrez-nous un cabinet, lui dit-il, j'ai à causer avec monsieur.

— Par ici, messieurs, répondit le garçon, et il leur ouvrit une petite salle située au fond du couloir.

— Laissez-nous, reprit Achille.

Le garçon sortit.

— Combien voulez-vous? Parlons bas, dit-il, dès qu'il fut seul avec l'auteur du billet.

— Minute, cher ami, comme tu y vas. Combien voulez-vous ? Suis-je un chien auquel on jette un os à ronger ou un associé auquel on doit rendre des comptes? Je t'ai adressé dix lettres à Venise, et point de réponse. Tu reviens et tu n'as garde de me le faire savoir ; j'ai pourtant à causer et à compter avec toi. Il faut qu'un hasard me conduise ici au moment où tu pénétrais dans ce restaurant avec ta bien-aimée.

— Où voulez-vous en venir ?

— D'abord dis-moi : toi, puis donne-moi vingt-cinq louis. Je viens de souper avec mon infante et je dois en avoir pour pas loin de cent francs.

— Soit, fit Achille, mais ne reviens plus à la charge d'ici à quelque temps.

— Ouais dà! Achille, est-ce que tu voudrais flibuster ce bon petit Boulingrin? Faudrait pas, tu sais, ce ne serait pas gentil, puis je suis bon garçon, mais au fond je me fiche de la vie comme d'une guigne et si tu ne me la rends pas agréable je pourrais...

— Tais-toi, je t'en conjure, interrompit le comte. Je n'ai pas d'argent pour le moment.

— Mon petit, ce n'est pas mon affaire.

— N'as-tu pas reçu quinze mille francs à mon départ ?

— Sur l'affaire Saint-Till ?

— Oui.

— Du tout. Cet affreux filou de Mercadier n'a voulu m'en compter que cinq mille, remettant le reste de ma commission à l'échéance des billets.

— Mais cette échéance est arrivée.

— Oui, mais inutilement, le petit Gabriel n'a pas payé. Son tuteur, le d'Avilar fait un procès. Dieu sait les désagréments que nous allons avoir.

— Nous ! en quoi puis-je être mêlé en tout cela ?

— Nous, c'est-à-dire Mercadier et moi.

— Eh bien ! je te donnerai de l'argent.

— Quand ?

— La semaine prochaine.

— Je veux vingt-cinq mille francs ! dit impérieusement Boulingrin.

— Y songes-tu ?

— Je ne songe qu'à ça ! vingt-cinq mille francs !

— Mais je ne les ai pas !

— Trouve-les.

— Impossible.

— Par tous les diables ! il me faut vingt-cinq mille francs dans huit jours, ou je jabotte.

— Boulingrin ! Plus bas, malheureux !

— Tu as raison. Est-ce dit ?

— Que vais-je faire ?

— Voyons, mon petit, il me semble que je ne suis

pas un créancier exigeant. Me dois-tu, oui ou non, un million ?

— Je ne conteste pas ma dette.

— Eh bien, alors, fais en sorte de me donner ce faible acompte.

— Ne peux-tu attendre ?

— Eh non ! attendre, toujours attendre, c'est vieillir. Les cheveux gris arrivent, mon estomac s'en va, au troisième verre d'absinthe j'ai parfois des crampes et au second baiser je passe la main. Je veux jouir de mon reste. Puis j'ai une affaire qui me tente. Une martingale superbe, infaillible.

— Le jeu, encore !

— Tu ne vas pas me faire de morale, j'imagine.

— Non.

— A la bonne heure ! elle serait trop forte, celle-là, Achille de Clamelle déguisé en Mentor ! Va, ne crains rien, tes vingt-cinq mille francs feront des petits. Avant un an, j'aurai fait sauter toutes les banques d'Allemagne. En attendant donne-moi mes vingt-cinq louis.

Achille tira de sa poche un petit portefeuille en cuir de Russie, l'ouvrit et prit un billet de banque et le tendant à Boulingrin :

— Tiens, lui dit-il.

— Merci. A quand l'acompte ?

— Donne-moi quinze jours.

— Impossible.

— Je t'en prie.

— Ah ! fit Boulingrin, te voilà tout à fait gentil. C'est bien, je te donne jusqu'au 10 janvier.

— C'est convenu ; adieu !

— A propos, c'est pour ce matin, reprit Boulingrin en baissant la voix.

— Quoi ! demanda le comte.

— Là-bas! place de la Roquette. Iras-tu?

— Non... Oh ! non!

— Peureux. J'irai, moi.

— Tu oserais? reprit le comte en frémissant.

— Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas! Je veux faire provision de tranquillité.

Une pâleur extrême s'était répandue sur les traits d'Achille.

— Pauvre André! murmura-t-il.

Boulingrin lui adressa un regard de stupéfaction; un sourire de pitié erra sur ses lèvres minces, et se dirigeant vers la porte :

— Au 10 janvier, dit-il, puis il sortit.

Le comte de Clamelle regagna le cabinet du premier, où régnait une grande animation au moment où il y rentra.

Tous les convives du duc d'Ambre avaient quitté la table et ils se tenaient groupés autour d'un divan sur lequel était étendu un jeune homme de vingt ans environ dont l'état d'ébriété complète contrastait singulièrement avec le calme relatif des assistants; ce jeune homme était le souscripteur des billets dont venait de parler Boulingrin, Gabriel de Saint-Till, le frère de Marguerite, dont était épris Rodrigue d'Avilar.

VII

MARGUERITE

Expliquons la présence de Gabriel de Saint-Till dans le cabinet du duc d'Ambre.

Quelques instants après la sortie du comte de Clamelle, motivée par ce billet au crayon de Boulingrin que Jean Lenoir avait ramassé, un cabinet à côté de celui où le souper du duc avait lieu s'était ouvert, et un jeune homme titubant quelque peu, s'était élancé dans le couloir en s'écriant :

— Des larmes! quelle bonne charge, c'est pas l'émotion... ce sont les truffes... Gredinette a la truffe triste!... c'est une fausse écuyère... je demande des femmes du monde... des femmes du vrai monde... du grand, du plus gigantesque monde... moi! et il était entré dans le grand 16 en répétant sur un rhythme connu :

— Des femmes du monde... des femmes du monde...

Les convives du duc s'étaient retournés; quelques-uns d'entre eux connaissaient le jeune de Saint-Till, car depuis plusieurs mois Gabriel était un des soupeurs les plus assidus du Café Anglais.

— Mais en voilà... en voilà... Tiens... pardon, messieurs, avait repris le jeune homme, d'Arteville, de Lhimours... monsieur le duc... et Yanka... Bonsoir, chérie. Hip, hip, hip, hourra!

Yanka n'aimait point les familiarités; elle était d'avis, vu sa pose perpétuelle, que l'oubli de ses faveurs, dans une constante attitude cérémonieuse, était le premier de tous les devoirs de ceux à qui elle avait daigné les vendre.

— Monsieur le comte est gris, dit-elle avec rage.

— Gris, moi? ma charmante, mais non, mais non... c'est Gredinette... qui ne veut pas venir voir guillotiner le docteur... Elle a eu jadis un amoureux que M. de Paris a frappé de mort subite... paraît-il.

Madeleine s'était levée à ces paroles; elle s'élança vers Gabriel, et, lui saisissant le bras avec force:

— Taisez-vous, monsieur, lui dit-elle, taisez-vous.

— Ah! vraiment... chère belle, si vous l'exigez... et Gabriel noya ses yeux indécis dans ceux de la Cagnotte.

Madeleine tressaillit: elle ne connaissait point Gabriel; pour la première fois, elle le voyait; la beauté du jeune de Saint-Ttll la grisa. Cette beauté, du reste, était très grande.

Figurez-vous la grâce, l'élégance, la distinction et la jeunesse réunies en un seul être, un corps svelte, et découpé par le plus habile ciseau, une figure d'une angélique douceur, empreinte d'une expression féminine qui tempérait une moustache ombrageant la plus fraiche, la mieux garnie, la plus adorable bouche que l'on pût voir, des yeux bruns, grands et remplis d'intelligence et de feux, dont la couleur foncée formait avec l'éclat du teint d'une blancheur de lait, une opposition

que rehaussait encore la nuance blond-doré de la chevelure; une douceur extrême dans les traits; quelque chose de charmant et d'efféminé dans les allures, et sur le visage déjà des traces de fatigue qu'accusait surtout le cercle bistré dont chacun des yeux était entouré.

Le duc avait compris l'intention de Madeleine, puisqu'il était convenu que le nom du docteur Sergent ne serait pas prononcé pendant le souper, et il s'était levé également, les autres convives en avaient fait autant.

L'air froid du couloir, puis celui élevé du cabinet avaient achevé de griser complètement le jeune de Saint-Till; il répondit aux regards enflammés que lui adressait Madeleine par un serrement de main, dont il ne calcula point entièrement la portée, et, chancelant, il se laissa tomber de tout son long sur le divan, en s'écriant :

— Muet comme un poisson! comme un poisson!

Madeleine ne le quitta plus des yeux. Ginevra qui, dès qu'elle avait aperçu Gabriel, lui avait accordé une attention spéciale, l'examinait aussi.

— Comme il ressemble à Marguerite, murmura-t-elle.

Madeleine entendit cette réflexion, se retourna vers Ginevra, surprit les yeux de cette dernière attachés sur Gabriel, et lançant un regard de haine à la maîtresse du comte de Clamelle elle se mordit les lèvres avec rage.

L'instinct de Ginévra lui fit comprendre que la Cagnotte s'occupait d'elle; elle tourna la tête vers Madeleine d'Orchamps; mais cette dernière, se souvenant de son pacte avec le comte, fit un effort et

adressa à la jeune femme le plus faux de tous les sourires.

En cet instant, de Clamelle rentra, il marcha droit au canapé, afin de connaître le motif du mouvement qui avait été opéré par les convives du duc d'Ambre. D'Arteville et Finet lui firent place, et Achille de Clamelle et Gabriel de Saint-Till se trouvèrent ainsi face à face.

— Tiens, Achille, reprit le jeune homme en se soulevant... Tu reviens donc de l'enfer... Dis donc, ton Mercadier est un fier voleur... Je l'ai dit à Boulingrin... Et toi... tournais-tu assez le roi de pique... Ah! farceur d'Achille...

— Saint-Till est ivre-mort, interrompit de Clamelle en tressaillant.

— Ivre, moi! reprit Gabriel... C'est possible... et pourtant... j'ai une soif... une soif...

— Attends, lui dit Achille, et allant à la table, il prit un verre, le remplit d'une liqueur blanche et le donnant au jeune de Saint-Till...

— Tiens, bois, c'est de l'eau, dit-il.

— De l'eau, canard! je n'en veux pas.

— Buvez, monsieur le comte, reprit Madeleine.

— Oui, buvez, monsieur, répéta Ginévra.

De Saint-Till les remercia du regard.

— Les anges sont avec... le diable, dit-il; allons, donne... Belzébuth... A propos... tu sais... quelle canaille que ce Boulingrin!...

— Allons, bois, interrompit de nouveau le comte en interrompant une seconde fois fébrilement le jeune homme.

Gabriel vida le verre d'un trait.

— Ah! farceur... de l'eau, ça... allons donc! dit-il; puis il retomba comme foudroyé.

L'eau en question était du genièvre.

— Il se taira, pensa de Clamelle, et, retournant à table, il versa de l'eau cette fois dans le verre dont venait de se servir Gabriel et en but une gorgée.

Tout cela s'était passé au milieu du bruit que faisaient les autres convives qui n'avaient accordé à cet incident qu'une médiocre attention, absorbés qu'ils étaient tous, les uns et les autres, par la gaieté communicative que les vins généreux leur avaient donnée.

Seule, Madeleine se douta du procédé d'Achille, et cette question lui vint à l'esprit :

— Pourquoi donc a-t-il grisé complètement cet enfant? Oh! je le saurai.

Elle allait demander immédiatement à de Clamelle une explication, lorsque celui-ci fut pris à part par le duc d'Ambre; après l'échange de quelques mots, ils se séparèrent, et Achille revint près de Ginévra.

— Il se fait tard, lui dit-il, voulez-vous partir?

— Oui, mais abandonnerons-nous ainsi ce jeune homme? et elle désigna du geste Gabriel, qui dormait depuis quelques instants du lourd sommeil des intempérants.

— Ces messieurs auront soin de lui, répondit le comte.

— Ces messieurs et ces dames, interrompit Madeleine, qui avait tout entendu et qui lança cette phrase à Ginévra comme un défi.

— Oh! que vous êtes bonne, s'écria celle-ci sans comprendre l'intention de la Cagnotte.

— Je vous le prouverai, répliqua Madeleine. Venez me voir bientôt.

— J'ai bien peu de temps à moi, et je craindrais, d'un autre côté, d'abuser du vôtre, répondit Ginévra, qui n'éprouvait pas un bien vif désir d'étendre ses relations avec Mme d'Orchamps.

— Je m'engage pour elle, interrompit Achille. Comptez sur une prompte visite de Ginévra, chère madame.

La Cagnotte embrassa Ginévra en lui disant :

— A bientôt.

Achille et sa compagne prirent congé du duc et quittèrent le restaurant. Au moment où ils montaient en voiture pour regagner l'hôtel Mirabeau, un nouveau personnage s'engagea dans l'escalier du Café anglais.

Il était alors cinq heures du matin ; celui qui entrait si tard dans le restaurant était Rodrigue d'Avilar, le nouveau compagnon du Glaive, présenté cette même nuit par Me Allain, le notaire, à ses mystérieux collègues.

Nous apprendrons bientôt dans quel but il venait au Café anglais.

Rentrons encore une fois dans le cabinet du duc d'Ambre. Achille et Ginévra venaient de partir. Dès que la porte se fut refermée sur eux, le duc prit la parole.

— Cinq heures, dit-il, les voitures vont arriver.

— Les voitures? demanda-t-on.

— Oui, nous allons là-bas, reprit Madeleine, voir exécuter le docteur.

De Lhimours se récria :

— A quoi bon?

— Je n'ai jamais vu cela, reprit Madeleine, c'est une fantaisie ; le duc a commandé deux calèches chez Brion, pour cinq heures. Qui m'aime me suive,

— J'en suis, dit d'Arteville. Finet fit chorus. Les femmes l'imitèrent en engageant tous les convives à les accompagner.

— Venez donc, leur dit Madeleine, ça doit être drôle de voir mourir un homme.

Comment résister à d'aussi engageantes paroles ?

— Allons-y tous, fut le cri général. Alvarez seul se récusa. En ce moment la porte du cabinet s'ouvrit, et Jean Lenoir y introduisit Rodrigue d'Avilar.

— Pardonnez-moi, messieurs, de me permettre de pénétrer dans votre cabinet, dit-il; mais j'y viens chercher mon ami, le comte Gabriel de Saint-Till.

— Le voilà, monsieur, répliqua le duc. Il dort; mais je vous préviens que je crois qu'il a noyé complétement sa raison.

— Je vais faire avancer une voiture, reprit Rodrigue, et je me charge de le reconduire chez lui.

On remercia d'Avilar, et on l'aida à transporter de Saint-Till dans un autre cabinet, afin de pouvoir en ouvrir les croisées, sur une plainte que Gabriel avait laissé échapper :

— De l'air... on étouffe ici !

Rodrigue descendit pour se procurer une voiture. Gabriel resta seul ; alors Madeleine se glissa dans le cabinet, sur le canapé duquel il avait été étendu, et après en avoir soigneusement fermé la porte, saisit la tête du jeune homme entre ses deux mains et lui imprima sur les lèvres le baiser le plus passionné qui ait jamais été donné par une bouche humaine ; puis pâle, émue, frémissante, elle rejoignit les invités du duc.

Nous les retrouverons bientôt ; en attendant, suivons Rodrigue et Gabriel, qui, assis l'un à côté de l'autre

dans un fiacre, se dirigent vers l'hôtel de Saint-Till, situé avenue du Roule[1].

Lorsqu'on a gravi la rue du faubourg Saint-Honoré et traversé les boulevards qui, partant de l'Arc de triomphe de l'Étoile, décrivent un dessin représentant une roue privée de cercle, dont le monument est le moyeu, la grande route qui s'ouvre à vous est l'Avenue des Ternes qui porte ce nom jusqu'à la barrière. Au delà, suivant le même sens, en s'élargissant un peu, vient l'avenue du Roule, qui conduit au parc de Neuilly. De vastes propriétés, dans lesquelles plusieurs hôtels fort élégants se font remarquer par leur aspect grandiose, bordent l'Avenue du Roule. L'hôtel Saint-Till était de ce nombre. Situé à trente mètres environ de la barrière, il occupait le centre d'un vaste jardin très ombreux où s'élevaient des arbres séculaires. A quelques mètres de distance, un autre hôtel, non moins somptueux que celui du comte Saint-Till, s'élevait également au milieu des massifs de verdure. C'était celui de l'armateur d'Avilar, le tuteur de Marguerite de Saint-Till, le père de Rodrigue, chez lequel le banquier Alvarez avait passé la soirée avant de se rendre au souper du duc d'Ambre.

Une porte avait été construite dans ce mur de façon que les habitants des deux hôtels pussent communiquer entre eux ; le fiacre dans lequel Rodrigue avait placé Gabriel, après une demi-heure de marche, s'arrêta devant la grille qui clôturait le jardin de l'hôtel Saint-Till du côté de l'avenue du Roule.

A côté de la porte de la grille s'élevait un petit bâti-

1. Nous renvoyons les lecteurs des *Viveuses de Paris* au chapitre intitulé *la Place Cinq-Pierres*, page 104 de ce volume.

ment qui servait de logement au concierge. Rodrigue descendit de voiture, dit au cocher d'arrêter et sonna. La grille s'ouvrit. D'Avilar alors entra dans le jardin et pénétra dans la loge du concierge.

— Justin, dit-il, Justin.

— Hein? fit une voix rauque, qui est là?

— C'est moi, Rodrigue, lève-toi, j'ai besoin de tes services.

— On y va, monsieur, on y va.

— Ne fais pas de bruit et ne prends pas de lanterne. Je veux qu'on ne se doute de rien chez mon père.

— Bien, bien, monsieur Rodrigue, mais qu'est-il arrivé?

— Je ramène Gabriel. Il est ivre.

— Comment, encore! Oh! il se tuera, le malheureux enfant.

— Habille-toi, tu te plaindras plus tard. Fais vite, et Rodrigue revint vers la voiture dont il rouvrit la portière.

— Gabriel? dit-il, Gabriel?

De Saint-Till n'entendit pas; depuis qu'il avait succombé au sommeil, à la fatigue et à l'ivresse, après avoir vidé le verre de genièvre que lui avait si perfidement offert Achille de Clamelle, il ne s'était réveillé qu'un instant pour demander de l'air.

D'Avilar attendit patiemment une dizaine de minutes. Enfin Justin parut en se frottant les yeux, tout en grelottant au froid du matin, qui succédait si inopinément à la douce chaleur de son lit.

— Aide-moi, lui dit Rodrigue et, s'adressant au cocher : — Et vous, mon brave homme, ajouta-t-il, veuillez nous donner un coup de main.

Le corps si beau de Gabriel ne formait plus qu'une masse inerte sur laquelle se ballottait sa tête blonde ; ce ne fut point sans peine que Justin, Rodrigue et le cocher parvinrent à le tirer de la voiture. D'Avilar renvoya celle-ci, et, aidé par Justin, regagna le jardin de l'hôtel Saint-Till en portant Gabriel vers le perron.

— Voyez-vous, monsieur Rodrigue, dit Justin, ça lui arrive bien souvent à M. le comte, il y laissera sa santé et bientôt sa vie. Monsieur votre père a trop d'indulgence pour lui.

— Ne crois pas cela, Justin, garde-toi bien de raconter que Gabriel était ivre, et surtout que c'est moi qui l'ai ramené. Cela ferait trop de peine à mon père, dit Rodrigue avec un singulier accent dont l'ironie échappa à l'observation plus que superficielle du concierge.

Ils arrivèrent sous la marquise de verre qui surplombait l'escalier.

— Nous allons réveiller Antoine, dit Justin.

— Non pas, il parlerait. Attends, soutiens-le.

Justin prit Gabriel dans ses bras, et Rodrigue se mit à fouiller dans les poches du jeune comte.

— Voici la clef ; ne faisons pas de bruit.

Disant ces mots, d'Avilar introduisit la clef qu'il venait de trouver sur Gabriel, dans la serrure de la porte du perron, et il reprit son fardeau avec Justin ; ils pénétrèrent dans l'hôtel, gravirent l'escalier et finirent par arriver dans la chambre à coucher du jeune comte, qui se trouvait au premier ; là ils l'étendirent sur une chaise longue.

— Maintenant, laisse-moi, reprit Rodrigue.

— Ne puis-je vous aider?

— Inutile, je le veillerai jusqu'au jour. Va, va, et surtout ne fais pas de bruit.

Au fond, Justin ne demandait pas mieux.

— Je vous obéis, monsieur, répliqua-t-il sans insister davantage. Voulez-vous que j'allume une lampe?

— Je m'en charge.

Justin s'en alla sur la pointe du pied et regagna sa loge, sans que les habitants de l'hôtel l'eussent entendu. Dès qu'il fut resté seul avec Gabriel, Rodrigue se pencha sur lui et s'assura qu'il dormait toujours du plus pesant sommeil; alors, prenant toutes les précautions possibles pour ne pas réveiller le jeune viveur, il gagna une porte opposée à celle par laquelle il venait d'entrer avec Justin, l'ouvrit doucement et pénétra dans une petite bibliothèque; arrivé là, il alluma une bougie, et après s'être assuré une dernière fois qu'aucun bruit ne se faisait entendre dans l'hôtel, il s'approcha d'un panneau et poussa un ressort: le panneau tourna sur ses gonds sans les faire gémir, et Rodrigue se trouva devant un petit escalier garni d'un tapis épais et ayant pour rampe une torsade de soie rouge passée dans de grands anneaux de cuivre dorés scellés au mur. Il monta vingt marches; à la vingtième, se trouvait une seconde porte, il la poussa doucement et cette porte s'ouvrit: l'endroit dans lequel elle donnait accès mérite une mention spéciale.

C'était un petit boudoir tendu de satin blanc, rehaussé par des crépines d'or; des stores de soie bleue, sur lesquels de grands oiseaux au plumage multicolore étaient brodés, garnissaient les deux croisées; les meubles étaient de satin blanc garnis des mêmes broderies et des mêmes crépines; une bordure bleue de la même nuance que les stores établissait, dans tout ce que

contenait cet élégant réduit, une harmonie parfaite.

Des étagères remplies de curiosités de toute espèce, des jardinières garnies de fleurs, puis, tranchant sur l'aspect riant de l'ensemble, un prie-Dieu de chêne aux coussins de velours cramoisi, sur lequel se détachait brodé en or fin un M sous une couronne comtale, s'étalaient aux regards ravis. Rodrigue respira pendant un instant, l'air embaumé qui était répandu dans cet endroit somptueux, puis il déposa sa bougie sur le guéridon de marbre blanc : une faible lueur partait de la chambre voisine qui n'était séparée du boudoir que par une portière qu'on avait relevée. Rodrigue tendit de nouveau l'oreille; il n'entendit d'abord que les battements de son cœur; puis un souffle léger, doux et régulier comme celui qu'un enfant endormi laisse s'échapper de ses lèvres, parvint à son oreille. Il se dirigea vers l'endroit d'où ce souffle partait, c'est-à-dire entra dans la pièce à demi éclairée.

C'était une chambre à coucher qui comme élégance ne le cédait en rien au petit boudoir que nous avons décrit : toute tendue de dentelles blanches d'un prix inestimable, elle était empreinte d'un caractère virginal, complètement en harmonie avec la beauté pure et la chasteté sans pareille de celle qui l'habitait : Marguerite de Saint-Till, la belle jeune fille dont Rodrigue avait murmuré le nom en pénétrant avec Me Allain dans la maison des Compagnons du Glaive.

Si Ginévra, en voyant Gabriel, avait été frappée de la ressemblance inouïe qui existait entre sa sœur et lui, cette ressemblance si grande ne devait pas moins étonner ceux qui, après avoir vu le jeune de Saint-Till d'abord, se trouvaient après, face à face, avec Marguerite. Rodrigue s'approcha du lit, qui se trouvait placé

sur une estrade de deux marches, sous un ciel de dentelles, formant un cadre nuageux à la couche de la jeune fille.

Elle dormait, la tête blottie dans les flots blonds de sa chevelure dénouée, qui ruisselait sur la batiste des oreillers brodés; la pose de la tête exposait entièrement son visage aux regards de d'Avilar; une des mains de Marguerite pendait hors du lit; cette main avait laissé tomber un mouchoir; Rodrigue le ramassa: ce mouchoir était tout humide de larmes. D'Avilar tressaillit en faisant cette découverte, et un détail qu'il n'avait point d'abord remarqué frappa alors son attention; près du lit, posé sur une chaise, bien en vue de la jeune fille, se trouvait un portrait qu'elle avait dû déplacer pour le mettre là; ce portrait, vrai chef-d'œuvre d'art et d'expression, était celui d'un vieillard à la grave et austère figure, qu'un air de bonté sans égale rendait radieuse, parachevant la majesté grande de ses nobles traits.

— Le portrait de son père, se dit Rodrigue. Ah! je comprends. Sa pensée répondait à ma pensée et elle aura voulu interroger l'ombre de celui qu'elle a tant aimé et qu'elle vénère tant encore! Divine Marguerite, ange de candeur, de piété filiale et d'amour. Ah! dussé-je te perdre à jamais, je t'adorerai toujours comme mon idole, je te respecterai jusqu'à mon dernier soupir, comme une sainte, et, sur cette pensée, Rodrigue se mit à genoux.

La main de Marguerite se trouvait à la hauteur de la tête de d'Avilar; le désir de déposer un baiser d'amour et de respect sur cette main, si fine, si blanche, si aristocratique, si loyale, lui vint d'abord; mais il réfléchit que ce baiser pouvait réveiller la jeune com-

tesse, sans qu'il eût eu le temps d'arrêter sur ses lèvres un cri de terreur, et il se demanda comment il allait s'y prendre pour qu'en ouvrant ses beaux yeux, elle le reconnût assez vite pour ne proferer aucun appel. Rodrigue, après quelques instants de réflexion, saisit brusquement la main de Mlle de Saint-Till qui s'éveilla aussitôt et, avant qu'elle eût pu éprouver la moindre terreur en sentant l'étreinte des doigts du jeune homme, une voix aimée, une voix émue lui dit :

— Marguerite, c'est moi, Rodrigue ; pas un cri, pas un mot, je vous en conjure, et d'Avilar se releva : son apparition complétait-elle un rêve inachevé que le serrement de sa main était venu interrompre ? Il faut le croire, car Marguerite, dardant ses grandes prunelles noires sur le visage de Rodrigue, lui dit de sa plus douce voix, avec un accent de bonheur ineffable :

— Toi ! c'est toi, mais se reprenant aussitôt : Rodrigue, vous ! ajouta-t-elle. Vous, ici dans ma chambre, au milieu de la nuit !

— Pardonnez-moi, ma chère âme, reprit d'Avilar, pardonnez-moi et écoutez-moi. Les moments sont comptés. Le jour va paraître, j'ai tant de choses à vous dire et Dieu sait si cet entretien que je dois au hasard ne sera pas le dernier que nous aurons jamais ensemble.

En mettant sur le compte du hasard l'occasion dont il avait si bien profité, d'Avilar faisait preuve de modestie, car lorsque vers trois heures du matin, il avait quitté la maison des Compagnons du Glaive, il avait senti l'espoir renaître dans son cœur. Tout n'était donc pas fini pour lui ; aidé par ces êtres mystérieux qui venaient de lui décerner le titre de frère, il pourrait défendre son bonheur menacé, c'est-à-dire reprendre Marguerite

au terrible rival que Me Allain appelait son père; mais, pour attendre les services des Compagnons, il fallait prévenir Marguerite, et, par conséquent, arriver jusqu'à elle avant le jour; car chaque heure, chaque seconde de retard pouvaient faire surgir dės circonstances plus graves et plus fatales pour l'avenir de sa félicité; gagner Justin était chose facile, mais Justin ne pouvait ouvrir que le jardin, et songer à corrompre la femme de chambre de Marguerite, c'était mettre quelqu'un dans la confidence, s'exposer à ce que l'armateur d'Avilar apprît tout. Il songea alors à Gabriel, dont les excès quotidiens lui étaient connus; il savait que depuis plusieurs mois le jeune de Saint-Till, au moins quatre fois par semaine, sortait seulement à l'aube du Café anglais, et presque toujours complètement gris; or Gabriel ivre, c'était la clef de l'hôtel de Saint-Till, l'entrée de la chambre de la jeune fille, tout, enfin, ce que désirait Rodrigue cette nuit-là. Il avait donc fort modestement apprécié les choses en attribuant au pur hasard sa présence auprès de Marguerite.

— Cet entretien, Rodrigue, sera le dernier, reprit Marguerite, parce qu'il faut que nous ayons tous deux le courage de nous séparer.

— Hélas! sans vous, pourrai-je jamais vivre?

— Hélas! sans vous, moi, je mourrai.

— Et vous vous sacrifiez, Marguerite.

— Il l'a voulu, dit-elle en désignant du geste le portrait du comte.

— Marguerite, reprit Rodrigue, ce n'est pas possible.

— Et, pourtant, vous savez bien que cela est, mon pauvre ami.

— Tenez, vous me rendrez fou à ce point, qu'il y a

des moments où je me demande si, pendant ce voyage, on ne m'a pas calomnié, on n'a pas fait en sorte que vous me bannissiez à tout jamais de votre cœur.

— Qui donc eût été capable de faire cela, ami? répliqua-t-elle simplement.

— Et vous me préférez... mon père?

— Je ne vous le préfère point, Rodrigue. Je respecte la dernière volonté du mien. Si vous aviez été là, à son chevet, au moment où ce grand juste et ce grand chrétien a rendu l'âme, loin de faire des reproches, vous m'approuveriez.

— Écoutez-moi, Marguerite. Je ne veux pas vous perdre; j'aimerais mieux perdre la vie que de vous voir la femme d'un autre. Il faut me faire un serment.

— Un serment!

— Oui.

— Et lequel?

— De ne point vous marier avant un an. Nous sommes le trente décembre; dans un an à pareil jour, si je ne réussis pas dans le but que je poursuis, je viendrai moi-même vous dire: — Vous êtes libre, je renonce à vous et je vous promets de ne point me tuer.

— Me jurez-vous aussi d'agir ainsi, si je m'engage à ce que vous me demandez?

— Sur mon amour pour vous, je vous en fais serment.

— Eh bien, Rodrigue, avant un an, je vous le jure à mon tour, je ne serai la femme de personne.

— Quoi qu'il arrive?

— Dût-on me traîner à l'autel de force, dût-on me battre pour me faire dire oui, mais vous vivrez.

— Hélas! vous me demandez trop, Marguerite; je vous promets de ne point me tuer, n'exigez pas davantage.

— Ami, courage, reprit-elle en serrant la main de Rodrigue dans les siennes.

D'Avilar l'embrassa avec effusion. Ils demeurèrent tous deux, pendant quelques instants, silencieux et absorbés par le plus grand et pourtant par le plus incomplet des bonheurs. Quoi de plus cruel pour deux êtres jeunes et beaux tous deux comme l'étaient Marguerite et Rodrigue de se sentir la plus complète, la plus sainte et la plus ardente passion mutuelle dans l'âme et de se trouver séparés peut-être pour jamais par la plus implacable fatalité! La suite de ce récit fera bientôt connaître toute l'horreur de l'épouvantable situation dans laquelle une trame inouïe, infâme, incroyable, les avait placés.

Rodrigue était moins navré que Marguerite, car il se sentait fort et plus confiant depuis quelques heures. Marguerite, elle, n'espérait plus ; mais avec ce tact de bonté sublime, des amantes et des mères, loin de montrer à Rodrigue qu'elle se croyait à jamais séparée de lui, elle lui dit au bout d'un instant :

— Pourquoi m'avoir demandé un an, Rodrigue ?

— Je pars demain, Marguerite.

— Tu pars, reprit-elle en tremblant.

— Oui, je retourne à la Nouvelle-Orléans.

— Comment seule, je vais être seule !

— Avec ton serment, Marguerite, ton serment qui sera ma sauvegarde à moi, lorsque là-bas je travaillerai à notre bonheur.

— Eh quoi ? C'est pour cela que tu pars ?

— Ne dois-je pas avant tout tâcher de te reconquérir ?

— Le chagrin, la jalousie t'égarent. Prends-garde, ami, de devenir impie.

— Tu doutes de moi.

— De ton cœur, non ; de ta raison, peut-être.

— Je vais accomplir un double devoir, n'en doute pas, Marguerite ; car, sache-le bien, fût-ce même au prix de ta possession, je ne voudrais la mériter ni par une lâcheté, ni par une infamie.

Les yeux de Rodrigue brillaient ; quoiqu'il eût parlé bas, même en prononçant ces dernières paroles, l'accent qui les avait accompagnées, était empreint d'une éloquence convaincante.

— Je te crois, reprit Mlle de Saint-Till en embrassant d'Avilar dans un long regard d'amour ; va, Rodrigue, mon bien-aimé, va, et que le ciel te protège.

Elle lui tendit les bras ; Rodrigue se précipita et pendant quelques secondes étreignant le beau corps de Marguerite contre sa poitrine, il lui couvrit de baisers le front et les cheveux. Tous deux tressaillirent, une flamme intérieure circula dans leurs veines, flamme délicieuse et perfide, mais bientôt Rodrigue frémit d'épouvante et d'ivresse en comprenant ce qui se passait en lui, et loyal, généreux, fidèle au culte de son idole, au respect de celle qu'il adorait, sacrifiant tout au devoir entrevu, à la chasteté qui honore celui qui la pratique et celle qui l'impose, il s'arracha haletant, ivre de désirs, des bras de Marguerite, et après lui avoir dit :
— Au revoir, ma vie ; tiens ta promesse... il regagna le petit escalier.

Quelques instants après, il avait couché Gabriel qui dormait toujours et il sortait de l'hôtel sans que personne ne se fût douté de sa présence.

VIII

LA PLACE CINQ-PIERRES

Retournons une dernière fois au Café anglais. Quelques instants après le départ de Rodrigue d'Avilar et de Gabriel de Saint-Till, un bruit de grelots qui partait du boulevard dans la direction de l'église de la Madeleine, parvint aux oreilles des convives du duc d'Ambre.

— Voilà les voitures, s'écria Madeleine, et elle ouvrit une croisée.

Plusieurs des personnes présentes imitèrent son exemple et bientôt elles furent toutes aux fenêtres. La Cagnotte ne s'était pas trompée : deux grandes calèches attelées en poste, traînées chacune par quatre percherons blancs, arrivaient au grand galop. Le duc faisait grandement les choses, il menait ses amis voir guillotiner, dans le même équipage qu'il les eût menés aux courses ? tous s'écrièrent à la fois.

— Les voilà ! Partons.

— A l'abbaye de Monte-à-Regret, mesdames.

— Tiens ! Finet qui sait l'argot.

— Il ne sait que ça.

— Peut-être, mais je le sais si bien...

— Ne nous révèle pas où tu l'as appris, nous ne l'ignorons pas.

— Mot charmant, d'Arteville. Je le ferai monter en épingle.

— Quand vous voudrez, mesdames.

— Allons, messieurs de la famille, quand cela vous fera plaisir ?

Un cri retentit :

— Le punch !

— Quoi, du punch ?

Ils quittèrent les croisées et se trouvèrent devant un grand bol de punch qui flambait et que Jean Lenoir s'apprêtait à servir.

— Une boisson chaude est nécessaire, mesdames et messieurs, dit le duc ; nous aurons du brouillard, préparons-vous à supporter bravement le froid du matin.

— Bonne idée !

— Une idée de sœur !

— De mère !

— Le duc pense à tout.

— C'est un homme charmant !

— Oh ! mesdames !

— Vive le duc d'Ambre !

— Oui, oui, vive le duc d'Ambre !

Ils trinquèrent, il rirent : décidément la petite fête s'annonçait à ravir, et le mot de la Cagnotte semblait devoir être vrai :

— Ce doit être drôle de voir mourir un homme !

Après le toast au duc, vint celui aux dames, puis aux hommes, puis au condamné ; c'était impie, fou et lugubre.

— En route, en route, dit Fabiani.

— Le comte a raison, on pourrait commencer sans nous.

— Ah ! ah ! ah !

— En route pour la place Cinq-Pierres.

— Ainsi nommée, parce qu'elle ouvre la porte du paradis, n'est-ce pas, Finet ?

— Vous n'y êtes pas, mes amis ; saint Pierre n'a rien à voir là dedans. Je ne dis pas, du reste, place Saint-Pierre, mais bien Cinq-Pierres, c-i-n-q cinq, reprit Finet en épelant ce mot.

L'explication fut trouvée suffisante ; les femmes s'étaient enveloppées dans leur manteau ou leur châle, les hommes avaient mis leur paletot ; on descendit, les deux calèches furent remplies ; les balayeurs regardèrent ces viveurs élégants qui montaient en voiture.

— Place de la Roquette ! dit la Cagnotte aux postillons.

Il y eut un murmure sur le trottoir, mais ni le duc ni sa compagnie ne l'entendirent, car les deux calèches s'étaient ébranlées, et l'indignation populaire n'était pas encore calmée que les huit chevaux, lancés à toute volée par les postillons, galopaient déjà sur le macadam du boulevard Montmartre.

. . . .

A quelques mètres de la prison de la place de la Roquette, dans laquelle nous avons introduit le lecteur au commencement de ce récit, se trouvent, en face de la porte principale, cinq pierres incrustées dans le sol ; quatre de ces pierres sont d'égale grandeur, la cinquième est oblongue et plus grande que les autres : elle occupe le milieu du carré dont les angles sont formés par les quatre pierres semblables. Ces cinq pierres servent de supports, de fondations à l'échafaud ; les quatre

montants principaux reposent sur les pierres carrées des angles, la pierre oblongue consolide l'ajustement des portants du couteau ; c'est là, au-dessus de cette pierre terrible, qu'expirent les coupables que frappe le glaive de la loi : voilà pourquoi la place de la Roquette est nommée aussi par quelques-uns la place Cinq-Pierres.

Le bruit qui, vers une heure du matin, avait, pendant quelques secondes, glacé de terreur André Sergent, ainsi qu'il l'avait pressenti, était bien celui des charpentiers qui dressaient l'instrument de mort.

Eclairées par des lanternes qui circulaient dans les ténèbres de la place, les ombres de ces hommes élevant l'appareil sinistre semblaient être celles de démons noirs accomplissant un sombre office. La foule déjà compacte, était maintenue à une grande distance par de nombreux sergents de ville des deux côtés de la place. Cette foule avait grossi jusqu'au moment où les calèches du duc d'Ambre avaient quitté le Café anglais. Deux hommes que nous connaissons étaient arrivés là dès quatre heures du matin, et à force d'efforts, de politesses et de prières, avaient pu se placer au premier rang. C'étaient Clément Morin, l'ami dévoué, le défenseur énergique du docteur André Sergent, et maître Allain, le notaire. Ils avaient gardé le plus souvent le silence, n'échangeant que quelques paroles de temps en temps.

— Réussiront-ils ?

— Hélas, je crains que non.

— Ne m'enlevez pas tout espoir.

— Clément, je fais les vœux les plus ardents pour que votre œuvre puisse s'accomplir.

Parfois quelqu'un franchissait la foule, les sergents de ville lui faisaient faire place ; trois ou quatre fois, les rangs furent ouverts ainsi.

Chaque fois, Clément Morin, saisissant fébrilement la main du notaire, lui disait :

— Tenez, voilà la grâce ! mais le travail du charpentier était achevé ; on essayait le couteau dont on voyait le triangle, aux reflets pâles, glisser dans les rainures. Alors Clément Morin perdait courage.

— Je vivrais mille ans que je n'oublierais pas cette nuit, maître Allain.

— Courage et espoir, répondait le notaire ; et le temps marchait toujours !

La foule piétinait pour se réchauffer, patiente en apparence, mais désireuse d'atteindre l'heure indiquée ; la troupe arriva et refoula plus loin encore les curieux ; enfin les soldats et les sergents de ville firent faire place à une petite voiture qui contenait le cercueil du condamné.

— Tiens, voilà le corbillard de Clamart, cria un gamin.

Clamart est le cimetière des suppliciés, Morin se sentit défaillir.

— Oh ! si Dieu permettait ce meurtre, je douterais de lui, dit-il à Allain.

— Courage ! lui répéta le notaire.

La pluie fit place au brouillard ; ce brouillard tourmentait beaucoup de gens.

— Nous ne verrons rien, disaient-ils, c'est à peine si l'on peut distinguer l'échafaud.

— C'est-il bête d'exécuter par un temps pareil !

— Il paraît qu'on ne peut pas choisir.

— C'est égal, le docteur peut se flatter d'avoir du monde.

— Je vous crois, un vrai médecin, malheureusement il ne donnera qu'une représentation.

— Ah! ah! ah!

— C'est égal, c'est un rude homme, allez. Il paraît qu'il a fait dire au ministre qu'il ne demandait qu'une chose, c'était d'être exécuté le plus tôt possible.

— Il a fait cela?

— On me l'a dit.

— Il n'était pas dégoûté, tout de même; douze millions!

— Bien plus que ça, il paraît que le vieux avait de l'or plein ses caves.

— Le docteur serait bien gentil de demander : le cordon s'il vous plaît, tout de suite, puisque cela doit se faire; je commence à geler.

Plusieurs de ces propos cyniques et bêtes arrivaient aux oreilles de Morin : il faisait des efforts prodigieux pour ne pas céder à la colère. Comme il souffrait!

Tout à coup l'attention de la foule qui depuis quelques instants s'était portée tout entière vers ce point, bien vague, où dans la brume se dessinait la porte d'entrée de la prison, fut attirée du côté complètement opposé.

Le lecteur a déjà deviné sans doute que la curiosité des assistants venait d'être éveillée par l'arrivée des calèches du duc d'Ambre.

— Oh! des cocottes!

— Excusez, quatre chevaux. On voit bien que le docteur était un homme calé; c'est ses amis.

On entoura les voitures, Madeleine et Yanka s'étaient levées. Finet, également debout sur les coussins, renseignait ses compagnons, les jumelles à la main.

— Brouillard anglais, mesdames. La Tamise est arrivée ce matin à Paris. Nous ne verrons pas grand'-chose.

— Quel dommage!

— Nous voulons voir.

— C'était donc votre médecin, lança un homme en blouse, au visage pâle, misérable, déguenillé, le sourire de la débauche et du cynisme aux lèvres.

La Cagnotte jeta les yeux sur lui et frémit.

— Que veut cet homme? dit-elle. J'ai peur.

— Ne craignez rien, ma charmante.

— Tas de drôlesses! lança l'homme, et il se perdit dans la foule.

— Quelles gens! dit Madeleine.

Elle était pâle. Avide de contempler le plus hideux spectacle que puissent voir des yeux de femme, ces miroirs profonds remplis de délices et qui ne devraient être faits que pour refléter les idéals de la réalité, elle avait résolûment conçu son cruel projet, et c'était, le sourire aux lèvres, qu'elle avait pris place dans une des voitures du Duc; mais au fur et à mesure que le galop des chevaux la rapprochait du lieu de l'expiation, un trouble étrange s'était emparé d'elle. Silencieuse et calme en apparence, elle avait senti battre son cœur d'effroi. Les horribles paroles qu'elle avait prononcées:

— Ce doit être drôle de voir mourir un homme, — lui revenaient sans cesse à l'esprit, elle se sentait impie de cruauté, elle pour qui jadis un homme aussi, de Brives, était mort, et affolée, allait jusqu'à se demander si la tête du supplicié qui allait tomber dans le panier de l'éternité, n'en sortirait pas sanglante et rageuse pour sauter jusqu'à elle et la mordre au visage.

L'insulte du voyou la ramena à la réalité; elle secoua son beau front et retint de Lhimours, qui voulait s'élancer sur l'insulteur.

D'Arteville et Fabiani se joignirent à elle, car ils sen-

taient qu'un rien pouvait faire surgir une rixe terrible à laquelle se serait mêlée toute l'immonde canaille qui les entourait.

Six heures sonnèrent à une église voisine, il y eut un mouvement dans la foule; puis un silence, et enfin un cri; puis un mouvement de recul s'opéra.

Les questions s'entre-croisèrent :

— Qu'y a-t-il?

— C'est fini!

— Pas possible.

— N'avez-vous pas entendu tomber le couteau?

— Non.

— Alors, vous êtes sourd?

— Mais je n'ai rien vu.

— Pardi, le brouillard!

— Ce n'est pas fini, je vous dis.

— Tenez, voici ce qui vous répondra mieux que moi, et celui qui parlait ainsi désigna du geste à son interlocuteur la petite voiture dont nous avons déjà parlé, qu'un des spectateurs avait nommée :

— Le corbillard de Clamart!

— C'est le corps, ajouta-t-il.

— Eh bien, je suis volé alors.

La foule élargissait ses rangs. Le duc donna l'ordre aux postillons de retourner; au moment où il allait être obéi, Jean Lenoir se précipita à l'une des portières.

— Pardon, messieurs, dit-il en ôtant sa casquette, c'est moi, Jean, le garçon du Café anglais. Qui de vous a laissé tomber ses breloques?

— Le comte Fabiani se trouvait aux côtés du duc d'Ambre.

— C'est moi, fit-il, merci; et il prit le petit anneau d'or garni de divers bijoux que lui tendait Jean Lenoir.

— Ah! c'est vous, répéta ce dernier d'un ton singulier: mais avant que Fabiani eût le temps de prendre dans son porte-monnaie le louis qu'il voulait donner à Jean, pour le récompenser du petit service que celui-ci venait de lui rendre, le garçon s'était éloigné.

— Oh! murmura Jean, c'est lui, l'infâme! Mon Antonine, tu seras vengée! et tandis que les calèches s'éloignaient, Jean Lenoir les suivit des yeux en adressant à Fabiani un regard terrible de haine et de colère.

Morin s'était presque évanoui dans les bras de maître Allain; celui-ci l'aida à gagner un arbre contre lequel Clément s'appuya.

La place se vida lentement; alors un homme qui se trouvait dans la foule se dirigea vers l'échafaud.

Lorsqu'il arriva au pied de l'instrument de mort:

— Pas de sang, murmura-t-il. Mille tonnerres! est-ce qu'André de Clamelle ne serait pas mort?

Cet homme, c'était Boulingrin.

. . . .

. . . .

Un journal du soir publia ce jour-là l'article suivant:

EXÉCUTION DU DOCTEUR ANDRÉ SERGENT

« Ce matin, à six heures, a eu lieu, place de la Roquette, l'exécution du docteur André Sergent, l'assassin du marquis Anselme de Clamelle.

« On n'a pas oublié que, loin de se défendre devant ses juges, André Sergent avait spontanément avoué son crime; malgré les instances réitérées de son défenseur, ainsi que celles du vénérable aumônier de la prison, après avoir refusé de se pourvoir en cassation, il n'avait point voulu signer son recours en grâce.

« A minuit, l'échafaud a été dressé au milieu d'une foule de curieux déjà considérable et dont l'attente, cette fois, n'a pas été vaine comme les deux ou trois nuits précédentes. A quatre heures du matin, l'aumônier de la prison, suivi du chef de la police de sûreté, du directeur de la Roquette, de l'exécuteur des hautes œuvres et de quelques privilégiés, au nombre desquels nous avions obtenu, non sans peine, la faveur de nous glisser, pénétrèrent dans le cachot du condamné.

« Ce cachot, le plus éloigné de la porte d'entrée, est le même qui servit de demeure au célèbre Ratisson, l'assassin monomane qui étranglait les femmes blondes dans les omnibus. Lorsque la porte s'est ouverte, André Sergent dormait profondément; le digne aumônier le réveilla. Le condamné comprit immédiatement que son heure était venue, et il s'évanouit pendant quelques minutes; l'aumônier resta seul avec André Sergent pendant une demi-heure : celui-ci était calme et semblait complètement résigné lorsque nous rentrâmes.

« Il s'habilla sans proférer une parole et se rendit à la chapelle accompagné de l'aumônier; bientôt après commença la sinistre opération de la toilette. Au moment où l'exécuteur des hautes œuvres donnait l'ordre à un de ses aides de lier les jambes du condamné, André Sergent lui dit :

« — A quoi bon, monsieur, je ne m'enfuirai pas.

« L'exécuteur lui ayant répliqué que le règlement lui interdisait de conduire à l'échafaud un condamné sans entraves.

« — Faites donc alors, lui répondit le docteur avec résignation.

« Quelques minutes après, il se levait soutenu par les deux aides, et le sinistre cortège se dirigeait vers la

porte de la prison, qui fut ouverte aussitôt; à la vue de l'échafaud, André Sergent pâlit horriblement et baissa la tête en fermant les yeux. C'est ainsi qu'après avoir embrassé l'aumônier, il arriva sur la plate-forme de l'échafaud; il fut immédiatement poussé contre la planche à bascule, et quelques secondes après, ce grand coupable était devant le Souverain juge!...

« Une foule nombreuse assistait à cette exécution, qui, à partir du moment où le condamné a mis le pied sur la première marche de l'échafaud, n'a pas duré plus de douze secondes; ce qui nous force à rendre hommage aux perfectionnements qu'on a apportés depuis quelques années à l'instrument de mort... »

Un autre journal, peut-être mieux renseigné, disait aussi le même soir :

« L'exécution du docteur André Sergent, qui devait avoir lieu ce matin, a été définitivement ajournée. Une personne digne de foi nous affirme que la condamnation à mort qui devait le frapper, a été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité. Il faut en conclure que le Docteur a enfin consenti à signer son recours en grâce, ce qu'il s'était opiniâtrément refusé à faire, ainsi que nous l'avons déjà annoncé. »

FIN DU PROLOGUE

LE
MARCHAND DE BOIS D'ÉBÈNE

I

LES REQUINS S'AMUSENT

Sur la coque du navire qu'éclaire la lune, on pouvait lire ce mot : le *Chantier ;* tout le monde dormait, sauf les hommes de quart. La nuit était superbe, une nuit des Antilles, parée d'une myriade d'étoiles scintillantes, enchâssées dans l'immense écrin d'azur.

La lune dorait la crête des vagues, et la silhouette du bâtiment se profilait gigantesque sur les flots lumineux, semblable à une immense découpure d'Allemagne, faite dans une feuille noire énorme, qui, souple, se pliait à tous les caprices des flots.

De tout côté pour l'horizon, la mer. Un dôme la limitant dans un vaste cercle, le ciel !

Le silence à bord ; puis de temps en temps s'élevant de la cale de vagues plaintes, accompagnées par un bruit de chaînes.

A l'arrière, nonchalamment appuyé sur la barre, le timonier fumait sa pipe.

L'air soufflait doucement et le *Chantier* poursuivait lentement sa route.

Une ouverture donnant sur l'échelle qui conduisait à l'entrepont se trouvait à quelques mètres du timon ; de cette ouverture un homme sortit.

— Le capitaine ! murmura le timonier en se redressant.

Celui qui venait d'être ainsi désigné mesurait six pieds et semblait posséder une force herculéenne ; son visage énergique qu'éclairait la lune, était bronzé par le soleil ; un madras de couleur lui entourait la tête, de longues mèches de cheveux noirs s'en échappaient, se perdant dans sa barbe aux reflets bleus ; sous ses épais sourcils, un regard perçant jaillissait de ses petits yeux profondément enfoncés ; un sourire cruel errait sur ses lèvres voilées par une longue moustache ; aucun insigne ne décorait son costume, qui se composait d'une chemise ouverte sur sa poitrine velue, et d'une veste et d'un pantalon de nankin, serrés à la taille par une large écharpe de cachemire, d'où sortaient les crosses d'une paire de pistolets damasquinés ; il tenait à la main un fouet à petit manche.

Aussitôt qu'il fut sur le pont, le capitaine jeta un regard autour de lui, et sa figure prit une expression de colère.

— Tas d'ivrognes, de fainéants et d'imbéciles, s'écria-t-il d'une voix terrible, et son fouet retentit ; le silence continua autour de lui : — Ils dorment, reprit-il. Mille moricauds du diable. Holà ! debout, et cent coups de corde au plus paresseux.

Des ombres se dressèrent, et les hommes de quart s'avancèrent à cet appel ; l'un d'eux voulut parler.

— Silence ! et suivez-moi. Puis il se dirigea vers l'extrémité du navire, suivi par les matelots tremblants.

— Tenez, reprit-il, en montant la mer du geste, voyez.

Un murmure se fit entendre, suivi de ce mot dix fois répété avec effroi :

— Les requins !

— Oui, les requins. Nous devons avoir du déchet à fond de cale, gare au scorbut, et les morts à l'eau, allez.

Les matelots s'éloignèrent aussitôt pour exécuter cet ordre funèbre, et leur chef resta seul. Il se rapprocha du bord, et là, les bras croisés sur la poitrine, il se mit à contempler une vingtaine de requins qui semblaient flairer une proie ; à ce spectacle, le capitaine reprit son sourire, et s'adressant aux voraces poissons :

— Gourmands, dit-il, un peu de patience, on va bientôt vous donner votre pâture.

En cet instant un bruit retentit ; une main s'était brutalement aplatie sur l'épaule du colosse. Cette main était celle d'un petit homme maigre, au teint jaune, dont la moustache rousse en crocs formait un croissant sous le chapeau de panama dans lequel sa tête en pain de sucre abritait son front et sa chevelure coupée ras ; d'une voix aigrelette, il accompagna son geste familier par ces paroles :

— Tu fais donc Charlemagne, mon vieux d'Avilar?

— Ah ! c'est toi, bandit.

— Pour te servir, capitaine. Viens jouer.

— Jouer, non pas, regarde, William, et d'Avilar montra du geste au nouveau venu les requins affamés.

William suivit des yeux leurs évolutions, pendant quelques instants.

— Ils sont gentils, dit-il enfin, mais assez de requins comme çela, et il voulut s'éloigner.

— Reste, te dis-je, et tiens, voilà ce que j'attendais.

Du geste qui accompagna ces paroles, Rodolphe montra à William un groupe de matelots qui venaient de monter sur le pont ; ils étaient douze, et marchaient deux par deux en se suivant.

— Quelle est cette procession ?

— Tu vas le savoir, répondit d'Avilar.

William attendit, les matelots s'approchèrent ; six cadavres de nègres étaient portés par eux.

— Halte ! commanda le capitaine, et mettez-vous en rang.

Cet ordre fut exécuté.

— Sont-ils bien morts, au moins ?

— Oui, capitaine.

— Alors, à la mer et de l'ensemble. Attention ! Une, deux, trois !

Six masses noires traversèrent l'espace et vinrent tomber au milieu des requins. D'Avilar et William se penchèrent sur le bord.

Ils assistèrent alors au plus hideux spectacle qu'on puisse imaginer ; les monstres affamés s'étaient jetés sur leur proie, broyant, dans leur terrible mâchoire, la chair et les os, se disputant l'horrible pâture, dont l'écrasement teintait la mer de grandes vagues sanglantes.

— Hardi, mes maîtres ! s'écria d'Avilar ; voilà vraiment une curée digne de vous, n'est-ce pas, William ?

Ce dernier restait immobile ; une pâleur étrange s'était répandue sur ses traits.

— L'enfer ! dit-il d'une voix altérée, c'est l'enfer, et d'un geste nerveux, il montra l'endroit où les requins, ivres de sang, avalaient gloutonnement ce qui restait encore des cadavres des six pauvres nègres.

— Imbécile, répliqua d'Avilar, puis s'adressant aux matelots :

— Ouvrez les sabords et les hublots, faites en sorte d'aérer le plus possible tout le navire, depuis le pont jusqu'à la cale, leur dit-il ; je n'ai pas envie de perdre toute ma cargaison. Toi, William, viens achever notre partie.

Les matelots s'éloignèrent ; d'Avilar descendit dans sa cabine, où le suivit William.

La chambre du capitaine était spacieuse ; un véritable luxe y régnait ; une grande lampe suspendue jetait une vive lueur sur les panneaux qui étaient littéralement couverts d'armes de prix de toute espèce ; sur un cachemire qui recouvrait la table se trouvaient un flacon de liqueur, des verres, des cornets et des dés.

— Où en étions-nous, William ? demanda Rodolphe en entrant.

— Tu me gagnais mille livres.

— Je t'offre ta revanche, dit d'Avilar, en prenant un cornet.

— Plus tard.

— Ah ! çà, qu'as-tu donc ?

— Moi, rien.

— Tu es pâle comme un mort.

William ne répondit pas ; saisissant le flacon, il se versa un verre à plein bord et l'avala d'un trait.

— Tu vas te griser.

— Non, ça m'a fait du bien. Quel spectacle !

— Allons, femmelette ! ne vas-tu pas te trouver mal pour si peu de chose !

— Que de sang !

— Va te coucher, sensitive.

— Au fait, c'est ce que j'ai de mieux à faire.

En cet instant un gémissement s'éleva de la cale.

— Entends-tu? ajouta William.

— Mille millions de moricauds, est-ce que tous ces gredins-là vont crever les uns après les autres! s'écria d'Avilar.

— Demain nous serons en vue de Port-au-Prince, relâchons-y.

— Oui-da! pour que les autorités viennent visiter le *Chantier*, et découvrent les deux cent quatre-vingts nègres qui sont à bord. Nous allons prendre la pleine mer, au contraire, afin d'entrer dans le golfe du Mexique sans être inquiétés. Je veux sauver ma fortune.

— A ton aise; mais si l'épidémie qui s'est déclarée tue tous tes noirs?

— Perte pour perte, j'aime mieux cela que d'encourir les rigueurs des inspecteurs de la rade. Nous serons déjà fort heureux de pouvoir traverser la mer des Antilles sans être inquiétés par quelque croiseur trop curieux. Va te reposer, mon trop sensible ami; puisque les dés te font peur aussi, moi je vais donner les ordres nécessaires pour que nous puissions gagner la Nouvelle-Orléans, et réaliser le fruit de nos efforts.

William sortit et d'Avilar remonta sur le pont. Depuis quelques instants à la brise légère qui régnait avait succédé un vent sec assez violent; d'Avilar sonda l'horizon du regard: vers le nord, de gros nuages s'amassaient, le capitaine s'avança vers le timonier.

— Que dis-tu de cela, Giacomo? lui dit-il.

— Mauvais, nous allons avoir du bousin.

D'Avilar prit son porte-voix.

— Carguez les voiles! s'écria-t-il.

Au même instant la tempête commença, furieuse autant qu'inatendue; on eût dit que la mer, après

avoir longtemps couvé une sourde colère, éclatait dans une explosion foudroyante ; le navire, soulevé sur la cime des grandes vagues, disparaissait un instant après dans un abîme sans fond, dont il semblait être relancé par un ressort invisible, mais formidable. Penché de côté, toute sa mâture ployée à se briser, rendant par sa coque, qui craquait à se rompre, une bruyante plainte à laquelle venaient se joindre les cris du capitaine et les lamentations de ses prisonniers, le navire, qu'éclairait de temps en temps un gigantesque éclair qui déchirait le ciel d'un bout à l'autre de l'horizon, offrait l'aspect fantastique que les légendes de la mer ne prêtent qu'à ses vaisseaux fantômes, spectres rêvés par quelque Hoffmann inconnu, pendant une nuit d'orage ; tout à coup un cri se fit entendre, et vingt voix répétèrent aussitôt.

— Un homme à la mer !

D'Avilar releva la tête.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Giacomo, capitaine, répondit un des matelots.

— Worgan, prends le timon, cria aussitôt le capitaine.

— Bien, capitaine, fit celui à qui cet ordre venait d'être adressé.

— Pauvre Giacomo, impossible de le sauver, capitaine, dit un troisième.

— Impossible, répéta d'Avilar ; puis tirant sa montre à la lueur d'un éclair ; onze heures ! ajouta-t-il, il a de solides jarrets, à moins qu'un requin ne le mange, il nagera jusqu'à six heures du matin. Amen !

Ce fut tout ! bientôt on oublia Giacomo, pour ne p'us songer qu'au salut commun.

— Si Worgan commet la moindre faute, nous don

nerons sur un récif, et le *Chantier* s'ouvrira comme un œuf, murmura d'Avilar. Bah! au petit bonheur, j'aurai toujours le temps de me faire sauter la cervelle; et sur cette réflexion terrible, il continua à donner ses ordres à son équipage. Les matelots se multipliaient afin de les exécuter promptement. Le capitaine leur inspirait une confiance aveugle, puis chacun comprenait qu'il ne s'agissait pas seulement de sauver le navire et sa cargaison, mais encore sa propre vie, chose plus importante.

Tout à coup un craquement épouvantable se fit entendre au-dessus de la tête de d'Avilar. Un amas de toile l'enveloppa en quelques secondes. Le grand mât venait de se briser, tuant dans sa chute deux matelots qui tombèrent sur le pont; puis un choc terrible eut lieu: des cris de terreur retentirent, une clameur d'effroi s'éleva au milieu du vacarme de la tempête.

— L'eau! l'eau! cria-t-on.

— Misérable Worgan, il a touché! hurla d'Avilar en faisant de vains efforts pour se dégager. — A moi! à moi!

Nul ne répondit à l'appel du chef. D'Avilar alors usa de toute sa force et enfin se fraya un passage; il jeta autour de lui un regard rempli de colère: le pont était désert. Worgan seul était à la barre. D'Avilar s'élança:

— Tu as touché, triple brute, lui cria-t-il.

— On le dit, capitaine.

Un coup de feu retentit, Worgan lâcha la barre et roula sur le pont, la face contre le bois, non loin des deux cadavres des matelots tués dans leur chute. D'Avilar venait de lui brûler la cervelle. Il se mit aussitôt à la place de Worgan et, après avoir fait osciller

le navire par un vigoureux coup de gouvernail, il allait emboucher de nouveau son porte-voix, lorsque deux hommes de l'équipage, attirés par la détonation, parurent.

— Eh quoi! capitaine, c'est vous; nous vous avons cru mort!

— Je vis; qu'y a-t-il?

— Le navire a touché; tous les hommes sont aux pompes.

— L'ouverture est...?

— Pas très grande.

— Je descends. Prenez la barre, et attendez; tenez, voilà comment je punis les maladroits, dit-il en montrant le cadavre de Worgan, puis il descendit.

Le trou s'était fait dans la cale, l'eau s'y était introduite avec une violence extrême; les nègres qui étaient aux fers s'étaient mis à hurler. L'eau les terrifiait encore plus que l'épidémie qui avait tué six d'entre eux en quelques heures. Comprenant le danger qui menaçait tout le monde, et croyant que d'Avilar avait été tué par la chute du grand mât, comme les deux matelots qu'elle avait foudroyés, sans attendre aucun ordre, l'équipage s'était précipité dans la cale, guidé par William, qui, éveillé par la secousse, venait de quitter précipitamment sa cabine.

— Aux pompes!

— Tamponnons!

Tous s'étaient mis à l'œuvre; la voix de d'Avilar se fit entendre. Les pompes jouaient bien; mais malgré le tampon provisoire qui venait d'être appliqué dans l'ouverture, l'eau montait toujours.

Les bras manquaient; ils étaient plus de vingt matelots cependant. Les nègres s'agitaient, tâchant de

briser leurs entraves pour se soulever afin d'échapper à la noyade qui devenait imminente pour eux, car ils étaient tous enchaînés à deux longues barres de fer traversant le navire, ce qui les forçait à se tenir étendus sur le sol.

— Dix hommes au tampon, qu'on le maintienne malgré tout, et que les autres aillent s'armer et chercher de la lumière, s'écria Rodolphe.

Quelques instants après, quinze matelots portant des lanternes revinrent ayant chacun une petite hache et deux pistolets.

— Détachez cinquante nègres, reprit d'Avilar.

On se mit à l'œuvre et bientôt cent bras noirs furent libres.

— Aux pompes! dit d'Avilar aux nègres, et feu sur le premier qui n'obéit pas et ferait un pas sur nous.

Alors la cale offrit le plus étrange coup d'œil qu'on puisse imaginer. Au fond, les matelots bouchant l'ouverture, près d'eux leurs compagnons armés, tenant en respect les esclaves qui pompaient avec une vigueur démontrant que chez eux l'amour de la vie parlait plus haut encore que le regret de la liberté et leur haine pour leurs bourreaux. Plus loin, les autres noirs couchés à moitié, couverts par l'eau, suivant d'un regard plein d'anxiété les travaux de sauvetage. Enfin, calme, englobant tout du regard, prêt à donner l'ordre aux matelots de tirer sur les noirs au moindre signe de révolte, d'Avilar, encourageant tout le monde :

— Plus vite, plus vite encore, dit-il.

Enfin le tampon résista, l'eau fut enlevée, le navire était sauvé !

— Assez, dit alors le capitaine; puis s'adressant aux noirs :

— Regagnez vos places deux par deux, leur ordonna-t-il.

Mais loin d'obéir, ceux à qui il s'adressait ainsi ayant abandonné les pompes se consultèrent des yeux. La même pensée venait de s'emparer de tous ces hommes. Entamer une lutte terrible dont plusieurs d'entre eux seraient certainement victimes, mais recouvrer la liberté de la plupart. D'Avilar la devina.

— Obéissez, leur dit-il. Vous deux d'abord; et du geste il désigna les deux noirs qui se trouvaient le plus près de l'endroit des barres laissées vides.

Les deux nègres demeurèrent immobiles; d'Avilar saisit son fouet et en donna un coup formidable qui traça sur le corps des deux rebelles un sillon rouge.

Un véritable hurlement accueillit cet acte de brutalité; une seconde d'hésitation pouvait tout perdre; un pas, un geste, et la lutte la plus effroyable qu'on puisse concevoir allait avoir lieu.

Ceux qu'il venait de frapper firent un pas vers le capitaine; mais d'Avilar n'hésita pas; il déchargea ses deux pistolets à la fois, et les deux nègres roulèrent foudroyés.

— A vous deux maintenant, reprit le capitaine en désignant deux autres noirs.

— A mort! s'écrièrent les esclaves.

D'Avilar ne répliqua qu'un mot :

— Feu!

Vingt pistolets partirent en même temps; vingt noirs tombèrent. C'était un horrible massacre; une mêlée hideuse de cadavres et de blessés roulant dans un nuage de fumée; pris de terreur, les vingt-huit noirs qui restaient debout regagnèrent aussitôt la place qu'ils occu-

paient avant qu'on les eût détachés, et quelques minutes après, ils étaient enchaînés de nouveau.

Pendant que cette scène terrible avait lieu à fond de cale, la tempête s'était apaisée ; le vent soufflait encore avec violence, mais le ciel s'était rasséréné et offrait tous les présages d'un temps relativement calme qui ne pouvait longtemps se faire attendre.

D'Avilar remonta sur le pont : on sait qu'il y avait là trois cadavres.

— Trois et vingt-deux, vingt-cinq, dit-il. Décidément les requins vont faire bientôt un repas dont ils se souviendront longtemps.

Nous verrons bientôt que le capitaine n'avait pas encore prévu les proportions que prendrait le régal des terribles poissons, cette nuit-là.

II

LE CROISEUR

Avant de poursuivre, il nous est indispensable de faire faire au lecteur plus ample connaissance avec Rodolphe d'Avilar, le capitaine du vaisseau négrier le *Chantier*, qui s'intitulait lui-même, dans ses moments de gaieté : marchand de bois d'ébène ; d'Avilar, que son prétendu fils devait, vingt ans plus tard, accuser de faux et d'assassinat devant les Compagnons du Glaive, pendant que son ami Alvarez, le banquier, annonçait au grand-16, au duc d'Ambre, le prochain mariage de l'ancien négrier avec la jeune comtesse Marguerite de Saint-Till.

Les d'Avilar étaient originaires d'Espagne. Le père de Rodolphe montrait avec orgueil certain parchemin signé par Philippe II, l'année de l'abdication de Charles-Quint, par lequel un José d'Avilar avait été nommé capitaine des gardes de ce cruel monarque.

Au commencement du dix-huitième siècle, un des descendants du capitaine avait quitté les côtes de la Méditerranée, où il exerçait la profession de forban, pour venir s'établir à Bordeaux en qualité d'armateur. La mer avait commencé sa fortune ; il voulait qu'elle

l'achevât, mais à l'aide de moyens légaux cette fois. Ce d'Avilar, qui était l'arrière-grand-père de Rodolphe, avait avec lui une femme arabe d'une grande beauté, qu'il épousa lorsqu'elle lui eut donné deux enfants mâles. A la mort du père, les fils lui succédèrent. L'un d'eux périt dans un naufrage; l'autre, ayant été accusé d'avoir frété un navire à des émigrés, fut guillotiné pendant la Terreur. Le premier était mort sans enfants. Le second en avait un, bien jeune encore, mais garçon robuste et résolu, qui, dès qu'il put jouir de la fortune de son père et de son oncle, se livra, jusqu'en 1815, aux opérations de banque les plus fructueuses. Il épousa la fille d'un munitionnaire et en eut quatre enfants, trois filles et Rodolphe; de ces six personnes ce dernier resta seul, le père était mort le dernier, laissant au futur négrier, qui avait alors vingt et un ans à peine, une fortune de cinq millions.

A la tête de cet avoir colossal, Rodolphe d'Avilar vint à Paris et s'y livra à de telles prodigalités qu'il devint bientôt célèbre parmi les viveurs de l'époque. Ses aventures, ses duels, le faste de sa vie le grisèrent à ce point qu'il ne se rendit compte de l'abîme qu'il creusait chaque jour sous ses pas que lorsque non seulement il eut dévoré en moins de quatre années l'héritage paternel, mais se trouva encore chargé de dettes pour plus de cinq cent mille francs; sa liquidation fut un véritable désastre; il retourna à Bordeaux, chercha vainement à s'y relever et, enfin, quitta la France pour l'Amérique.

Là, de misère en misère, il finit par s'engager comme matelot à bord d'un bâtiment soi-disant marchand, mais qui n'était rien moins qu'un négrier. Dix ans après, c'est-à-dire au moment où nous le voyons capitaine du

Chantier, d'Avilar, devenu depuis cinq années négrier à son tour, faisait la traite entre le Cap et la Nouvelle-Orléans. Il avait gagné gros à ce cruel métier; mais l'ancien prodigue le continuait avec autant de persévérance que de cruauté, car il rêvait une opulence royale, adorant la bonne chère, le bon vin, l'amour et le jeu. C'est devant une table de pharaon que d'Avilar avait rencontré William Dawis. Celui-ci était un Anglais également fort riche, qui, un beau jour, avait quitté Londres pour voir le monde. Si d'Avilar était joueur comme les cartes, William était joueur comme les dés.

Dawis ne possédait plus que mille livres sterling lorsqu'il avait rencontré d'Avilar à Port-au-Prince; en une nuit Rodolphe avait complètement ruiné William.

Dawis, depuis longtemps, portait toute sa fortune sur lui; lorsqu'un dernier coup de lansquenet eut fait passer dans les mains de d'Avilar le dernier billet de banque de William, celui-ci lui dit :

— Votre Honneur voudrait-il me faire la grâce de me prêter une livre ?

William était très beau joueur, sa déveine avait été persistante, et néanmoins il n'était pas sorti de son calme un seul instant. D'Avilar adorait les caractères bien trempés.

— Voilà un gentleman qui doit être bien riche pour ne pas s'émouvoir davantage d'une perte aussi considérable que celle qu'il a faite, pensa-t-il.

Lorsque Dawis, le sourire sur les lèvres, lui fit la demande d'une livre, d'Avilar lui dit :

— Une livre ? vous plaisantez, milord, en voilà cent.

— Permettez-moi de vous refuser, une livre suffira

et je ne vous en demande pas davantage, parce qu'il me reste à vous prévenir que si ma famille ne vous la rembourse pas, elle sera à jamais perdue.

— Que voulez-vous donc faire avec une livre?

— Acheter un pistolet et me suicider.

— Comment, à votre âge?

— Oh! l'âge n'y fait rien. Vous m'avez complètement ruiné, et je me suis juré depuis longtemps que je jouerais toute ma fortune, mais que si je la perdais, je quitterais ce monde tout de suite, afin de me punir de ma bêtise et de m'éviter d'inutiles regrets.

—. Ventrebleu! voilà un singulier original, pensa d'Avilar, et se mettant à rire : — Milord, je ne vous laisserai pas faire.

— Alors vous me refusez?

— Net.

— C'est votre droit; mais en ce cas je vendrai ma montre pour m'acheter un pistolet. Tenez, regardez-la, elle vaut certainement plus d'une livre, n'est-ce pas?

Disant ces mots, Dawis tira de son gousset un magnifique chronomètre réveil, marquant les heures, les minutes et les secondes.

— Elle en vaut plus de cinquante, s'écria d'Avilar.

— C'est mon avis. C'est égal, je regrette que vous m'ayez refusé.

— Dans votre intérêt.

— Mon intérêt ne doit pas vous regarder; mon intérêt, selon moi, est de me procurer de suite un pistolet; avec une livre j'aurais pu en acheter un de rencontre; je n'ai pas besoin d'une arme de précision, puisque je tirerai sur moi à bout portant. Vous me refusez ce qu'il me faut pour me procurer cette arme, c'est bien,

je ne vous en veux point ; je vendrai ma montre, mais cela me chagrinera fort, je ne vous le cache pas.

— Auriez-vous eu l'intention d'emporter votre chronomètre dans l'autre monde ? répliqua d'Avilar avec un sourire.

— Non ; je ne suis pas fou, monsieur, mais je voulais arrêter ma montre à l'heure juste à laquelle je me serais fait sauter le crâne, et dans le papier que j'eusse laissé, j'aurais recommandé qu'on la fît parvenir, ainsi que ce papier, à miss Arabelle Clary, Newcastle square, 17 B, à Londres.

— Cette demoiselle est une de vos parentes ?

— Non, monsieur, c'est ma fiancée. Elle m'attend depuis quatre ans ; c'est elle qui m'a donné cette montre, dans la cuvette de laquelle son nom est gravé, comme mes initiales décorent l'extérieur du boîtier ; et tenez, chaque point marquant sur le cadran les minutes est un A ou un W imperceptible, rappelant nos deux noms : Arabelle, William. Je suis ruiné et notre mariage n'est plus possible. Mais j'aurais été satisfait de pouvoir, en quittant cette terre de déveine, renvoyer cette montre à miss Clary, comme un témoignage de mon affection et de mon repentir.

— Beau joueur et amoureux, milord, c'est superbe. Votre récit me touche au dernier point ; et, par saint Rodolphe, mon patron, je vous jure que vous ne mourrez pas. Cette montre vaut cinquante livres au moins. je vous les joue contre elle, et si je gagne, je m'engage d'avance à vous donner un pistolet superbe ; vous choisirez dans ma collection ; mais à votre tour, si je perds, vous vous engagerez sur l'honneur à ne vous faire sauter la cervelle que lorsque vous aurez tout perdu. Est-ce dit ?

William Davis hésita pendant quelques secondes.

— Jurez donc! reprit d'Avilar; à notre âge, la vie est bonne.

— Oui. Eh bien! je le jure!

— Si vous gagnez?

— Si je gagne, je vivrai.

— Et tant que vous n'aurez pas tout perdu?

— Tant que je n'aurai pas tout perdu, je vivrai encore.

— Vous venez de le jurer sur l'honneur?

— Et je le jure encore de même.

— Cinquante livres contre le chronomètre! ajouta le capitaine.

— Tenus!

D'Avilar abattit un roi et une dame, puis une seconde dame.

— Vous avez gagné, milord, voici cinquante livres, reprenez votre montre, et à demain.

— Comment, fit William stupéfait.

— Oui, je compte sur votre parole. A la tête de cinquante livres, vous ne pouvez vous tuer, et j'ai trop de chance aujourd'hui pour ne pas craindre de remettre votre vie en péril, en poursuivant cette nuit la partie.

— Soit! à demain.

— Ah! à propos, milord, vous plairait-il de venir jouer à mon bord, au lieu de venir jouer dans cette auberge?

— Très volontiers.

— Eh bien, ce soir, à huit heures, une barque sera à votre disposition dans le port.

— Je serai exact, capitaine.

Le soir venu, à l'heure dite, William Davis fut au rendez-vous; une demi-heure après, il était installé

avec d'Avilar dans la cabine que nous connaissons déjà. Ils jouèrent toute la nuit. Lorsque vint le jour, d'Avilar perdait quatre cent cinquante livres.

— Cette nuit, nous continuerons, milord, dit Rodolphe, car je me sens un peu fatigué.

— Bien. Faites-moi remettre à terre, je vous prie.

— Ce serait bien volontiers, mais j'ai complètement oublié de vous prévenir qu'on a levé l'ancre.

William jeta un regard par un hublot.

— C'est vrai, nous sommes en pleine mer, dit-il sans s'émouvoir.

— Cela vous contrarie-t-il, milord?

— Non, à moins que vous n'alliez en Angleterre.

— Je vais au cap de Bonne-Espérance.

— Très bien! justement je ne connais pas ce côté de l'Afrique; si je ne me suis pas encore tué, je le visiterai avec plaisir.

— Vous êtes décidément un homme charmant; mais pourquoi ne voudriez-vous pas revoir Londres?

— Parce que, si j'étais à Londres, je n'aurais pas la force de ne point aller retrouver miss Arabelle, et que la voyant je serais forcé de lui avouer que le vice du jeu m'a coûté toute ma fortune et empêché notre bonheur; or je ne pourrais lui avouer tout cela sans rougir, et il ne faut jamais rougir devant une femme, surtout quand on l'aime.

— Bien raisonné, milord. Dès cet instant, considérez le *Chantier* comme votre propre navire, votre *at home*, comme on dit chez vous.

— Je vous remercie, dit William en se levant.

— Je vais donner des ordres pour votre installation. On a dû tout préparer, du reste.

— Vous méditiez donc mon enlèvement?

— Oui, milord.

— Et pourquoi ?

— Pour plusieurs motifs : le premier c'est que vous êtes le plus beau joueur que j'aie encore rencontré; le second, c'est que j'éprouve pour vous une grande sympathie; le troisième, enfin, c'est qu'il m'est toujours précieux d'avoir à mon bord des gens qui ne tiennent pas plus à leur existence que vous ne tenez à la vôtre.

— Je n'ai qu'un mot à vous dire, c'est que j'accepte avec joie votre hospitalité; seulement une question?

— Posez-la, je suis prêt à y répondre.

— Nous allons au Cap, m'avez-vous dit ?

— Oui, milord.

— Pourquoi?

A cette demande un sourire ironique erra sur les lèvres de d'Avilar.

— Pour mon commerce, milord.

— Ah!

— Oui, je suis marchand de... bois d'ébène.

Dawis ne comprit pas que le négrier lui faisait un aveu terrible; du reste, il ne soupçonnait nullement d'Avilar de se livrer à la traite.

Rodolphe appela :

— Worgan, dit-il.

Worgan parut bientôt sur le seuil de la porte.

— Capitaine?

— Montre à milord sa cabine.

Les deux nouveaux amis se serrèrent la main, et sir William Dawis se retira. Dès ce jour, d'Avilar et William se lièrent étroitement, si bien même que lorsque le négrier dut tout apprendre à Dawis, celui-ci ne lui fit que des remontrances légères.

— Ce sont des nègres, des brutes, et d'ailleurs, si je

ne m'emparais pas d'eux pour les vendre aux planteurs de la Nouvelle-Orléans, d'autres s'en chargeraient; point de fausse pitié, William.

Ce raisonnement avait calmé les principaux scrupules de Dawis, qui, du reste, n'avait pu se soustraire à l'ascendant que d'Avilar exerçait sur toutes les personnes qui étaient à son bord.

Lorsque deux hommes vivent intimement ensemble, ainsi que Rodrigue et Dawis le faisaient depuis qu'ils avaient quitté Port-au-Prince, la nature de l'un finit toujours par faire plier celle de l'autre. Celle de William n'avait pas tardé à être le roseau dans cette lutte pacifique, aussi Dawis avait-il fini par prendre à bord le rôle que nous lui avons vu jouer, n'étant point précisément l'inférieur de d'Avilar, mais le considérant intérieurement comme son chef; quant à ses idées de suicide, depuis trois ans qu'il était à bord du *Chantier,* Dawis y avait complètement renoncé.

— Nous ferons un jour fortune, lui disait de temps en temps Rodolphe, et tu pourras aller épouser miss Arabelle Clary, Newcastle square, 17 B., à Londres, si elle a eu la stupidité de t'attendre. En attendant, envoie-lui ton chronomètre, cela lui prouvera d'abord que tu n'es pas mort, et ensuite que tu penses toujours à elle.

— Plus tard, ami, répondit William ; en attendant, jouons.

— Jouons, et ils jouaient.

Reprenons maintenant notre récit où nous l'avions laissé avant de raconter l'origine de l'intimité du capitaine et de William, c'est-à-dire au moment où le *Chantier*, après avoir failli couler bas, ne comptait pas moins de vingt-cinq cadavres à son bord.

— Qu'on jette les morts à la mer, dit Rodolphe, et vivement.

Les vingt-deux nègres inanimés furent apportés sur le pont.

— Les blancs d'abord, dit d'Avilar en désignant le corps de Worgan et ceux des deux matelots qui avaient été tués par la chute du grand mât.

On les souleva.

— Des boulets aux pieds, interrompit d'Avilar. Ce n'est pas de la chair à requins.

Les matelots fixèrent un boulet au pied de chacun des trois cadavres, on mit une planche sur le bord et on les laissa couler dans la mer, où ils disparurent aussitôt, ne laissant de leur funèbre passage, à la surface de l'eau, qu'une trace aussitôt disparue qu'éclose.

— Amen ! fit alors Rodolphe ; et maintenant aux requins le reste.

Vingt-deux cadavres de noirs furent jetés dans les flots ; ce fut plus horrible encore que la première fois ; les requins se jetèrent sur cette proie nouvelle ; mais l'abondance de cette humaine pâture ne leur permit pas de la faire disparaître aussi vite.

L'aube parut, et les premières lueurs de l'aurore vinrent éclairer la mer, qui ne roula plus pendant quelques instants que des flots rouges autour du navire.

— Voilà de la chair fraîche, gloutons, leur criait d'Avilar en se penchant sur le bord, comme si les requins avaient pu le comprendre. Allons, croquez-moi toute cette canaille.

Enfin le terrible repas fut terminé ; la mer pâlit et reprit bientôt sa teinte verdâtre, sur laquelle la crête des vagues où venaient se jouer les premiers rayons

d'un soleil rouge, formait comme un pavé de coraux mobiles sur chacune d'elles.

William avait quitté le pont après l'immersion de Worgan et des deux matelots; il ne voulait pas voir manger du noir; d'Avilar alla le rejoindre.

— Que tu es cruel! ne put s'empêcher de lui dire Dawis.

— Ne faut-il pas se distraire? riposta cyniquement le capitaine; puis changeant de ton: — Tiens, William, il m'est venu une idée.

— Quand cela?

— Il n'y a qu'un instant, en regardant les requins croquer ces affreux moricauds.

— Laquelle?

— C'est que la cruauté est la fille de l'ennui.

— Ah! tu as trouvé cela.

— Ce n'est pas tout. Suis mon raisonnement: Je m'ennuie, donc je suis cruel; or il ne me faut plus m'ennuyer.

— Jouons.

— Nous ne faisons que cela.

— Alors, que faire?

— Oh! j'ai trouvé.

— Quoi?

— Mon ennui provient de ma solitude relative. Je rêve une compagne à bord.

— Te marier?

— Nigaud! qui te parle de cela?

— Toi.

— Je te parle femme et non mariage, chaînes de fleurs et non chaînes de fer.

— Serais-tu amoureux?

— Oui.

— Et de qui?

— D'*elle*.

— Elle, qui?

— *Elle*, c'est-à-dire celle que je rencontrerai et qui réalisera l'idéal qûe je me suis fait. A quarante ans, on se connaît en femmes.

— Bonne chance. Et tu la rêves?

— Chaste, distinguée, grande, avec des yeux noirs, des dents de perles, une chevelure blonde, soyeuse et longue à la voiler toute entière. Je la rêve enfin aimante et dominatrice à la fois; depuis trop longtemps je suis le maître d'êtres forts, je veux devenir à mon tour l'esclave d'un être faible.

— Tout cela est parfait, mais où trouveras-tu cette merveille?

— *Chi lo sa,* William?

— Ce n'est certes pas moi; mais raisonnons un peu, ou plutôt continuons à déraisonner en partant de cette improbable hypothèse: Supposons que tu trouves celle que tu rêves?

— Eh bien?

— A quoi cela t'avancera-t-il?

— Je te comprends; tu me crois incapable de plaire. Ne sais-tu donc plus que mes conquêtes ont été aussi nombreuses que mes folies, lorsque je jetais aux quatre vents de mes nombreux caprices l'héritage paternel? Je n'ai point oublié la manière de faire la cour aux femmes, et d'ailleurs, si je rencontrais celle dont je te parle, je sens d'avance que je saurais puiser dans la force de mon amour même une puissance de conviction à laquelle il lui serait impossible de résister.

— Quelle animation! Rodolphe, je ne t'ai jamais vu ainsi.

— C'est que bien des fois déjà je me suis dit ce que je viens de t'apprendre. Longtemps comprimé, mon désir éclate comme une poudrière.

— Un peu d'eau sur ton salpêtre. J'admets tout ce que tu viens de me dire; mais ce que je ne puis accepter, ce qui me semble tout à fait impossible, c'est qu'une femme quelconque, si ce n'est pas la dernière des créatures, consente à vivre sur le *Chantier*, avec trois cents nègres enchaînés à bord, la crainte des croiseurs et la constante menace de la colère de Dieu, qui peut, en un instant, nous punir d'avoir ravi à tous ces êtres, qui sont après tout des hommes comme nous, leur bien le plus cher, la liberté.

— Des hommes comme nous, répéta d'Avilar avec ironie. Tu crois cela?

— Et toi aussi!

— Allons donc! Je te ferai mettre un jour en cage avec un singe, pour te donner une légère idée de ce qu'est la différence qui existe entre un homme et un nègre. Mais assez causé, il nous faut songer à faire réparer nos avaries.

Rodolphe remonta sur le pont; bientôt plusieurs hommes de l'équipage se mirent, sur son ordre, à faire le nécessaire pour rétablir le grand mât et remplacer les agrès qui avaient été détruits ou brisés par la tempête. Ces divers travaux durèrent tout le jour; à la tombée de la nuit, le navire était en état, et il allait reprendre sa route, lorsque d'Avilar, qui, machinalement, s'était mis à sonder l'horizon du regard, à l'aide d'une longue-vue, se mit à fixer avec persistance un point lointain où venait d'apparaître un bâtiment.

— William, cria-t-il.

— Que veux-tu?

— Tout est-il prêt?

— Oui.

— Eh bien, fais mettre à l'instant toutes voiles dehors ; qu'on charge le canon de l'arrière, et gagnons le large.

— Un nouveau danger?

— Un désagrément plutôt qu'un danger. Tiens, prends ma longue-vue et regarde ce vaisseau qui vient vers nous.

— Je le vois, dit Dawis après s'être servi de la longue-vue d'Avilar.

— Ne reconnais-tu pas ses couleurs?

— C'est un navire français.

— Oui, mais ne vois-tu pas cette ligne rouge qui borde son avant à hauteur de flottaison.

— En effet.

— Eh bien, c'est un croiseur, et je suis certain qu'il va nous donner la chasse, car celui qui commande ce navire est un de ces fous qui rêvent l'abolition de l'esclavage.

— Tu le connais donc ?

— De réputation seulement. C'est le capitaine Maximilien de Saint-Till, et ce bâtiment, c'est l'*Épervier*.

— Au large, alors!

— Au large, répéta d'Avilar; et s'adressant aux hommes de l'équipage qui se trouvaient le plus près de lui :

— Mes enfants, leur dit-il, nous venons d'essuyer la tempête, et voici le croiseur! Toutes voiles dehors et filons le plus de nœuds que nous pourrons, afin de gagner la pleine mer.

III

LE CHAPELET DE VISITE

Ce n'était pas la première fois que le *Chantier* avait à se soustraire par la fuite aux poursuites des croiseurs, et il y avait toujours réussi ; seulement il avait affaire cette fois à forte partie. L'*Épervier* était connu pour avoir livré plusieurs négriers aux autorités, et d'Avilar avait à craindre dans cette circonstance non seulement la saisie de toute la cargaison humaine, mais encore une condamnation qui le frapperait ainsi que tout son équipage.

L'annonce de l'approche d'un croiseur était toujours pour Rodolphe un stimulant qui lui faisait déployer le plus grand zèle.

— Si nous pouvons gagner la nuit en conservant à peu près notre distance, peut-être éviterons-nous la visite, dit-il.

Les voiles furent déployées, le vent s'y engouffra, sa direction était favorable, tout marcha d'abord à merveille, et pendant plus d'une heure Rodolphe eut la conviction que la poursuite de l'*Épervier* serait vaine, si le *Chantier*, tout en gagnant insensiblement la pleine mer, n'avait pas encore exécuté une manœuvre

assez accusée pour que le croiseur pût être convaincu que le vaisseau dont il suivait la route fuyait devant lui.

Le vent changea ; suivre sa direction était se trahir, car une fuite précipitée pouvait seule la motiver aux yeux du croiseur. Ce dernier, pendant l'hésitation du *Chantier*, prit de l'avance sur lui. La nuit n'était pas encore complète; le croiseur profita des dernières lueurs du jour pour hisser son pavillon, dont il affirma l'authenticité en tirant un coup de canon. D'Avilar, à l'aide de sa longue-vue, examina son ennemi; c'était bien l'*Épervier* qu'il avait cru reconnaître d'abord.

— William ! cria-t-il.

Dawis accourut.

— As-tu peur du bagne?

— Parbleu!

— Eh bien! si nous ne parvenons pas à distancer le capitaine de Saint-Till, notre affaire est claire.

William pâlit à cette déclaration.

— Ne pouvons-nous filer plus vite? demanda-t-il.

— Non.

— En ce cas, nous serons rejoints par le croiseur avant la nuit.

— Je le sais, tout est contre nous, jusqu'au temps ; ce ciel pur retardera l'obscurité complète d'au moins une demi-heure, et même lorsqu'elle sera venue, nous ne pourrions compter sur les ténèbres; la lune fera briller nos agrès comme du diamant, de telle façon que rien ne sera plus facile que de continuer à nous suivre.

— Il a hissé son pavillon ! repris Dawis en désignant du geste l'*Épervier*.

— Et voilà la flamme qui paraît à son grand mât. Ne pas mettre le *Chantier* en panne, c'est éveiller les soup-

çons. Mille moricauds! maudit soit le Saint-Till et l'*Épervier!* Sur mon âme, je jure que je me vengerai! s'écria d'Avilar pourpre de colère. En attendant, n'hésitons pas. A moi!

On accourut.

— Formez le chapelet de visite, ordonna le capitaine, vingt boulets au premier noir; ouvrez un hublot, préparez tout, et attendez le signal.

Un léger murmure se fit entendre parmi l'équipage,

— Ah! je le sais, mes enfants, c'est dur, reprit d'Avilar, perdre ainsi en un instant le fruit de plusieurs mois de fatigues, mais le navire qui vient à nous est l'*Epervier*, que commande le capitaine Maximilien de Saint-Till. Il n'y a pas à hésiter.

A ce nom, gros de menaces sans doute, pour les marchands de bois d'ébène, ainsi que se nommaient également entre eux les matelots de d'Avilar, ils se disposèrent a exécuter au plus vite l'ordre que le capitaine leur avait donné.

Expliquons le plus rapidement possible, ce que signifiait cet ordre sommaire et terrible :

« — Formez le chapelet de visite. »

Les négriers traversèrent plusieurs phases diverses, car la traite fut tour à tour défendue, tolérée et punie; de même que les lois les plus sévères interdirent la traite, on la vit non seulement s'exercer pendant trois siècles ouvertement, sous la protection des gouvernements civilisés, mais encore il fut un temps où, à Kentucky (Maryland), et les états de la Virginie, on élevait les noirs comme en Normandie on élève les poulains. Le négrier, véritable commerçant, débarquait dans un port quelconque avec sa cargaison, et tout aussitôt exhibait son enseigne :

NÈGRES A VENDRE.

« Le soussigné vient d'arriver avec un convoi de nè-
« gres de Maryland et de la Virginie, parmi lesquels il
« y a d'excellents cuisiniers, des blanchisseurs actifs et
« des artisans habiles ; plusieurs envois lui seront faits
« pendant la saison. »

Rien de plus naturel que la distribution de la circulaire précédente aux planteurs, qui s'empressaient de venir faire leur choix. On avait tant de nègres à la plantation, comme on a tant de chevaux à l'écurie, et s'y connaître en nègres était une véritable science, car il y autant de différence entre le nègre Lucumis, qui est hautain et fier, et l'Avara, qui ne possède nulle énergie, qu'entre un cheval de sang anglais et un cheval de fiacre. Les Mamas de Mozambique et les Caravalis de la côte occidentale d'Afrique sont avares, industrieux et emportés, c'est-à-dire possèdent un vice, une qualité et un défaut. Les Minas sont stupides, tandis que les Mandengas sont doux, soumis et honnêtes. De là une étude indispensable, sans laquelle le planteur pouvait payer un nègre de seconde ou troisième catégorie autant qu'un nègre de premier choix.

Ce furent les Portugais qui, établis sur la côte d'Afrique au XIVe et au XVe siècles, songèrent les premiers à s'emparer des nègres pour les utiliser comme travailleurs et en faire un véritable commerce. Ils en envoyèrent en Europe, et eussent fini probablement par y installer l'esclavage, lorsque la découverte de l'Amérique leur ouvrit un marché beaucoup plus vaste, et sur lequel l'arrivée du nègre répondait à une nécessité presque absolue.

La cruauté des conquérants avait décimé les naturels, et l'organisation de la traite eut pour but principal de soulager le sort des malheureux Indiens. En Guinée, les Espagnols firent de nombreuses descentes pour y racheter les prisonniers des peuplades; des primes furent accordées, et des compagnies se formèrent avec privilège royal. Louis XIII et Elisabeth d'Angleterre déçlarèrent par des édits le noir en état d'esclavage et autorisèrent sa vente en le réduisant complètement à l'état de bête de somme. Louis XIV, en créant le Code noir, apporta un léger soulagement au triste sort des esclaves. Mais, tandis que l'orgueilleux monarque qui disait : « l'Etat, c'est moi, » marchait vers l'abolitionisme, une puissance plus grande encore que la sienne vint entraver dans leur essence même les dispositions du Roi-soleil. Cette puissance était le préjugé de la couleur, qui avait pris en peu de temps des proportions telles, que les autorités coloniales, dans aucun cas, lorsqu'une difficulté s'élevait entre un maître et un esclave, ne consentaient à faire l'application des lois.

Près de neuf millions de noirs furent réduits en esclavage; plus de quatorze cent mille d'entre eux moururent sous le fouet, le bâton ou la taya. Ce ne fut qu'en 1751 que les quakers de l'Amérique commencèrent les affranchissements. Leur procédé fut du reste radical, leur secte fit une renonciation générale qui avait été précédée déjà de bon nombre d'affranchissements partiels. Cet exemple fut suivi vingt-neuf ans après par la Pensylvanie, et bientôt les neuf États du Nord et du Centre abolirent l'importation des noirs. Depuis longtemps déjà, la terre de France rendait libre tout esclave qui y débarquait, mais l'Angleterre fut loin de l'imiter, et lorsqu'en 1788, Pitt proposa à la

Chambre des communes l'abolition de l'esclavage, et par conséquent de la traite, sa motion fut repoussée, et ce ne fut que quatre ans plus tard, c'est-à-dire en 1792, que fut votée une loi en faveur des nègres, tout en ajournant sa promulgation à trois années. Malgré ce long délai, pendant lequel bien des opinions eussent pu être gagnées par l'intérêt que pouvaient inspirer les esclaves, la Chambre haute annula la loi votée par celle des Communes. Ce fut le roi de Danemark, Christian VII, qui, après cette époque, rendit le premier, en l'an 1803, un décret interdisant complètement la traite dans ses colonies, et ce décret fut définitif.

La France libérale et généreuse avait vu tour à tour Condorcet, Turgot, Montesquieu, Rousseau et Raynal élever leur éloquente voix en faveur des nègres. En 1787, une société dont Mirabeau, Clavières, Larochefoucauld, l'abbé Grégoire et bien d'autres célébrités firent partie, fut fondée par Brissot et elle prit pour titre : « Société des amis des noirs. » Le 28 mai 1790, l'Assemblée constituante déclara par décret que tous les nègres jouiraient désormais des mêmes droits que les colons blancs ; mais elle fut forcée un an après de revenir sur cette généreuse mesure et de s'en remettre à la sagesse des autorités coloniales, tout en déclarant que l'enfant d'un noir et d'une négresse libres jouiraient des droits des blancs. Ce décret fut la cause des troubles de Saint-Domingue : lésés plus encore dans leur orgueil que dans leur intérêt, les colons ne parlaient rien moins que de se soumettre à l'Angleterre ; impuissante vis-à-vis de cette détermination antipatriotique, l'Assemblée dut s'incliner et abandonner le projet de loi. Alors, guidés par Toussaint-Louverture, les esclaves luttèrent contre leurs tyrans.

Sur la proposition de Levasseur (de la Sarthe), le 6 pluviôse an II, c'est-à-dire, pour ne point parler comme le *Rappel* et les journaux communards, le 5 février 1794, l'Assemblée, sans se préoccuper davantage des conséquences que pourrait avoir une loi radicale en faveur des esclaves, prononça l'abolition de l'esclavage dans toutes les colonies, à la voix de Danton, qui, convaincu, prononça cette menace du haut de la tribune :

— Lançons la liberté dans les colonies, c'est aujourd'hui que l'Anglais est mort.

On sait tout le sang qui fut répandu dans l'expédition du général Leclerc, qui fit perdre à la France une de ses plus riches colonies; mais Bonaparte n'était pas abolitionniste. Néanmoins, l'Angleterre, qui avait cependant aidé les colons de Saint-Domingue contre les esclaves que protégeait la Convention, se préoccupa de nouveau de l'abolition de la traite, et d'accord avec Pitt — sur ce point seulement — Fox finit, en 1806, par faire prendre par le Parlement des mesures sérieuses contre les négriers.

Le trafic des noirs fut limité au 1er janvier 1801, mais ce ne fut qu'en 1811 qu'une sanction pénale fut formulée. Les conséquences de ces diverses décisions amenèrent l'Angleterre à faire déclarer par Louis XVIII, en 1814, dans un traité additionnel se rapportant au traité de Paris, que, cédant aux vœux de Sa Majesté Britannique, il s'unirait à elle, au prochain congrès, afin de provoquer tous les États de la chrétienté à abolir la traite, assignant à cinq années le terme fatal de ce commerce en France, et obligeant immédiatement déjà tout trafiquant d'esclaves de n'exercer que dans les colonies de l'État dont il serait le sujet.

Le traité de 1815 fut pour la France un nouvel engagement, d'une entente complète, avec l'Angleterre, en ce qui touchait le sort des noirs, et, en effet, le 8 janvier 1817, une ordonnance, que confirma la loi du 18 avril 1818, prononça la confiscation des vaisseaux surpris en fraude, ainsi que l'interdiction immédiate de ceux qui les commandaient. L'établissement d'une croisière sur la côte d'Afrique fut le résultat de cette mesure à cette époque, et une commission, qui fut instituée en 1819, eut pour but la surveillance des précautions qui avaient été prises contre les négriers. Ceux-ci furent considérés comme pirates, passibles de la peine de mort par les Etats-Unis, en 1820, et par l'Angleterre, en 1824. Les principes que cette dernière avait exposés, avaient reçu l'adhésion des autres puissances au congrès de Vienne ainsi qu'à celui de Vérone. De cette approbation unanime sortit un projet de reconnaissance d'un droit de visite maintenu réciproque. Malgré la résistance des Etats-Unis, qui déclarèrent que les mesures prises étaient suffisantes, la France approuva le projet anglais et le sanctionna complètement en établissant, par les traités du 30 novembre 1831 et du 22 mars 1833, le droit de visite et de recherche.

On accorda aux esclaves l'instruction religieuse; ils furent admis à témoigner dans les procédures civiles et criminelles. On reconnut, en outre, la légitimation de leurs mariages, et on leur assura en outre la protection de leurs droits conjugaux. Les ventes séparées, qui désunissaient les familles, furent interdites; les noirs purent posséder et transmettre, et obtinrent le pouvoir de racheter leur liberté à un prix raisonnable; on défendit les châtiments cruels et on limita le droit des maîtres. On voit d'après cela que les négriers exerçaient

un des métiers les plus dangereux, et qu'ils devaient sans hésiter, à l'occasion, employer tous les moyens imaginables pour échapper à la constatation de leur fraude. Le chapelet de visite que nous allons expliquer, quoique le plus terrible, était certainement le moyen le plus efficace d'échapper aux investigations des autorités maritimes. A l'époque où se passaient les événements que nous racontons, la loi était encore très sévère, mais on ne l'exerçait déjà plus cependant avec la même rigueur qu'auparavant; néanmoins, les croisières fonctionnaient et voici comment se faisait la police de la mer.

Lorsqu'un croiseur soupçonnait un bâtiment de contenir une cargaison humaine, il le suivait, le sommait, en hissant son pavillon, de se mettre en panne, et ainsi que l'avait fait le capitaine de l'*Épervier*, tirait un coup de canon afin d'affirmer l'authenticité de ses couleurs. A ce signal, le vaisseau poursuivi devait s'arrêter ou risquer d'être coulé bas; car la canonnade, s'il n'obéissait pas, ne se faisait pas attendre. Dès que le croiseur constatait que le navire qu'il chassait avait exécuté son ordre, il mettait une barque à la mer, un officier et des matelots armés y descendaient, et cette petite troupe ne tardait pas à monter à bord du navire suspecté, pour y procéder à la visite.

Les formalités consistaient d'abord dans la demande des papiers que tout capitaine doit posséder, mais, généralement, quelle que fût la régularité de ceux qu'on présentait, sachant les négriers hommes de précaution, ceux qui venaient exercer sur eux un scrupuleux contrôle, visitaient tout le bâtiment depuis le pont jusqu'à la cale. Or non seulement la présence des nègres était une révélation, mais au cas où l'on avait eu la précau-

tion de les faire disparaître, on pouvait constater qu'il y en avait eu à bord, par l'inspection de la disposition du bâtiment et surtout par celle des vivres et caisses à eau qui, sur ces navires faisant la traite et ayant en dehors de l'équipage un nombreux personnel à nourrir, se trouvaient en quantités tout à fait disproportionnées avec les exigences même excessives d'une longue traversée. Lorsqu'on ne trouvait pas de noirs, la constatation dont nous venons de parler suffisait pour entraîner la condamnation, mais ce temps n'était plus, au moment où le capitaine Maximilien de Saint-Till venait de donner l'ordre au vaisseau le *Chantier* de se mettre en panne. Il fallait seulement encore que les négriers prissent la double précaution de se débarrasser de tous les noirs et des vivres supplémentaires et révélateurs.

Des caisses et des sacs sont promptement jetés à la mer, au fond de laquelle, pleins, leur poids les entraîne; mais deux cents à trois cents nègres ne se noient pas en peu d'instants, sans qu'on ait pu les sacrifier, au salut de l'équipage, par certaines précautions. Voici comment on procédait. Rien de plus horrible et malheureusement de plus vrai que les détails de cette gigantesque noyade.

On attachait pieds et poings liés, à une seule et même corde, tous les nègres les uns après les autres, formant ainsi un immense chapelet, dont chaque grain était un martyr. Aux pieds de celui qui tenait la tête, était fixé solidement un nombre de boulets, calculé selon celui des nègres à noyer, de façon qu'à un signal donné, son poids emportât tout dans la mer. Cela fait, on ouvrait un hublot; le nègre portant les boulets était placé au bord; le chapelet de visite était alors formé. Lorsqu'il

n'y avait plus d'espoir d'éviter l'inspection, on poussait ce premier nègre à la mer, et comme une chaîne, portant un grand poids qu'augmente celui de chaque anneau quittant le terrain plan sur lequel elle est posée, disparaît dans le vide béant où elle est entraînée, le chapelet humain se creusait instantanément dans les flots une tombe profonde que nul ne pouvait sonder.

On sait maintenant ce que l'équipage du *Chantier* était allé faire. Les nègres le savaient aussi, car de véritables clameurs s'élevèrent du fond du navire. Pour la première fois, le *Chantier* allait jeter sa cargaison humaine à la mer.

— Que se passe-t-il donc? demanda William, qui ne se doutait pas qu'un pareil acte de barbarie fût possible. Pourquoi ces cris, ces clameurs? ajouta-t-il en s'adressant à d'Avilar.

— Dès qu'ils seront au fond de la mer, ils ne crieront plus, répondit le capitaine sans quitter la longue-vue qu'il tenait braquée sur l'*Épervier*.

— Quoi! les noyer tous, vivants?

— Aimes-tu mieux le bagne? répliqua froidement Rodolphe.

Dawis se prit la tête dans les mains.

— Il me semble que mes cheveux blanchissent, il me semble que je vais devenir fou, reprit-il avec effroi.

— Décidément, mon brave ami, tu manques d'énergie.

— Mais tuer ainsi?

— Ce n'est pas moi qui les condamne, c'est Maximilien de Saint-Till, riposta le capitaine.

— Oh! c'est horrible.

— Allons, mon brave William, rentre dans ta cabine, bouche-toi les oreilles, et tâche de reprendre une figure humaine lorsque les hommes de l'*Épervier* arriveront. Ta face livide et bouleversée détruirait tout l'effet du calme avec lequel je te jure que je saurai les recevoir.

Dawis, sans avoir la force d'en écouter davantage, gagna l'échelle et disparut. Un second coup de canon retentit en cet instant.

— Vous devenez impatient, monsieur le comte de Saint-Till, dit d'Avilar, on va vous obéir.

Puis, d'une voix forte, entonnant son porte-voix, il lança cet ordre à l'équipage :

— Carguez les voiles.

Quelques instants après, le navire s'arrêta.

— Capitaine, le chapelet de visite est terminé, vint annoncer un matelot.

— Bien, dit d'Avilar. Aux vivres maintenant, et qu'on jette à la mer tout ce qui était destiné aux noirs ! Allez ! et vivement !

— Et si la visite n'a pas lieu, capitaine ? hasarda humblement le matelot.

— Ne l'espérez pas, Bernard... L'*Epervier* vient de mettre une barque à la mer. Allons ! aux caisses et lancez le chapelet ! Mais avant, un mot encore.

— Parlez, capitaine.

— Te souviens-tu des ordres extrêmes que je t'ai donnés au cas où les hommes d'un croiseur ne se contenteraient pas de trouver le navire vide, et de constater qu'il ne contient en fait de vivres que ce qu'il faut strictement à l'équipage ?

— Oui, capitaine. J'ai toujours une mèche prête.

— Va l'adapter au baril, et s'il le faut...

— Je n'hésiterai pas; mais le signal?
— Un coup de sifflet.
— C'est convenu.
— Puis-je être sûr de toi?
— Comme de vous-même, capitaine. Nous laisser prendre, nous laisser condamner au boulet, nous, les hardis matelots du *Chantier*, plutôt cent fois la mort.

— Bien parlé, va, et d'Avilar se mit à inspecter attentivement ce qui se passait à bord de l'*Épervier*.

— Eh, mais, je ne me trompe pas, dit-il au bout d'un instant, en désignant un uniforme parmi ceux qui en ce moment prenaient place dans la barque de l'*Épervier*, le capitaine en personne. Ah! monsieur le comte; nous traitons, paraît-il, de puissance à puissance. Nous vous recevrons dignement; et s'adressant à un de ses hommes: — Fais dresser une table dans l'entre-pont. Qu'on prépare les meilleurs vins et les fruits les plus frais qui soient à bord.

Cela dit, d'Avilar traversa tout le pont et alla se poser à l'extrémité du point où il se trouvait, pour observer l'*Épervier;* la partie du navire qu'il gagna ne pouvant être aperçue par le croiseur, c'était de ce côté que devait s'ouvrir le hublot par lequel noirs et vivres allaient être jetés à la mer; les cris n'avaient point cessé, les nègres qu'on attachait avaient compris que leur dernière heure allait sonner, à moins d'un miracle; les malheureux hurlaient de terreur; tout à coup, la voix de d'Avilar domina ces clameurs désespérées:

— Le chapelet à la mer! s'écria-t-il, et il se pencha sur le bord.

Un immense ruban noir, informe, comme un serpent gigantesque ou plutôt semblable à quelque monstre

marin innommé, s'élança d'un hublot et disparut en quelques secondes au milieu des vagues! Tous les nègres entraînés par les vingt boulets du premier noir, étaient au fond de la mer. Un silence de mort suivit cette noyade. D'Avilar se releva; pour la première fois, il était pâle, et malgré les efforts qu'il fit vainement pour dominer son émotion, il fut forcé de s'asseoir.

Pendant quelques instants il demeura silencieux, les bras croisés sur la poitrine, muet et immobile; puis, au bout d'un moment, il lança vers le ciel un regard interrogateur, pareil à celui que Caïn dut adresser aux nuées après avoir frappé Abel; regard anxieux du meurtrier qui interroge Dieu pour lui demander avec terreur :

— M'as-tu vu?

L'azur resta pur, l'éclat des étoiles poursuivit sa marche ascendante, et la nuit continua de s'étendre nonchalante et sereine : rien ne s'était passé dans la nature.

— Il n'y a que quelques nègres de moins, dit d'Avilar.

Les caisses d'eau et les sacs de légumes avaient suivi le chemin du chapelet de visite.

— Tout est terminé, vint-on dire à d'Avilar.

Rodolphe jeta un dernier regard vers la barque de l'*Épervier* et descendit dans sa cabine; quelques instants après, il reparut dans l'entre-pont, où la table chargée de vins et de fruits avait été dressée, ainsi qu'il l'avait ordonné.

Le costume du capitaine s'était modifié presque complètement; sa chemise fermée laissait retomber son grand col blanc sur une cravate de satin noir; une va-

reuse brodée avait remplacé sa veste de nankin, le cachemire et les pistolets, ainsi que le fouet, avaient disparu.

D'un grand coup de peigne, il avait rejeté ses cheveux en arrière et dégagé son front; sous la peau du négrier, un peu de l'ancien homme du monde avait reparu.

— Ah! te voilà, femmelette, dit-il, en s'adressant à William, qui, pour dissiper la sorte de défaillance qu'il venait de ressentir, venait de déboucher un flacon de sherry dont il s'était versé un grand verre, en s'attablant dans l'entre-pont; quoi de nouveau?

— Ça va mieux, dit Dawis.

Rodolphe jeta sur le couvert le regard du maître; la cave du capitaine était excellente, et ses meilleurs crus étaient sur la nappe blanche, le chypre à côté du malvoisie, le marsala coudoyant l'alicante, le champagne étalant son casque d'argent au milieu des képis bleus et rouges du bourgogne et du bordeaux.

— Pourvu que les hommes de l'*Épervier* ne se doutent de rien, reprit Dawis.

— Sois donc sans crainte, et, d'ailleurs, si même quelque soupçon leur restait, n'ayant plus de preuves convaincantes, ils n'oseraient sévir contre nous.

— Enfin, s'ils sévissaient malgré toutes les précautions, nous irions au bagne.

— Au bagne, riposta d'Avilar en se redressant, me crois-tu donc du bois dont on fait les forçats.

— Enfin...

— S'ils voulaient vous prendre, William, nous nous ferions sauter avec eux.

— Tu me le jures? demanda Dawis, dont le visage

se rasséréna complètement pour la première fois à cette déclaration.

— En ai-je besoin? Bernard est dans la cale, près d'un baril de poudre. Depuis longtemps, j'avais prévu ce qui nous arrive, et mes précautions sont prises ; mes ordres extrêmes sont donnés. Un coup de sifflet, et M. le comte Maximilien de Saint-Till, enlevé comme un fétu de paille, ira en notre compagnie méditer, dans l'autre monde, sur les inconvénients du droit de visite, lorsqu'on l'exerce avec trop de rigueur vis-à-vis de négriers de notre trempe.

— Ah ! fit William longuement, comme si l'on venait de lui enlever de dessus la poitrine un poids formidable, puis, comme frappé d'une réflexion soudaine :

— Mais, si nous sautons, qui portera mon chronomètre à Arabelle ? s'écria-t-il.

— Pauvre William, répondit en riant d'Avilar ; il est vrai que les montres ne nagent pas, même quand elles sont en or. Mais, bah ! chasse toute crainte ; comment veux-tu que le comte inquiète un brave négociant en bois des îles, qui revient à vide après une tempête et reçoit néanmoins un capitaine croiseur français à bord de son navire endommagé, avec les mêmes égards que s'il lui offrait un punch au Café anglais ou à la Maison dorée ?

Ce n'était pas sans un profond étonnement que William, comprenant, par le silence imposé aux clameurs des pauvres nègres, que leur sacrifice était consommé, lorsqu'il avait quitté sa cabine où il s'était réfugié, avait aperçu dans l'entre-pont une table richement servie et luxueusement éclairée ; néanmoins, tout au désir de rentrer dans son sang-froid habituel, il avait immédiatement fait appel au sherry, sans attacher trop d'impor-

tance aux préparatifs ordonnés par Rodolphe. La réflexion lui revint :

— Ah çà ! quel est ton but en recevant si fastueusement le comte ? Est-ce pour le remercier de t'avoir fait éprouver cette perte énorme ? demanda-t-il.

A cette question, le front de d'Avilar se rembrunit, un rictus haineux contracta ses lèvres, qui répondirent dans un mauvais sourire :

— Mon but ?... mon but est de nous venger !...

— C'est donc du poison ? et William désigna les bouteilles.

— C'est mon meilleur vin, car l'échafaud ne me tente pas plus que le boulet, maître Dawis.

— Je n'y comprends plus rien, reprit William...

— C'est pourtant bien simple. Dès cet instant, je considère le comte Maximilien de Saint-Till comme mon ennemi mortel, car je le hais autant qu'il est possible à un homme d'en haïr un autre ; je n'ai plus qu'un désir, me venger de cet apôtre libéral, bienfaisant rêveur, qui veut faire de ces horribles moricauds, brutes ayant à peine la face humaine, nos égaux, à nous, hommes d'intelligence et d'action, et c'est parce que je veux me venger du Saint-Till d'une façon terrible, que j'emploie la ruse, afin d'atteindre mon but. Va, William, quoi qu'il arrive, le moment venu, je ne lui ferai pas grâce, sur mon âme et, ma part d'enfer, je m'y engage solennellement, dussé-je m'écraser moi-même en accomplissant ma vengeance ; mais cette vengeance, je veux pouvoir la méditer à loisir, la savourer, la caresser comme une maîtresse, la chérir comme une consolation, l'adorer comme un but suprême.

En parlant ainsi, Rodolphe d'Avilar était devenu effrayant d'âpre et sourde colère.

— Me comprends-tu bien, William ? ajouta-t-il.

— Oui, oui, répondit l'Anglais.

— Il faut donc, avant tout, reprit le capitaine, que le comte ne se méfie point de moi et m'accepte pour compagnon ; or j'ignore comment je pourrai arriver à ce résultat indispensable à la réussite du projet, encore bien vague dans son exécution, que je me suis juré de réaliser. L'intimité relative que je veux faire naître aura pour effet certain de m'assurer l'impunité, et je veux l'impunité, afin de jouir sans trouble du bonheur d'avoir fait payer cher à mon nouvel ennemi le tour idiot qu'il nous joue.

— Ma foi, c'est bien pensé.

— L'exécution répondra au plan, William, tu peux t'en fier à moi. D'ailleurs, ne partages-tu pas ma haine ?

— Franchement, je commence à détester le Saint-Till ; mais je ne saurais haïr avec autant d'énergie que toi.

— N'importe, m'aideras-tu ?

— Cela dépend.

— Des conditions ? reprit d'Avilar avec hauteur.

— Pourquoi pas ?

— Et quelles sont-elles ?

— Pourvu que, dans l'accomplissement des représailles que tu veux exercer, tu ne sortes point de la légalité, je suis à toi...

— Toujours craintif.

— Tu sais bien le contraire, et si dans quelques instants Bernard nous fait sauter, tu verras avec quelle quiétude et quel sang-froid j'attendrai le moment suprême. Non, je ne crains pas la mort, mais je veux sauvegarder ma mémoire, afin que, si la nouvelle de

mon trépas parvenait jamais à miss Arabelle Clary, elle dût me pleurer sans rougir.

— Anglais, va ! Mon cher William, tu es bien le plus singulier amoureux que je connaisse.

— Chacun aime à sa manière.

— C'est vrai ; la tienne est, du reste, peut-être la bonne. Je respecterai ton scrupule, et lorsque j'agirai, ce sera de façon à sauvegarder entièrement notre honneur et notre dignité. Mais, une dernière question : Selon toi, quel châtiment dois-je infliger au comte ?

William se mit à réfléchir.

— Je vais t'aider, William ; si le capitaine est marié et s'il aime sa femme, je la séduirai ; s'il est garçon et qu'il aime la vie, je lui donnerai la mort.

— Un viol, un assassinat...

— Un adultère ou un duel.

— Compte sur moi.

— C'est dit ; et maintenant montons sur le pont et allons recevoir le comte Maximilien de Saint-Till, comme un hôte et comme un ami.

IV

LA VISITE DU CHANTIER

Au moment où d'Avilar et William arrivèrent sur le pont, l'officier que Rodolphe avait vu prendre place dans la barque de l'*Épervier*, gravissait l'escalier extérieur du *Chantier*, suivi des huit matelots armés qui lui faisaient cortège. Des torches avaient été allumées par les marins du négrier, qui, rangés, immobiles, formaient une allée de lampadaires.

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit d'Avilar, et quoique reconnaissant, aux insignes qui décoraient l'uniforme de celui qui marchait à la tête des arrivants, qu'il ne s'était pas trompé, d'Avilar lui demanda :

— A qui ai-je l'honneur de parler, capitaine ?

— Au comte Maximilien de Cussac Saint-Till, capitaine croiseur. Vos papiers ?

— Je m'appelle Rodrigue d'Avilar, moi, reprit le chef de l'équipage du *Chantier*, je suis capitaine au long cours, je descends de José d'Avilar, capitaine du roi Philippe II ; comme vous, comte, je suis Français. Pouvez-vous douter, après cette déclaration, que je ne sois en règle.

A ces paroles qui produisirent complètement l'effet

que le négrier en attendait, et qu'il avait prononcées avec une fermeté digne et froide qui excluait toute forfanterie et toute morgue, Maximilien se départit quelque peu de l'allure de hautaine autorité qu'il avait adoptée pour mettre le pied sur le *Chantier*.

— Ah ! vous êtes Français, capitaine ? dit-il.

— Oui, comte, né à Bordeaux. Voulez-vous bien me faire l'honneur de me suivre ?

— Inutile, du moins, pour l'instant ; vous connaissez comme moi sans doute les formalités ; si vous le voulez bien, nous les abrégerons le plus possible. Vous vous dites en règle, mon devoir est de m'en assurer.

— Je vous le prouverai bientôt, capitaine ; mais dès que j'eus aperçu le pavillon tricolore sur votre poupe, j'ai donné des ordres nécessaires pour vous offrir une réception digne d'un compatriote.

Le comte hésita pendant quelques instants ; mais bientôt un sourire erra sur ses lèvres, et d'un ton d'un véritable homme du monde, adressant un geste poli au capitaine du *Chantier*, il lui dit :

— Veuillez me guider, monsieur d'Avilar.

Rodolphe gagna l'échelle, précédant le comte et William.

Les matelots de l'*Épervier* suivirent leur chef ; quelques hommes de l'équipage du *Chantier* fermèrent la marche, et le petit cortège descendit dans l'entrepont.

Quelques détails sur le comte de Saint-Till, et nous poursuivons. Maximilien avait trente-cinq ans à peine ; sa tournure était élégante et d'une rare aisance ; au moindre de ses mouvements, on devinait en lui un homme familiarisé avec tous les exercices du corps ; il portait l'uniforme à ravir, et son visage doux et éner-

gique était réellement beau. De grands yeux bleus, voilés par de longs cils bruns, sous des sourcils minces, très fournis et arqués harmonieusement, illuminaient son front intelligent. Il portait un collier de barbe qui ajoutait à la rondeur de son visage loyal et augmentait l'air d'extrême bonhomie qui était sa principale expression. Ajoutez un nez droit, une bouche petite, bien garnie, aux lèvres sensuelles, un teint aux fraîches et vives couleurs, et ses principaux traits vous seront connus.

Pendant que, sur un signe de d'Avilar, il s'approcha de la table sur laquelle les vins et les fruits avaient été déposés, le capitaine du *Chantier*, qui se piquait à juste titre d'être physionomiste, put l'examiner à loisir; la vue des apprêts faits par d'Avilar charmait visiblement le comte.

— Allons, se dit Rodolphe, ma tâche ne sera pas aussi difficile que je le pensais. Puis, désignant les bouteilles :

— Qu'aurai-je l'honneur de vous offrir, comte ? de l'alicante, du malaga, du bourgogne, du bordeaux ou du champagne ? lui demanda-t-il.

— Je ne bois jamais que les vins de France, mais je vous remercie, je ne prendrai rien.

— Vous ne voudrez pas me faire cette peine. Tenez, ce bordeaux est exquis; c'est un compatriote et presque un contemporain, car il compte plus de trente ans de bouteille. Débouche, William.

Pour la première fois, les yeux de Maximilien tombèrent sur l'Anglais ; une présentation était indispensable.

— Comte, permettez-moi de vous présenter sir William Dawis, mon ami intime, mon compagnon fidèle, mon éternel adversaire.

— Adversaire? répéta Saint-Till en répondant au salut de Dawis.

— Aux cartes et aux dés, ajouta Rodolphe.

— Vous jouez ?

— Dès que nous en trouvons le loisir, oui, capitaine. Oh ! mais de revanche en revanche, nous ne nous faisons pas grand mal, poursuivit d'Avilar en examinant sur le visage de Maximilien l'effet de ses paroles.

— Ne vous défendez pas, Capitaine, d'aimer le jeu devant moi, car je l'aime aussi. C'est une bataille à armes loyales et courtoises, dans laquelle je considère la réussite comme une victoire véritable, qu'elle vienne du hasard ou de l'adresse. Mais revenons à ce qui m'amène.

— Un verre de bordeaux d'abord, reprit d'Avilar, afin de ne rien perdre du terrain qu'il avait gagné.

— Non, capitaine.

— Comte de Saint-Till, insista Rodrigue, me refusez-vous de trinquer avec moi pour boire : à la France?

— A la France, oh ! alors j'accepte, capitaine; et tous deux, élevant leurs verres, dans lequel le pur sang des vignes de la Gironde étalait ses rubis lumineux, répétèrent à la fois :

— A la France !

— Oui, à la France, reprit d'Avilar ; à la France, terre bénie, sol aimé, patrie regrettée et chérie, à la France et à Paris ; à Paris, moderne Babylone, ville d'ivresse et de plaisirs, d'intelligence et de voluptés, capitale du monde, reine de la folie, enfer des chevaux, mais paradis des femmes. A Paris et aux Parisiennes. Allons, comte, faites-moi raison ! et d'Avilar emplit de nouveau le verre de Maximilien.

— A Paris et aux Parisiennes ! répéta ce dernier,

puis il vida une seconde fois son verre d'un trait. Du nectar, ne put-il s'empêcher de dire.

On le sait déjà, la cave du capitaine du *Chantier* était excellente. Hésiter plus longtemps à aborder le sujet grave qui avait amené le comte à son bord eût été une faute grave que d'Avilar se garda bien de commettre.

— Je vais vous chercher mes papiers, dit-il ; et il disparut.

Maximilien profita de l'absence de Rodolphe pour questionner William ; mais la leçon était faite à ce dernier depuis longtemps.

— D'où venez-vous, sir Dawis ?

— Du Cap de Bonne-Espérance.

— De quel port ?

— Nous n'avons pas abordé.

— Pourquoi ?

— Une tempête affreuse dont notre vaisseau porte encore des vestiges, nous a forcés à regagner le large.

— Qu'alliez-vous faire au Cap ?

— Nous espérions y prendre une cargaison quelconque pour retourner, d'Avilar en France, moi en Angleterre.

— Qu'avez-vous à bord ?

— Des vivres.

— Des vivres seulement ?

— Mon Dieu, oui.

Le front de Maximilien se rembrunit, et il reposa sur la table le verre qu'il tenait encore à la main. Dawis resta impassible ; en cet instant d'Avilar reparut.

— Tenez, capitaine, dit-il à Saint-Till, voici de quoi vous prouver que le croiseur l'*Épervier* a bien inutile-

ment voulu exercer envers nous son droit de visite.

Maximilien prit les papiers sans rien dire, et les examina attentivement les uns après les autres. Ainsi que l'avait affirmé d'Avilar, il était en règle. Lorsqu'il eut terminé son examen, de Saint-Till releva la tête.

— Vous n'avez aucune cargaison à bord ? demanda-t-il à d'Avilar.

— Aucune, en effet. Vous plairait-il de visiter le navire ?

Aller au-devant du danger, c'est quelquefois l'éviter. Cette maxime, qui était un véritable axiome pour Rodolphe, avait été souvent mise en pratique par lui. Aussi, sans attendre la réponse de M. de Saint-Till, s'était-il dirigé vers la porte en lui adressant sa proposition. Il y eut un silence de quelques secondes ; les yeux de William allèrent du comte à Rodolphe, les examinant tout les deux. Le capitaine de l'*Épervier* se consultait. Rodolphe était prêt à tout. William ne put en douter, en distinguant dans la main droite de d'Avilar un petit sifflet d'argent.

— Eh bien, reprit Rodolphe.

— Mes hommes se chargeront de ce soin, reprit le comte, et s'adressant à ses matelots : — Allez, vous autres, leur dit-il.

William respira ; la physionomie de d'Avilar resta impassible. Il avait autant de sang-froid que de cruauté.

— William, dit-il, veux-tu guider ces braves gens ? Puis il lança aux inférieurs du comte cette phrase qu'un murmure flatteur accueillit :

— Mes amis, comme votre capitaine, vous êtes également mes hôtes. Quand vous aurez fait votre devoir, la table est servie, verres et bouteilles vous attendent ; je veux que vous vidiez ce soir la cave du *Chantier*. Allez !

Guidés par William, les matelots de l'*Épervier* obéirent et disparurent bientôt.

— Vous voulez donc griser mon équipage, capitaine? fit le comte.

— Griser, comte, non pas, mais ne sont-ils pas Français comme nous, presque tous ces braves?

— Oui, capitaine.

— Eh bien, je suis heureux de leur offrir une hospitalité aussi large que je le puis. Si loin de la patrie, des compatriotes sont des frères, et prononçant ces derniers mots avec chaleur, d'Avilar enveloppa le capitaine de l'*Épervier* d'un long regard.

La nature confiante et loyale de Saint-Till se sentit touchée par les allures cordiales qu'affectait Rodolphe vis-à-vis de lui. S'il n'eût écouté que son premier mouvement, il lui eût tendu la main spontanément; mais il réfléchit que sa mission n'était pas terminée, et, afin de ne point se livrer davantage encore qu'il ne l'avait fait, il se contenta d'adresser au négrier un loyal et franc sourire.

— Pendant que vos hommes visitent le bas du navire, reprit d'Avilar, encouragé par la sympathie non équivoque que lui témoignait Saint-Till, voulez-vous bien me permettre, comte, de vous en montrer le reste? J'ai dans ma cabine des armes fort anciennes qui vous intéresseront.

— Guidez-moi, répondit Maximilien en s'inclinant.

D'Avilar fit un signe à un matelot, et quelques minutes après il pénétra avec le comte dans l'endroit le plus élégant du navire, où il avait coutume de se livrer avec William à leurs interminables parties de cartes et de dés. Saint-Till était grand amateur de curiosités, et particulièrement d'armes anciennes; aussi,

dès qu'il fut dans la cabine du négrier, ne put-il s'empêcher de s'écrier :

— Voilà de superbes panoplies.

— C'est mon luxe, reprit d'Avilar. Tenez, comte, voilà des damas d'une rare beauté, et je crois cette espingole sans pareille. Rien de plus rare aussi que ces lames d'une souplesse de roseau et d'une solidité à toute épreuve, elles viennent de Solingen.

— Magnifiques, en effet, et le comte se mit à examiner les unes après les autres les armes que d'Avilar détacha, afin de lui en faire apprécier l'élégance et les qualités.

Pendant ce temps, deux bouteilles de champagne et trois verres avaient été mis sur la table, à côté des cartes qui s'y trouvaient encore. D'Avilar fit sauter un des bouchons, et tendant une coupe pleine à Maximilien :

— A votre santé, maintenant, comte.

— Merci, fit ce dernier, en acceptant l'offre du négrier.

La glace se rompait de plus en plus entre ces deux hommes, dont l'un, tout en savourant la joie que lui inspirait cet heureux résultat, songeait déjà de quelle façon il s'y prendrait pour accomplir la terrible vengeance dont il avait confié le désir à Dawis.

Les deux capitaines prirent place sur le divan.

— Je vous ai dit que j'étais de Bordeaux, reprit d'Avilar ; d'où êtes-vous à votre tour, comte ?

— Je suis né aux bords du lac Pontchartrain, dans la Lousiane que je n'ai jamais quittée.

— Quoi, vous ne connaissez pas la France ?

— Non, ni la France, ni Paris, ajouta Maximilien

avec un accent de regret sincère qu'il ne chercha nullement à dissimuler.

D'Avilar le regardait avec supéfaction.

— Cela vous étonne, n'est-ce pas? reprit le comte.

— Beaucoup, je vous l'avoue.

— C'est tout simple, puisque cela m'étonne moi-même.

— Et, sans indiscrétion, oserais-je vous demander, capitaine, le motif qui vous a empêché de voir notre belle France?

— Certes, ce motif est le seul qui puisse excuser d'un tel fait un officier, un marin de mon âge; et Maximilien se tut.

D'Avilar n'osa le questionner davantage. En cet instant des pas se firent entendre. La porte de la cabine s'ouvrit et William, suivit par un matelot, parut sur le seuil. Instinctivement d'Avilar reprit le sifflet d'argent qu'il avait mis dans sa poche pour détacher des panoplies les armes qu'il venait de montrer à Saint-Till; mais ce mouvement ne fut qu'un éclair, car des rires accompagnés du bruit du choc des verres, partant de l'entrepont, se firent entendre aussitôt.

Maximilien s'était levé; l'amateur des armes, l'hôte de d'Avilar, avait fait place au capitaine croiseur.

— Eh bien? dit-il en s'adressant au matelot.

— Rien, capitaine, des vivres, voilà tout.

— Je déplore amèrement, capitaine, de vous avoir fait mettre votre navire en panne, reprit Maximilien en se tournant vers d'Avilar, mais je suis esclave de mon devoir et je tiens à tenir un serment que j'ai fait à une personne que j'aime plus que la vie. Acceptez mes regrets et permettez-moi de prendre congé de vous.

— Vous ne me devez aucune excuse, comte, et la preuve, c'est que je vous supplie de ne point nous quitter encore. Ces braves gens qui vous accompagnent sont sans doute désireux de profiter de l'invitation que j'ai été assez heureux de pouvoir leur faire, et je vous supplie, en leur nom comme au mien, de demeurer encore quelques instants, afin de leur laisser le loisir de faire honneur à ma cave.

— Va! dit Maximilien au matelot.

Celui-ci s'empressa de disparaître. Dès que la porte de la cabine se fut refermée :

— Vous le voyez, continua de Saint-Till en s'adressant à Rodolphe, je me rends à vos désirs.

William approuva cette déclaration, en s'empressant de remplir de nouveau les verres. Ils retrinquèrent, et cette fois franchement.

La physionomie du capitaine de l'*Épervier* s'était complètement rassérénée. Son caractère expansif s'y lisait tout entier. D'Avilar souriait également en cherchant à ramener la conversation sur un sujet capable de lui faire faire un pas de plus dans l'intimité de cet hôte trompé, de cet ennemi de l'avenir, qu'il voulait serrer étroitement dans ses bras pour l'étouffer dans une vindicative étreinte.

En s'excusant d'avoir arrêté la marche du *Chantier*, Maximilien avait prononcé certains mots qui avaient surexcité au plus haut point la curiosité de d'Avilar; à quel serment le capitaine croiseur avait-il fait allusion? à qui ce serment avait-il été prêté? Rodolphe avait un vague pressentiment que les réponses à ces questions avaient pour lui une grande importance. C'était sur elles qu'il voulait revenir.

De Saint-Till, qui était à cent lieues de soupçonner

ce qui se passait dans l'esprit de son hôte, combla bientôt ses vœux, en reprenant en ces termes :

— Deux choses ont dû vous surprendre dans ce que je vous ai dit tout à l'heure, capitaine.

D'Avilar fit un geste d'acquiescement.

— La première, poursuivit Maximilien, est que je ne connais ni Paris, ni même la France, moi, Français comme vous ; la seconde, qu'un serment me lie plus encore que mon devoir aux fonctions que j'exerce.

— J'en conviens franchement.

— Je vous dois donc une explication et je vais vous la donner.

— En m'écoutant, répondit en souriant le comte de Saint-Till. C'est l'histoire de ma vie que je vais vous faire, et j'aime à la dire comme un avare montre ses trésors avec orgueil ; car je me considère comme un des hommes les plus heureux de la terre, et suis fier de mon bonheur, qui provient de joies saintes, d'une affection noble, d'un amour loyal.

— Nous écoutons, parlez, capitaine, interrompit Dawis.

— J'ai trente-cinq ans depuis hier, reprit Maximilien, et, comme je vous l'ai dit, je suis né dans la Louisiane, de parents français. Mon père avait quitté la patrie bien jeune, et avait acquis, à la Nouvelle-Orléans, de vastes propriétés qu'il se mit à faire valoir lui-même après son mariage. Je n'avais que dix ans, lorsque je le perdis. Mon frère cadet en avait huit. Nous étions deux enfants. Toute la famille de ma mère habitait la Louisiane. Femme d'énergie et d'intelligence, dès le décès de mon père, elle prit en main l'administration de nos biens et dirigea notre éducation. Elle combattit ainsi ses regrets impuissants par

un excès d'activité, et transforma une mortelle douleur en un chagrin qu'elle subit avec courage. Le décès de mon père ne l'avait pas atteinte seule aussi cruellement. Ma grand'mère paternelle avait été frappée au cœur par cette mort inattendue. Sa santé s'altéra à ce point qu'on écrivit de France à ma mère que la marquise de Saint-Till mourrait, si elle ne consentait pas à lui envoyer un de ses fils. Après une résistance bien compréhensible, ma mère se résigna à accomplir le sacrifice qu'on lui demandait, et mon frère nous quitta pour aller vivre avec son aïeule. Resté seul avec ma mère, je l'aidai dès que je le pus, et je ne tardai pas à la décharger complètement du soin de la gérance de nos vastes exploitations. A vingt ans, je devins par ce fait le véritable chef de la famille, et, pris d'un vif désir de courir le monde et les aventures, je refoulais ces aspirations vagabondes au plus profond de mon cœur, fier du sacrifice que je faisais à ma piété filiale.

— Vous êtes un bon fils.

— Qui ne l'est pas? Oui, j'étais fier de mon sacrifice, car ce sacrifice était grand. Si vous saviez que de fois, même après la résolution prise, lorsque j'errais sur la plage, je contemplais d'un air de regret et d'envie cette vaste mer que j'adorais et sur laquelle je voyais tant d'autres s'aventurer! Je la contemplais comme une femme aimée à laquelle on ne peut songer, et je savourais mes regrets on me disant, satisfait de moi-même : C'est pour elle, c'est pour ma mère que je reste cloué à ce sol; c'est pour ma mère que je ne cède pas à la vertigineuse attraction de tes flots bleus, de ton poétique horizon, élément grandiose et singulier, capricieux et terrible!

— Voilà parler en marin.

— Ne l'êtes-vous pas comme moi et ne ressentez-vous pas pour la mer ce même amour fait d'effroi, d'admiration et de curiosité.

— Oh! si, répondit Dawis.

— Poursuivez, comte, dit d'Avilar.

De Saint-Till obéit.

— Sept années se passèrent ainsi. Au bout de ce temps, un horrible malheur, le plus grand qu'un homme, qu'un fils puisse éprouver, me frappa. Je perdis ma mère. La veuve s'était fait ange pour aller rejoindre là-haut le juste qu'elle ne pleurait plus, mais qu'elle regrettait toujours.

En prononçant ces dernières paroles, la voix du capitaine s'était altérée; une larme vint perler sur sa joue; il l'essuya d'un geste brusque, et après avoir vidé d'un trait le verre plein qui se trouvait devant lui, il reprit :

— Ce coup fatal me rendit ma liberté et je songeai aussitôt à abandonner à mon tour la Louisiane pour la France. J'entrai dans la marine, et j'allais quitter la Nouvelle-Orléans pour faire mon premier voyage en Europe, lorsqu'un ami d'enfance me présenta dans la famille des barons d'Ancy, riches planteurs également français, dont la famille ne se composait plus, à l'époque dont je vous parle, que de trois personnes : le baron Jérôme d'Ancy et ses filles Marguerite et Cécile. Ah! messieurs, je ne sais si l'amour nous fait voir autrement que l'indifférence, mais tout ce qu'un homme est capable d'éprouver d'enthousiasme et d'admiration à la vue d'une pure et belle jeune fille, unissant la distinction de l'esprit à celles que donnent la race et la grandeur d'âme, je le ressentis dès la première fois que je vis Marguerite. Que vous dirai-je? Dès cet instant,

j'en devins éperdument amoureux, et trois mois après je l'épousai. Mlle d'Ancy avait consenti avec joie à unir son sort au mien, mais en m'imposant la condition de ne point quitter la Louisiane. Elle adorait et vénérait son père déjà vieux, et ne voulait pas vivre loin de lui. Je m'engageai à rester, et, afin de concilier mes goûts et les désirs de ma femme, grâce aux protections de mon beau-père, on me confia le commandement de l'*Épervier* et la mission de purger nos côtes de ces infâmes négriers que je hais et que je méprise autant que le fait Marguerite, ce qui n'est pas peu dire.

— Mme la comtesse de Saint-Till a bien raison, interrompit d'Avilar; mais y a-t-il encore des négriers dans ces parages?

Ces paroles furent dites par Rodolphe avec un accent si naturel, que Dawis ne put s'empêcher de lui adresser un regard de stupéfaction.

— Certes, poursuivit Maximilien, et on ne saurait trop sévir contre eux. Cette traite des noirs, qui consiste à voler à des hommes leur liberté, est une infamie. Le baron d'Ancy est abolitionniste. Depuis sa naissance, Marguerite a pratiqué la sainte religion de l'amour du prochain et s'est fait la protectrice des malheureux noirs. Tous ceux qui sont à la Louisiane savent qu'ils trouvent toujours chez nous aide et secours. Aussi vit-elle avec plaisir que j'allais me consacrer à la protection de ces malheureux, et exigea-t-elle, avant de consentir à ce que j'accepte la situation qui m'était offerte, que je lui jure que pas un bâtiment ne passerait en vue de l'*Épervier*, sans que j'exerce le droit de visite. J'ai juré, capitaine, et voilà pourquoi j'ai hissé mon pavillon en vous voyant prendre le large.

— Et, dit d'Avilar, avez-vous sévi déjà contre des négriers ?

— Oui, souvent, mais une fois surtout d'une façon terrible.

— Ah ! contez-nous cela, j'adore les histoires.

— Un autre jour, capitaine, il faut que je retourne à mon bord.

— Je puis donc espérer vous revoir?

— Certes. N'allez-vous pas à la Nouvelle-Orléans ?

— Oui, comte.

— Et bien, j'espère vous y rencontrer bientôt.

— Ce sera un honneur pour nous.

Ils se séparèrent, et bientôt la barque regagna l'*Épervier*.

— Eh bien, fit Dawis à d'Avilar, qui, aussitôt après le départ de Saint-Till, avait repris ses réflexions, qu'en dis-tu ?

— Je dis, William, que le capitaine Maximilien de Saint-Till n'a plus six mois à vivre, et que, sans l'avoir vue déjà, je suis amoureux fou de la comtesse Marguerite.

V

CELLE QU'IL CHERCHAIT

Aux bords du Mississipi, à une lieue environ de la Nouvelle-Orléans, au milieu d'une vaste propriété, s'élevait la plus charmante, la plus gracieuse et la plus élégante habitation de la Louisiane. Dominant les bords du fleuve, abritée au milieu d'un parc luxuriant de verdure, elle dressait ses deux étages au-dessus de tous les autres points de l'horizon. Les nombreux voyageurs que transportent les bateaux à vapeur du Mississipi admiraient cette demeure charmante, asile de grands seigneurs et d'amoureux. Les nègres passaient respectueusement devant elle, et tous lui adressaient un regard plein de respectueuse admiration, car ce domaine n'était autre que celui du comte Maximilien de Saint-Till.

Deux jours après la visite du *Chantier* par le capitaine croiseur, un homme monté sur un cheval de prix, aux allures élégantes et vives, suivait à fond de train une route parallèle au fleuve qui, par un sentier perpendiculaire et légèrement sinueux, menait à l'habitation du comte.

Le cavalier prit ce sentier, franchit la grille du do-

maine et bientôt les pas de son cheval retentirent sur le pavé dont l'habitation était bordée. Arrivé là, le nouveau venu mit pied à terre, jeta les rênes à un domestique et se dirigea vers le perron. Il franchissait la dernière marche de l'escalier de pierre qui y conduisait, lorsque sur le seuil de l'entrée de l'habitation parut une jeune femme tenant un petit garçon par la main. Il y eut deux cris :

— Maximilien !

— Marguerite !

Puis un embrassement passionné, dont le comte de Saint-Till, car le cavalier n'était autre que lui, ne s'arracha que pour presser à son tour sur son cœur le petit garçon qu'il combla de caresses.

— Bonjour, mon enfant. Embrasse-moi encore, encore, Rodrigue.

— Toujours, et l'enfant embrassait le père, et le père embrassait l'enfant et la mère. Rien qu'à les voir tous les trois, l'un près de l'autre, on comprenait aisément que Maximilien n'avait rien exagéré, lorsqu'il avait dit à d'Avilar :

— Je me considère comme un des hommes les plus heureux de la terre, et suis fier de mon bonheur, qui provient de joies saintes, d'une affection noble, d'un amour loyal.

On comprenait aussi que la même vérité régnait dans l'exclamation suivante qu'il avait adressée aux maîtres du *Chantier*, en parlant de Marguerite :

— Ah ! messieurs, je ne sais si l'amour nous fait voir autrement que l'indifférence, mais tout ce qu'un homme est capable d'éprouver d'enthousiasme et d'admiration, à la vue d'une pure et belle jeune fille unissant la distinction de l'esprit à celles que donnent la race et la

grandeur d'âme, je le ressentis la première fois que je vis Marguerite.

La beauté de la comtesse de Saint-Till était proverbiale et sa réputation était grande à la Louisiane. Afin d'en donner une idée exacte, faisons encore un pas en arrière pour rappeler les paroles de d'Avilar à Dawis, lorsque celui-ci lui avait demandé comment il rêvait l'idéal féminin que son imagination lui avait fait désirer.

— Chaste, distinguée, grande avec des yeux noirs, des dents de perles, une chevelure blonde, soyeuse et longue à la voiler tout entière; je la rêve enfin aimante et dominatrice à la fois.

Ce portrait s'appliquait de point en point à Marguerite. Elle avait vingt-six ans à peine et venait d'entrer dans cette partie de la vie de la femme où sa beauté dans son entière plénitude est à son apogée.

— Rodrigue a-t-il été sage? reprit le comte.

— Comme une image, papa, répondit le petit garçon en riant. N'est-ce pas, maman?

La comtesse releva d'une main les cheveux de son fils que Maximilien avait remis à terre en questionnant sa femme, et se penchant vers lui, l'embrassa sur le front. Elle dévoila ainsi tout le visage de l'enfant, aux grands yeux bleus, à la blonde chevelure, mignonne esquisse de la physionomie de l'homme que Mᵉ Allain devait conduire, vingt ans plus tard, la nuit où l'échafaud se dresserait place de la Roquette pour André Sergent de Clamelle, à la mystérieuse et solennelle réunion des Compagnons du Glaive. Tous trois rentrèrent dans l'habitation.

Pendant que cette scène de famille se passait sur le seuil de la demeure du comte Maximilien de Saint-

Till, un incident qu'il importe de relater s'accomplissait sur les bords du fleuve. Un vapeur, dont le pont était encombré de voyageurs, était parti du golfe pour l'intérieur des terres, presque en même temps que le comte de Saint-Till, ayant opéré son débarquement, avait enfourché le cheval qui l'attendait pour gagner le plus promptement possible l'endroit béni où tout ce qu'il chérissait le plus au monde l'attendait, le cœur rempli d'affection vive et les lèvres chargées de baisers. Sur ce vapeur, deux hommes montèrent. N'ayant pas mission de poser des énigmes à chaque phrase de ce récit, disons tout de suite que ces deux personnages n'étaient autres que Rodolphe d'Avilar et William Dawis, son inséparable compagnon. Dawis avait pour habitude d'emboîter le pas de d'Avilar, sans s'inquiéter du but qu'il fallait atteindre.

— Route de l'enfer! lui eût dit Rodolphe, que William lui eût répliqué immédiatement avec tout le sang-froid britannique possible :

— Marche, je te suis.

Au moment où tous les deux avaient pris place dans le navire à vapeur dont nous avons parlé, Dawis pourtant s'était permis une question :

— Où allons-nous?

— Tu le sauras plus tard.

— S'agit-il d'un long voyage?

— Peut-être.

— Et ce voyage a pour but?

— Que t'importe!

— Mais il me semble...?

— William, mon ami, tu deviens indiscret. Reste et parle, si tu le veux, ou suis-moi et tais-toi; choisis.

— Je te suis et je me tais, démon.

— C'est bien ; et le vapeur était parti, et les deux inséparables s'étaient accoudés sur son bord, l'un immédiatement, l'autre après pour singer celui dont il subissait tous les caprices.

Nous avons déjà dit que la route dans laquelle s'était engagé le comte de Saint-Till, pour regagner son habitation, était parallèle au fleuve. De l'endroit où s'étaient placés Rodolphe et William, ils pouvaient suivre, sans le perdre un seul instant de vue, certain tourbillon de poussière soulevé sur cette route par un cavalier lancé au triple galop, qui occupait le centre de ce tourbillon ensoleillé, et apparaissait, au milieu de ses spirales transparentes, comme un dieu de féerie dans un rayon de gaze pailletée. D'Avilar, à l'aide de sa longue-vue marine, suivait attentivement la marche du cavalier. William restait attentif, immobile, coi. Tout à coup d'Avilar fit un mouvement.

— Mille cadavres ! murmura-t-il.

Dawis tressaillit, il connaissait la portée du juron. Il allait questionner le capitaine du *Chantier*, lorsque celui-ci, traversant le pont, se mit à héler deux nègres qui descendaient mollement le fleuve dans une barque, en suivant le cours de ses flots cadencés. C'en était trop pour William. Il rejoignit d'Avilar et lui dit :

— Que fais-tu ?

— Je veux gagner le bord.

— Impossible !

— Tout est possible. Allons, vous autres, et pour stimuler la bonne volonté des noirs, il leur lança une bourse dans laquelle, au travers des mailles, brillaient quelques pièces d'or.

Adroit comme un singe, un des nègres attrapa la bourse au vol, et aussitôt, ayant fait un signe à son

compagnon, tous les deux s'efforcèrent de venir rejoindre le vapeur. Sans même attendre qu'ils fussent contre le navire, d'Avilar s'engagea dans l'escalier extérieur qui sert aux voyageurs pour débarquer. Il était déjà sur la dernière marche que William, tout essoufflé malgré sa maigreur, avait à peine saisi la rampe d'une main fébrile. Les possesseurs de la barque étaient adroits et cupides, Rodolphe, impatient et résolu. Il fit un nouveau geste. Les noirs firent force de rames; remontant le courant rapide, ils dominèrent enfin l'élément pendant quelques secondes, rasant le navire. D'un bond, d'Avilar s'élança dans la barque. Au moment où il en touchait le fond des pieds, un poids lui descendit le long de l'échine. William avait aussi sauté, mais de plus haut; d'Avilar, sans prêter la moindre attention à cet incident, s'adressant aux nègres, leur dit :

— Abordez, et vivement, là, de ce côté! et, du geste, il désigna la partie de l'horizon que dominait l'habitation élégante du comte de Saint-Till. Les deux noirs obéirent à cet ordre. Quelques secondes après, d'Avilar et William montaient sur la berge du fleuve, à quelques pas du sentier qui conduisait à la demeure du capitaine de l'*Épervier*. Le tourbillon dont nous avons parlé déjà, suivait en cet instant cette direction.

— Ah! fit Rodolphe, le diable soit béni, je n'ai pas perdu sa trace; puis, se tournant vers William, dont le visage étonné était tout un poème: — Maintenant questionne, tu le peux, Dawis, lui dit-il.

— Par miss Arabelle Clary, mon unique fiancée, s'écria ce dernier, par Saint-Georges et par Byron, je ne demande pas mieux.

— Oh ! je sais d'avance ce que tu vas me demander.

— Mais...

— Paix, William, et écoute.

— Allons, parle, car mon impatience...

— Est loin d'égaler la mienne. N'importe. Tu m'as suivi comme toujours, cela mérite récompense.

— Dis, je suis tout oreilles.

— Regarde-moi.

— Je te regarde, reprit William. Après?

— Crois-tu que celui qui m'aurait vu à bord du *Chantier*, il y a deux jours, pourrait me reconnaître sous ce costume d'honnête planteur?

Dawis n'hésita point.

— Non, répondit-il, sous cette vareuse bleue, coiffé par ce chapeau de paille à larges bords, les cheveux sur les yeux, nul ne pourrait soupçonner en toi le maître du *Chantier*.

— N'est-ce pas? Eh bien, William, chose que peut-être tu n'as pas remarquée, c'est que dès que nous avons touché terre, j'ai tâché de me rendre méconnaissable pour tout le monde.

— En effet.

— Et sais-tu pourquoi?

— Je le devine.

— Parle, alors.

— Mon Dieu, c'est très naturel. Dans le dur métier que nous exerçons, toi surtout, on ne sait ce qui peut arriver. Il n'est point de cadavres que la mer ne rejette sur son bord, il n'est point de noyé qui, pris à temps, ne puisse être rappelé à la vie. Qu'un seul des noirs qui faisaient partie de l'horrible chapelet de visite que nous avons fait couler à fond, par miracle, ne soit pas mort, et se dressant de sa tombe, soit venu échouer à la Louisiane et nous étions perdus.

— Imbécile, et les boulets rivés à la tête du chapelet, et les requins, et l'asphyxie. Tu raisonnes comme un nigaud. Non, William, je ne crains pas les morts, ni même les revenants; mais, tu le sais, je me suis donné un but terrible à remplir, et je ferai tout au monde pour assouvir ma vengeance. N'as-tu pas remarqué, lorsque nous étions tout à l'heure sur le vapeur qui remontait le Mississipi, certain tourbillon de poussière enveloppant, sur la route qui nous faisait face, un cavalier lancé au triple galop?

— Non.

— C'est que tu ne t'es pas aperçu, William, que depuis le moment où nous avons touché terre, une heure après le comte Maximilien de Saint-Till, toutes mes démarches n'ont eu qu'un but : le retrouver.

— Vraiment, eh bien ?

— J'y suis arrivé. Il quittait la Nouvelle-Orléans en même temps que nous. Connaissant la route qui borde le fleuve, dans laquelle ceux que j'ai habilement questionnés là-bas, m'ont dit qu'il allait infailliblement s'engager pour regagner son domaine, que voici là-haut sur la colline, j'ai voulu le suivre. Or, tandis que tu te contentais de contempler la nature, j'interrogeais, moi, l'horizon. Parti à cheval de la Nouvelle-Orléans, le comte suivait le vapeur ; là où il a disparu, j'ai voulu m'arrêter. J'ai trouvé à point nommé la barque qui nous a permis de mettre un terme à notre course, et maintenant le plus difficile de la tâche que je me suis imposée est fait.

— Oui, oui, je comprends. Tu as voulu savoir où est située l'habitation du comte ?

— C'est cela.

— Et après ?

— Je ne sais encore. Suis-moi toujours.

Du geste William répondit :

— Je suis prêt.

D'Avilar s'engagea sur le sentier suivi de son compagnon. Ils errèrent pendant plus d'une heure dans tous les chemins qui bordaient la propriété.

— Mais quel est ton projet, le sais-tu ? demanda enfin Dawis, dont les jambes réclamaient instamment le repos.

— Oui.

— Veux-tu me le dire ?

— Volontiers. Il faut que nous pénétrions dans l'habitation du comte Maximilien de Saint-Till, tous les deux, avant la nuit, et que nous fassions en sorte d'y être reçus en hôtes considérés, dont l'arrivée est un plaisir pour tout le monde.

— Diable !

— Oui, je le sais, cela n'est pas facile, mais je me charge de tout.

— Allons alors.

— Oh ! pas encore, impatient, laisse-moi d'abord réfléchir ; et s'asseyant sur le bord du chemin, Rodolphe d'Avilar se mit à songer. Dawis respecta sa méditation.

Suivons la pensée du capitaine du *Chantier*.

— Ce traître, ce Saint-Till maudit, adore sa femme. Or, je suis dans le vrai en voulant connaître cette créature qui pour lui est tout. Ah ! tu m'as fait jeter mes nègres à la mer, idiot, et tu t'es mépris après sur les semblants d'amitié que je t'ai témoignés ! Marguerite ! elle se nomme Marguerite, cette douce, noble, pure et belle créature qui hait les négriers et fait jurer aux capitaines croiseurs de ne leur faire ni grâce, ni merci ! Marguerite ! Je veux la voir, je vais tâcher de surprendre

le faible de ce démon, mais comment? Et comme une pendule s'arrête, lorsque le ressort a décrit l'évolution que lui imprimait le remontoir, la pensée du négrier s'arrêta. — Comment? répéta-t-il tout haut.

— Oui, fit William, qui avait compris, tout en bourrant sa pipe qu'il alluma stoïquement.

Il y eut un nouveau silence. Indécis et perplexe, Rodolphe d'Avilar interrogeait vaguement l'horizon du regard.

— Que faire? reprit-il tout haut.

— Oui, que faire? répéta William.

— Ah! fit enfin le capitaine du *Chantier*, j'ai trouvé. Allons, en marche.

— Quoi?

— En marche, te dis-je; n'aperçois-tu pas à quelque distance ces maisons blanches? c'est là que nous allons.

— En marche alors; et Dawis continua à suivre d'Avilar.

Un quart d'heure après, ils étaient arrivés au point désigné. Au-dessus de la porte d'une petite maison une enseigne était suspendue :

AU LION D'ARGENT.

Les deux amis pénétrèrent dans l'hôtellerie; un garçon d'écurie traversa la cour dans laquelle ils étaient entrés et vint à eux.

— Que désirent ces messieurs?

— Avez-vous des chevaux?

— Oui, messieurs.

— A vendre ou à louer?

— Ni à vendre ni à louer.

— Nigaud. Où est votre maître?

— Dans la salle basse.

— Conduisez-nous près de lui. Viens, Dawis. Bientôt le capitaine négrier et son compagnon furent en présence de l'aubergiste.

— Pouvez-vous nous loger? lui demanda d'Avilar.

— Oui, Excellences, répondit le brave homme, italien d'origine qui avait importé dans la Louisiane l'obséquieuse servilité qui est le caractère propre des natifs de la Péninsule.

— Bien; mais avant, mon ami et moi, nous voudrions parcourir le pays à cheval. Est-ce possible ?

— Tout ce qui peut faire plaisir à Leurs Excellences est possible.

— Bien; faites seller deux chevaux.

— Dans un instant ils seront prêts, Excellences, et l'Italien disparut. D'Avilar se mit à arpenter la salle ; Dawis le regardait sans parler; il comprenait instinctivement que toute nouvelle question de sa part eût été mal accueillie.

Rodolphe ouvrit sa vareuse et sortit d'une des poches intérieures un pistolet qu'il chargea.

Cela fait, il remit l'arme où elle se trouvait d'abord.

— Les chevaux de Leurs Excellences sont prêts, dit l'hôtelier en rentrant.

— Bien.

— Leurs Excellences daigneront-elles dîner?

— Peut-être.

L'Italien s'inclina, et les deux amis gagnèrent la cour, où ils ne tardèrent pas à enfourcher les deux chevaux maigres qui leur étaient destinés.

— Allons, dit d'Avilar à Dawis dès que tous les deux furent en selle, au galop, et vivement à l'habitation du comte Maximilien de Saint-Till.

Quatre éperons pénétrèrent en même temps dans les flancs des deux haridelles, et d'Avilar, ainsi que son compagnon, s'engagèrent bientôt dans le sentier qui conduisait à l'entrée du domaine de l'époux de Marguerite. Ils étaient arrivés à une portée de fusil de la grille, qu'une heure avant le capitaine croiseur avait franchie, lorsqu'un coup de feu retentit : atteint à la tempe, le cheval de Dawis tomba foudroyé dans la poussière, et son cavalier roula sous lui.

— Ah ! que c'est bête ! dit William.

Puis il se tut. Sa tête avait donné contre une pierre, et son crâne ouvert laissait s'échapper du sang en abondance ; aussitôt, sans s'inquiéter de l'état de son compagnon, Rodolphe, après avoir vainement secoué la grille, agita la cloche qui se trouvait suspendue en dedans. A cet appel on accourut ; les domestiques d'abord, puis le comte lui-même. La grille fut ouverte, les valets se précipitèrent pour relever le blessé.

Rodolphe attendait de Saint-Till.

— Que se passe-t-il, monsieur, lui dit ce dernier en abordant d'Avilar, et que puis-je pour vous ?

— Eh quoi, comte, c'est vous ? Ne me reconnaissez-vous pas ?

— Le capitaine d'Avilar.

— Lui-même, fit Rodolphe, en mettant pied à terre.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Un accident vulgaire que je vous raconterai ; mais, d'abord, pouvez-vous nous donner l'hospitalité ?

— Je le puis, certes, et d'un geste le comte ordonna à ses valets de transporter Dawis à l'habitation..

Un des serviteurs prit en mains les rênes du cheval de d'Avilar ; conduit par le comte, celui-ci gagna le

perron, pendant que l'on transportait vers ce côté l'Anglais évanoui. En cet instant la comtesse Marguerite parut sur le seuil de l'habitation ; ses yeux rencontrèrent ceux de d'Avilar, et le négrier, tressaillant de tout son être, se dit :

— Dieu, qu'elle est belle ! mes pressentiments ne m'avaient pas trompé, voilà bien celle que je cherchais !

VI

DIPLOMATIE

Tous les soins que réclamait son état furent aussitôt donnés à William Dawis ; au bout de quelques instants, il reprit ses sens. Le moment était décisif pour d'Avilar, il l'avait compris d'avance et guettait. A peine l'Anglais eut-il ouvert les yeux, que le capitaine négrier se penchant sur lui, murmura à son oreille, d'une voix basse, mais impérieuse :

— Pardon et silence !

Dominé et souffrant, William se contenta de murmurer un :

— Hélas ! puis il referma les yeux.

Ce qui venait d'arriver méritait une explication. D'Avilar avait fait son roman d'avance.

— Je suis vraiment un brutal, mon cher comte, dit-il, mais que voulez-vous ? le plus coupable n'est pas moi, c'est ce maudit cheval à qui j'ai brûlé la cervelle.

— Expliquez-moi, monsieur, cette étrange aventure.

— Rien de plus facile et de moins curieux, vous allez en juger. Arrivés hier à la Nouvelle-Orléans, nous projetâmes une promenade dans les environs aujour-

d'hui. Je ne sais, capitaine, si vous êtes comme moi; mais après une longue traversée, rien ne me plaît davantage que la marche.

— Oui, je comprends.

— N'est-ce pas? Sans adorer ce que nos matelots appellent le plancher des vaches, il est doux de fouler la terre ferme sans avoir à subir les saccades du roulis. Nous partîmes de la Nouvelle-Orléans après déjeuner, en flâneurs, sans but, si ce n'est celui de nous fatiguer; le hasard nous conduisit à une hôtellerie qui est située au bas de la colline, à mille mètres d'ici : *au Lion d'argent*.

— Je la connais.

— Je m'en doute. Le brave Italien qui la gouverne nous offrit des chevaux, et en attendant que le dîner que nous venions de commander fût prêt, nous acceptâmes l'offre qu'il nous fit de nous seller deux chevaux pour visiter les environs. Nous voilà tous les deux chevauchant sans savoir où nous allions, mais résolus à ne point nous écarter du lieu où un repas réconfortant allait bientôt puissamment atténuer nos fatigues. Or, chose dont je ne me doutais pas, ce bon Dawis est le plus exécrable cavalier de toute l'Angleterre. J'avais beau lui recommander la prudence, il se gardait bien d'écouter mes conseils; ce qui fait qu'à peine étions-nous engagés dans le sentier qui mène à votre propriété, que son cheval s'emporta.

« — Rends-lui la main, rends, rends donc, » criai-je! Ah! bien oui. Suspendu aux rênes, William formait point d'appui en s'accrochant à elles. Excitée par cette résistance, sa monture se mit à exécuter des bonds fantastiques. La peur gagna le cavalier qui se mit à crier, que vous dirai-je? Je me souvins que j'avais par hasard,

dans cette vareuse, un petit pistolet chargé ; calculant que le trépas du vicieux animal qui mettait les jours de mon ami en danger ne serait pas un crime qu'on puisse longtemps se reprocher, je le visai à la tempe et je l'abattis comme un lapin.

— Le procédé était brusque.

— C'est vrai ; mais que voulez-vous, on ne pense pas à tout. Je n'avais pas réfléchi que la chute du cheval pouvait mettre mon pauvre Dawis dans le piteux état dans lequel il se trouve. Vrai, j'ai cru bien faire, et personne, pas même lui, ne pourrait m'en vouloir.

En ce moment, un nouveau personnage pénétra dans la salle où d'Avilar faisait au comte de Saint-Till le récit précédent. C'était un nègre d'une soixantaine d'années dont les cheveux crépus étaient presque entièrement blancs. Sans dire un mot, il s'approcha de la chaise longue sur laquelle on avait déposé le blessé et lui tâta le pouls.

— Eh bien, Néron ? lui dit le capitaine.

— Rien de grave, maître.

— En êtes-vous bien sûr ? demanda d'Avilar, par acquit de conscience.

— Oh ! Néron est un habile docteur ; tout ce qu'il dit fait loi, reprit Maximilien.

— Alors...

— Alors, vous ne devez rien craindre.

— Le ciel soit loué ! et sur ces paroles, que d'Avilar avait bien rarement prononcées, il prit un siège et ayant tiré un cigare de son étui, il l'alluma.

Marguerite s'était retirée après avoir donné à ses gens ordre de mettre toute l'habitation à la disposition des deux amis. Elle reparut en cet instant. Aussitôt le ca-

pitaine négrier se leva et lança son cigare dans le jardin, par la porte qui était restée ouverte.

— Oh ! ne vous dérangez pas, et fumez, monsieur.

— Madame !

— Une femme de marin a toutes les indulgences, reprit en souriant de Saint-Till, fumez, capitaine, et, afin de convaincre son hôte, le comte lui tendit son porte-cigares dans lequel Rodolphe puisa en s'inclinant.

— Eh bien, Néron, dit alors Marguerite au vieux nègre qui appliquait en ce moment sur la blessure de Dawis un léger appareil. Ton avis ?

— Rien de grave, madame la comtesse ; je l'ai déjà dit à ces messieurs. Voilà la blessure pansée : deux heures de sommeil, et le blessé pourra reprendre sa route.

D'Avilar alla à William.

— Mon pauvre ami, que tu dois m'en vouloir !

— Non, répondit du geste Dawis.

— Veux-tu que je reste près de toi ?

William répéta le même geste.

— Laissons dormir votre ami, capitaine, dit Marguerite en se levant pour se diriger vers la porte.

— Oui, venez, monsieur d'Avilar, reprit Maximilien.

Ils quittèrent la place, traversèrent un vestibule et, guidés par la comtesse, pénétrèrent dans un élégant salon, dont le meuble, tout recouvert de perse ancienne à grands ramages, avait un aspect réjouissant et tout à fait campagnard. Arrivée là, d'un signe qu'elle accompagna d'un sourire gracieux, Marguerite désigna un siège à son hôte. Rodolphe s'inclina ; mais, au lieu de s'asseoir, il se tourna vers le comte de Saint-Till, dans

l'attitude de quelqu'un qui attend, Maximilien comprit.

— Ma chère Marguerite, dit-il à sa femme, permettez-moi de vous présenter le capitaine Rodolphe d'Avilar, à qui je suis d'autant plus heureux d'offrir l'hospitalité, que, par amour de vous, il y a deux jours, j'ai arrêté sa marche. Capitaine, permettez-moi de vous présenter la comtesse de Saint-Till.

— Vous n'aviez pas besoin, mon ami, d'agir aussi cérémonieusement. L'accident qui a conduit ici monsieur, était pour moi une présentation suffisante pour qu'il acceptât franchement l'hospitalité que nous sommes charmés de lui offrir, sans avoir besoin d'autre chambellan que son ami blessé.

— Ces paroles, madame, répondit d'Avilar en s'inclinant, me prouvent à quel point extrême sont poussées chez vous les qualités charitables; mais ce sont justement ces qualités qui me plongent dans une admiration profonde et me font savoir un gré infini à M. le comte d'avoir accompli vis-à-vis de nous les formalités indispensables entre gens du monde, qui seules peuvent me faire espérer qu'après m'avoir accueilli comme hôte, la belle châtelaine daignera m'honorer à la longue d'un peu d'amitié.

Ce petit discours fut prononcé par le capitaine négrier sans embarras aucun et le plus gracieusement du monde. Le ton était parfait, la diction douce et l'allure de l'orateur des plus aimables. Entre l'homme qui venait de parler ainsi et le cruel chef du *Chantier* qui, quarante-huit heures auparavant, avait lancé à ses matelots cet ordre terrible : — La chapelet de visite à la mer! il y avait une telle différence, que William lui-même, s'il eût été présent, n'eût pu s'empêcher de la remarquer avec le plus profond étonnement. D'Avilar le forban,

le bandit, le négrier, avait fait place à Rodolphe, l'homme du monde, l'ancien viveur élégant, le prodigue habitué du boulevard de Gand et des coulisses de l'Opéra.

— Vous êtes Français, monsieur? dit Marguerite après un silence.

— Oui, madame la comtesse, répondit le capitaine du *Chantier* en s'inclinant. Puis, sur un nouveau geste de celle qu'il avait nommée la châtelaine, il s'assit sur le siège qu'elle venait de lui désigner pour la seconde fois. L'intimité commençait entre de Saint-Till, Marguerite et Rodolphe d'Avilar.

Si une transformation complète s'était opérée chez ce dernier, une différence aussi saillante s'était faite dans les allures du comte.

Il avait abandonné la raideur que nous lui avons vue lorsqu'il était monté à bord du *Chantier*, et son visage exprimait encore plus de satisfaction expansive que lorsque même il s'était laissé aller, dans la cabine de Rodolphe, à lui raconter en quelques mots sa vie; le capitaine croiseur aussi avait disparu, le gentilhomme hospitalier lui avait succédé; loin de la mer, loin de son bord, déchargé momentanément de toute responsabilité, dans le milieu charmant où vivaient les deux êtres qu'il chérissait le plus au monde, et près d'eux, le comte Maximilien de Saint-Till laissait éclater sur son visage la satisfaction profonde qu'il ressentait.

Au bout de quelques secondes, Rodolphe rompit le silence qui avait suivi sa réponse à la demande que venait de lui adresser la comtesse, demande qui, on a dû le comprendre, était une question dans la forme, mais une affirmation dans le fond.

— Vous êtes Français? c'est-à-dire à la façon dont

vous vous exprimez, à la courtoisie qui vous distingue, aux manières aristocratiques que vous possédez, vous devez être Français, vous ne pouvez même qu'être Français.

Telle avait été la pensée de Marguerite, et d'Avilar en avait savouré avec une joie intérieure tout ce qu'elle avait de flatteur pour lui. Pendant le silence dont nous venons de parler, Rodolphe embrassa la comtesse dans un regard d'admiration qu'il s'efforça de voiler le plus possible, afin que Marguerite ne pût soupçonner l'impression qu'elle avait produite sur lui dès qu'il l'avait aperçue.

— Vous êtes l'ange des noirs de la Louisiane, à ce qu'on m'a dit, madame la comtesse, lui dit-il.

— Ce que je fais pour eux ne mérite, certes pas, monsieur, le titre que vous daignez me donner.

— Ce n'est pas moi qui vous le donne, c'est la rumeur publique ; ce sont surtout ces pauvres nègres qui vous chérissent et vous vénèrent comme une sainte.

— J'ai pitié de ces pauvres gens, cela est bien naturel.

— Mais non, madame, puisque l'esclavage n'est point aboli et que maints forbans se livrent encore à la traite.

— Les misérables !

— Les infâmes ! ajouta Rodolphe. Oh ! je comprends bien votre indignation, et je la partage.

— A la bonne heure, interrompit Maximilien, c'est là un noble sentiment qui me prouve que vous n'avez pas de rancune.

— Que voulez-vous dire, Maximilien ?

— Une chose simple, ma chère Marguerite, c'est que c'est en forçant le capitaine d'Avilar à mettre son navire

en panne, pour exercer à son bord le droit de visite, qu'avant-hier j'ai fait sa connaissance. C'est à vous à lui faire des excuses, vous le voyez ; car peut-être remplirais-je mes fonctions de capitaine croiseur avec moins de rigueur, si je ne vous avais fait le serment de sévir contre les négriers avec une implacable sévérité.

— Vous êtes donc terrible, madame ? reprit d'Avilar.

— Terrible pour les coupables sans excuses, oui, monsieur, je j'avoue ; les gens qui se livrent à la traite m'inspirent un tel mépris, que je les considère comme des monstres indignes de pardon et de pitié.

— Décidément, la rumeur publique a raison, vous êtes l'ange des noirs, madame, répéta Rodolphe avec un sourire.

En ce moment s'ouvrit la porte du salon, et un valet de pied parut sur le seuil.

— Madame la comtesse est servie, annonça-t-il.

D'Avilar se leva aussitôt.

— Que d'excuses n'ai-je pas à vous faire, dit-il à ses hôtes ; je n'ai pas songé que l'heure du dîner venait de sonner et je suis devenu importun, pardonnez-moi et laissez-moi regagner mon auberge, je reviendrai dans la soirée chercher mon ami Dawis.

— Du tout, monsieur, votre couvert est mis, dit Marguerite.

— N'ai-je pas été votre hôte à votre bord ? ajouta le comte. Nous vous gardons.

D'Avilar s'inclina, offrit son bras à la comtesse, et quelques secondes après, ils s'installèrent, dans l'élégante salle à manger de l'habitation, à une table richement servie à l'européenne, où le petit Rodrigue, hissé sur une chaise haute, était déjà installé.

— Mon fils, un grand et beau jeune homme de quatre ans que je vous présente, capitaine, dit Marguerite en embrassant le petit garçon.

— Nous vous recevons complètement sans cérémonie, vous le voyez.

— Mais j'adore les enfants, répliqua d'Avilar et s'adressant à Rodrigue en lui tendant la main :

— Bonjour, mon petit ami, lui dit-il.

L'enfant leva les yeux sur le négrier; son visage devint sérieux et il resta immobile.

— Excusez-le, Rodrigue est très timide, dit le père.

— Que dites-vous donc, Maximilien? Rodrigue est un grand garçon qui fait bon accueil à tout le monde et surtout à nos hôtes, n'est-ce pas, mon enfant?

Ces paroles dissipèrent le léger nuage qui s'était répandu sur le front du petit garçon et il se décida à serrer la main de d'Avilar.

— Je ne te fais pas peur, n'est-ce pas, mon petit ami? demanda à l'enfant le capitaine du *Chantier*.

La comtesse regardait Rodrigue.

— Non, monsieur, répondit-il.

— Embrasse-moi, alors, ajouta le négrier, et se penchant vers le fils de Marguerite, qui n'osa pas faire résistance, il effleura sa joue et ses lèvres.

La nuit était venue. Une lampe suspendue au plafond, recouverte par un grand abat-jour opaque, décrivait autour des convives une zone lumineuse très suffisante pour eux, mais qui laissait dans des ténèbres relatives les extrémités de la salle à manger.

Celle-ci avait deux entrées principales. La première donnait accès dans le salon où Rodolphe avait été conduit par ses hôtes, afin de laisser seul William Dawis.

La seconde communiquait par une galerie formant un coude à la chambre dans laquelle l'Anglais avait été déposé sur une chaise longue, et n'était close que par des portières en draperies brodées d'une grande richesse.

Or, au moment où Rodolphe avait tendu la main à l'enfant, deux yeux avaient paru derrière ces rideaux que les valets avaient dégagés de leurs embrasses, afin que les dernières lueurs du jour qui éclairaient encore assez vivement la galerie, ne vinssent pas rompre l'harmonie de la lumière de la lampe qui éclairait la salle à manger. Ces deux yeux étaient ceux de William. Moins gravement atteint que Néron ne l'avait cru, tout expérimenté qu'il fût, Dawis n'avait éprouvé qu'un léger évanouissement, dont l'appareil posé par le nègre n'avait pas tardé à le faire sortir. Il s'était levé, avait traversé la galerie et, reconnaissant la voix de d'Avilar, il s'était mis à examiner à travers les portières ce qui se passait dans la salle à manger.

— Comment ! à table, et il fait des caresses à l'enfant ! Décidément ce Rodolphe est le diable en personne. Quel charmeur ! s'était dit William, et, pendant toute la scène que nous venons de décrire, il en avait observé attentivement les moindres incidents.

— L'enfant n'a pas l'air très charmé de son nouvel ami, avait-il remarqué au moment où le petit Rodrigue hésitait à répondre aux avances de d'Avilar. Quelle est donc la voix intérieure qui avertit ce petit être de se méfier ? Mystère que je n'ai pas le temps d'approfondir, car j'ai l'estomac dans les talons et il me faut m'apprêter comme l'a fait mon adroit ami à prendre place à cette table appétissante.

Sur cette réflexion, il regagna sa chaise longue, près

de laquelle un cordon de sonnette pendait au mur, et il l'agita. Aussitôt, un valet parut.

— Où est le capitaine d'Avilar?

— Auprès de M. le comte et de Mme la comtesse, répondit le valet.

— Priez-le, je vous prie, de me venir trouver.

Aussitôt le valet se rendit dans la salle à manger.

— Monsieur, votre ami vous demande, dit-il au négrier.

— Comment va-t-il?

— Mais il m'a semblé aller très bien.

— En ce cas, ne vous dérangez pas, capitaine, ceci me regarde, dit Maximilien en se levant, et s'adressant au valet : — Un couvert de plus, ajouta-t-il; puis il disparut.

Rodolphe resta seul avec Marguerite.

— Vous êtes une heureuse femme et une heureuse mère, madame, lui dit-il.

— C'est vrai, capitaine, et chaque jour je remercie Dieu d'avoir permis que le comte m'aimât ainsi que d'avoir béni cet amour en nous donnant ce petit ange que j'adore autant que l'aime son père.

Cet étalage du profond attachement que Marguerite avait pour son mari et pour son enfant, irrita d'Avilar; mais à l'aide de la puissance sur lui-même que nous lui connaissons, son visage resta impassible : pas un seul de ses traits ne s'altéra, et pourtant il lui est venu instantanément à l'esprit une terrible pensée :

— Quand tu seras veuve, adorable créature, il faudra bien oublier complètement ton Maximilien, pour n'aimer désormais que moi sur la terre.

Le comte rentra en ramenant Dawis. Le valet avait

obéi à son maître, et un cinquième couvert avait été mis par lui, à côté de Marguerite.

— Voilà le revenant, fit de Saint-Till ; puis, s'adressant à sa femme : — Sir William Dawis, dit-il, l'ami intime, le compagnon fidèle du capitaine Rodolphe d'Avilar, et désignant Marguerite : — Mme la comtesse de Saint-Till et M. Rodrigue, son fils ; et maintenant prenez place, mon cher hôte.

William ne se fit pas prier.

— Que de pardons n'ai-je pas à te demander, mon pauvre ami ! lui dit d'Avilar.

— Ne parlons plus de cela, demain, ma blessure sera fermée, répliqua William, et dans huit jours on en cherchera vainement la trace.

— C'est évident, interrompit le comte, les blessures à la tête sont celles qui se guérissent le plus vite.

— Vous avez dû beaucoup souffrir, monsieur ?

— Pas trop, j'ai été étourdi par le choc, madame, voilà tout.

— Un verre d'excellent vin vous remettra, sir William, dit le comte. Capitaine, je tiens à vous prouver que si votre cave marine est une cave de choix, ma cave terrestre ne laisse non plus rien à désirer.

D'Avilar sourit ; dès cet instant, le dîner fut des plus gais ; on parla de mille choses diverses, de vins, de la mer, du mariage, de la politique et enfin des nègres ; arrosant ces divers sujets de libations exquises, car, en effet, le comte de Saint-Till pouvait hardiment se vanter de posséder une véritable cave de gourmet. Lorsque la question de la traite, ramenée par d'Avilar, revint sur le tapis, William fit la grimace, mais sans y prendre garde.

— A propos de nègres, ou plutôt de négriers, vous

nous devez une histoire, cher comte, dit Rodolphe à de Saint-Till.

— Une histoire? répéta celui-ci.

— Ne nous avez-vous pas dit, à mon bord, qu'une fois vous aviez sévi avec une vigueur extrême contre un négrier ?

— C'est vrai.

— Quand cela ?

— Il y a quatre ans, et Maximilien regarda son fils en souriant.

— Dites-nous donc dans quelle circonstance ?

— Volontiers, répondit le comte sans se faire prier. Ah! ce fut une terrible chasse, un sanglant combat. Nous croisions à quinze lieues des côtes, lorsqu'un navire parut à l'horizon. Dès que les hommes qui le dirigeaient aperçurent mon bâtiment, je vis leur vaisseau prendre le large avec une rapidité qui d'abord me fit douter de pouvoir le rejoindre, mais qui démontra également que ceux qui fuyaient ainsi avaient tout à redouter des autorités maritimes.

— Vous pouviez vous tromper, capitaine ; car vous avez cru aussi sans doute que nous prenions le large, et nous ne faisions que chercher un courant allant vers la terre, et dont l'impulsion compenserait le mauvais état dans lequel se trouvait le *Chantier*.

— C'est vrai, reprit Maximilien ; mais je ne me trompais pas, la fois dont je parle.

William jeta sur d'Avilar un regard d'admiration dont ce dernier seul comprit la signification.

— Dès que ce soupçon me vint, fidèle à mon devoir...

— Et à votre serment.

— Oui, je mis toutes voiles dehors et je suivis le fuyard, à qui j'intimai l'ordre de mettre en panne,

à l'aide des signaux ordinaires. Sans tenir aucun compte de cela, il continua sa course et je redoublai d'efforts pour gagner sur lui, ce qui ne tarda pas à arriver. Cependant il ne me fallut pas moins de six heures pour parvenir à une portée de canon de ce rapide vaisseau, qu'aucun bâtiment, sauf l'*Epervier*, n'eût pu rejoindre. Une dernière détonation partie de mon bâtiment avertit le négrier que, s'il ne s'arrêtait pas, j'allais couler bas son navire. Sans attendre l'attaque, il commença le feu. Le combat dura une heure ; au bout de ce temps, percé de part en part par les nombreux boulets que mes matelots, excellents pointeurs, avaient envoyés dans ses flancs, le vaisseau négrier coulait bas. Nous recueillîmes trente nègres qui s'étaient jetés à la mer, le reste mourût avec le capitaine et l'équipage. J'appris par ceux que j'avais recueillis, qu'il y avait cent cinquante noirs à bord. Je revins à la Nouvelle-Orléans, et trois jours après, en arrivant ici, j'embrassai Rodrigue pour la première fois ; car, tandis que je sauvais trente infortunés, le ciel me donnait un fils.

— Cela portera bonheur à Rodrigue, dit la comtesse, n'est-ce pas, capitaine ?

— J'en suis sûr, madame, car il y a trente noirs qui doivent prier pour lui sur la terre, et cent vingt dans le ciel, répondit d'Avilar, mais avec un tel accent de bonhomie que ni le comte ni la comtesse ne devinèrent le fond de la pensée du capitaine du *Chantier*.

On servit le café, les hommes se mirent à fumer. La comtesse se retira avec Rodrigue. Après avoir causé de choses et d'autres pendant une heure encore, d'Avilar et Dawis voulurent prendre congé de leur hôte. Dès qu'ils exprimèrent ce désir, le comte se récria :

— Non pas, leur dit-il, je vous garde. J'ai donné

l'ordre tout à l'heure de vous préparer les meilleures chambres d'amis de l'habitation, et demain matin je vous reconduirai moi-même en voiture à la Nouvelle-Orléans.

D'Avilar fut charmé de la proposition ; mais néanmoins il consulta William, afin de ne pas laisser soupçonner à Maximilien de Saint-Till combien lui était agréable tout ce qui pouvait resserrer l'intimité qui s'établissait entre eux.

Dawis, qui n'était pas accoutumé à ce que d'Avilar prît la peine de lui demander son avis, répondit :

— Comme tu voudras.

— Et notre partie? objecta Rodolphe.

— Oh ! nous allons la faire ensemble, si vous le voulez bien, dit le comte.

— Comment, mon cher hôte, vous daigneriez...

— Jouer avec vous, mais avec grand plaisir ; j'adore le jeu, je vous l'ai déjà avoué.

— Ah ! vraiment, fit le négrier, et tout bas il se dit : Décidément le sort me gâte.

Quelques instants après ils se mirent à faire un whist avec un mort, à dix francs la fiche. Le comte avait lui-même fixé l'enjeu. Dawis était de première force ; mais, sur un signe de d'Avilar, il commit volontairement plusieurs fautes qui, jointes à la nonchalance du jeu du négrier, donnèrent, à la fin de la soirée, un avantage marqué au comte.

A minuit, Maximilien gagnait cent fiches.

— Nous vous devons cinquante louis ; arrêtons-nous là, mon cher comte, dit Rodolphe ; je me sens un peu fatigué, et William, après sa chute, ne doit pas mieux demander non plus que de gagner son lit le plus tôt possible.

— J'en conviens, dit l'Anglais.

— Ne prévoyant pas que nous jouerions pendant notre petite excursion champêtre, nous sommes forcés de rester vos débiteurs jusqu'à demain, monsieur de Saint-Till. Dès que nous serons arrivés à la Nouvelle-Orléans, nous réglerons, ajouta d'Avilar.

— Ah ! çà, messieurs, pour qui me prenez-vous, répliqua Maximilien en se récriant, vous ne voulez donc pas votre revanche ?

— Certes, oui.

— En ce cas, nous sommes gens de revue, et la différence qui existe entre nous n'est pas encore assez grande pour que j'accepte un seul louis de vous.

— Permettez...

— Je vous en prie, messieurs.

Des valets parurent. Précédés par eux et guidés par le comte, Dawis et d'Avilar gagnèrent l'appartement qui leur était destiné, dans lequel Maximilien les introduisit lui-même.

Cet appartement, situé au premier étage du bâtiment principal et dont les croisées donnaient sur le fleuve, se composait de deux chambres à coucher, reliées entre elles par un petit salon meublé avec goût.

— C'est charmant, dit d'Avilar.

— Nous serons ici à merveille, ajouta William.

Le comte leur souhaita le bonsoir et se retira.

D'Avilar se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à réfléchir; au bout de quelques minutes, Dawis remarqua l'immobilité méditative de son ami.

— A quoi penses-tu, Rodolphe? lui demanda-t-il.

D'Avilar leva la tête, et, avec une expression de convoitise qui fit briller ses yeux d'un sombre éclat :

— A la comtesse Marguerite de Saint-Till, dit-il.

— Comment? fit l'Anglais stupéfait.

— Je l'aime, reprit d'Avilar avec conviction, et elle m'appartiendra, je me le suis juré !

VII

L'OBSTACLE IMPRÉVU

Dawis, en entendant cette déclaration, ne put s'empêcher de tressaillir.

— Tu oserais songer à la comtesse, toi ! dit-il.

— Et pourquoi pas, sir Dawis, je vous prie? demanda d'Avilar avec un sourire plein de fatuité.

— Mais c'est de la folie !

— Pardon, cher ami, lorsque vous m'avez honoré de vos confidences amoureuses et révélé que votre cœur était tout à la belle miss Arabelle Clary, la personne la plus distinguée et la plus adorable de toute l'Angleterre, à ce que vous me disiez, me suis-je permis d'élever le moindre doute sur la convenance réciproque de ce grand amour?

— Mais miss Arabelle était libre, et l'est encore, j'en suis sûr; elle m'attend, la pauvre abandonnée...

— Oui, c'est convenu, tu me l'as répété souvent, mon pauvre William, interrompit ironiquement d'Avilar, d'un ton moins grave que celui qu'il avait pris quelques instants auparavant pour morigéner Dawis; oui, miss Arabelle Clary est toujours libre, mais la belle Marguerite de Saint-Till le sera bientôt aussi, foi

de Rodolphe d'Avilar, par le ciel et par l'enfer, je te le jure.

Ces derniérs mots furent prononcés par le négrier, d'une voix sombre et résolue.

— Oh! la belle créature! ajouta-t-il.

— Alors, tu es amoureux?

— Amoureux fou!

— Ainsi! tout de suite?

— Oui, l'amour, comme je le comprends, doit naître comme l'éclair. La comtesse Marguerite a rempli mon cœur et mes yeux d'un éblouissement sublime et qui sera éternel, car rien ne pourra le dissiper, même la possession.

— Et tu espères?

— Je fais mieux : je veux, j'aurai cette femme.

— Allons donc!

— Je l'aurai, te dis-je. Tu connais ma volonté, tu sais que je sais briser les obstacles; eh bien, désormais, toute mon intelligence, toute ma vie n'auront qu'un but, posséder Marguerite.

— C'est de la folie!

— C'est de la raison.

— Mais comment t'y prendras-tu?

— Je n'en sais rien encore. Jusqu'à présent les circonstances m'ont aidé miraculeusement dans l'entreprise où je me suis engagé; elles m'aideront encore sans doute, et si les incidents favorables à la réalisation de mon rêve éblouissant ne naissent pas d'elles-mêmes, je saurai les créer. Tu verras, William, tu verras.

Dawis comprit que toute discussion était inutile, et d'ailleurs le sommeil s'emparait de lui.

— Bonsoir et bonne chance, dit-il, en se retirant dans sa chambre.

— Bonsoir, oiseau de mauvais augure! lui répondit d'Avilar, et loin d'éprouver le besoin de chercher un repos qu'il se sentait incapable de goûter en ce moment, il reprit le cours de ses réflexions.

Elles prouveront que sa résolution était bien arrêtée, et que l'amour subit qu'il éprouvait pour la comtesse était aussi grand qu'il venait de le dire à son confident.

— William, vraiment, est un sot. Il ne sait donc pas encore ce dont je suis capable! Mais résolu comme je me sens, quelle est la femme qui pourrait me résister? J'emploierai tous les moyens; mes succès d'autrefois me sont un sûr garant que je saurai charmer un jour cette femme, réellement divine et si adorable que, jusqu'aujourd'hui, jamais aucune autre n'a produit sur moi émotion semblable à celle que j'ai ressentie dès qu'elle a paru. Ma force naîtra de la grandeur de mon amour même, de la profondeur de ma sincérité, de la persuasion qu'elle me donnera, de la patience, de la ténacité, de tout enfin ce qui pourra me faire aimer d'elle. Oh! ce Saint-Till, déjà j'avais résolu de lui faire payer cher ce qu'il m'a fait; mais désormais il est doublement mon ennemi, et nulle puissance humaine ne pourra le soustraire à la mort! Et pendant quelques instants il savoura cette horrible pensée.

Après une nuit sans sommeil, il fut debout le premier. Il s'habilla et descendit dans le parc, où il se promena pendant deux heures. A l'excitation nocturne qui s'était emparée de lui la veille, avait succédé un calme relatif qui le jeta dans des idées plus calmes que celles qu'il avait eues en quittant le comte de Saint-Till.

Il prenait un plaisir extrême à parcourir les allées qui, selon lui, devaient être celles où Marguerite aimait de préférence à se promener. Un banc rustique, abrité par des palmiers, duquel on pouvait embrasser tout l'horizon du côté du fleuve, s'offrit à lui. Il y prit place avec volupté, en se disant que ce banc devait être celui où la jeune châtelaine venait le plus souvent contempler la belle et luxuriante nature, qui faisait du panorama qu'on dominait à cet endroit un des plus beaux et des plus grandioses points de vue qu'on pût contempler. Tout à coup, il tressaillit, et ses yeux lancèrent un éclair de haine. A hauteur d'homme, taillés dans l'écorce d'un des palmiers qui formaient la charmille dont le banc occupait le centre, deux M entrelacés venaient de frapper ses regards.

Durant une de ces heures d'expansions charmantes que seuls les amoureux ont traversées, le comte avait, à l'aide d'un petit couteau de poche, tracé sur ce palmier ce symbole des liens si chers qui l'unissaient à sa femme.

— Maximilien, Marguerite! murmura d'Avilar avec colère. Voilà la signification évidente de ces lettres confondues par l'entrelacement de leurs jambages. Elle ne vient donc pas seule rêver dans ce lieu, Maximilien l'accompagne; c'est ici qu'ils se disent de tendres paroles, et l'écho de cet abri charmant a retenti de leurs baisers. Mort et sang! je le maudis! Et, se levant, le négrier s'engagea dans une allée de laquelle on pouvait découvrir l'entrée principale du parc du comte.

Machinalement ses regards se dirigèrent vers ce côté, et ce ne fut pas sans surprise qu'il vit un des valets ouvrir la grille au large, pour livrer passage à

une voiture qui fut dirigée par le cocher en face du perron.

A cette heure matinale, aucune visite n'était présumable. Qui donc allait descendre de cette voiture ? A cette question que Rodolphe se posa, la sortie de la voiture de deux femmes qui entrèrent dans l'habitation, comme si tout ce qui les entourait leur était familier, répondit immédiatement. De ces deux femmes, l'une était élégamment vêtue, sans que cette élégance exclût la modestie qui doit dominer dans les toilettes des jeunes filles. L'autre, évidemment plus âgée que sa compagne, était mise avec la sévérité relative qui sied aux gouvernantes de bonne maison. Lorsqu'elles eurent disparu, la voiture quitta le perron pour gagner l'endroit où se trouvaient situées les écuries et les remises du château.

D'Avilar reprit sa promenade, observant de loin l'habitation. Au bout d'un quart d'heure, quatre personnes en sortirent : le comte, la comtesse, William et la plus jeune des nouvelles arrivées. De loin Maximilien adressa un geste amical à Rodolphe, et celui-ci se dirigea vers ses hôtes. Tout en marchant, d'Avilar examina l'inconnue. D'une taille élégante et bien prise, celle-ci était en brun, quoique évidemment un peu plus jeune qu'elle, ce que Marguerite de Saint-Till était en blond. Même regard adorable, même sourire enchanteur, même grâce dans la démarche.

— Ah ! j'y suis, se dit d'Avilar, c'est la sœur de la comtesse.

En effet, dès qu'il fut à quelques pas de Maximilien et au moment où, s'étant découvert, il saluait les deux femmes, celui-ci lui dit :

— Mon cher capitaine, permettez-moi de vous pré-

senter ma belle-sœur, mademoiselle Cécile d'Ancy.

D'Avilar adressa quelques paroles polies à la jeune fille et lui offrit bientôt le bras, la comtesse s'étant emparée de celui de Dawis, à la grande mortification du négrier. Le comte, cicérone naturel de ses hôtes, se mit à leur montrer les points les plus agréables de sa propriété. On visita tout le parc, en causant de choses indifférentes. Dans cette conversation, d'Avilar apprit par Cécile qu'elle était en visite depuis huit jours avec sa gouvernante, miss Hélène, chez de vieux amis de la famille de Saint-Till qui habitaient les bords du lac Pontchartrain.

La cloche du château retentit, avertissant ses habitants que l'heure du déjeuner était venue.

— A table, messieurs, dit la comtesse.

— Nous ne partons donc pas, cher comte ? demanda Rodolphe.

— Après déjeuner, capitaine ; vous êtes donc bien pressé de nous quitter ?

— Oh ! nullement, répliqua poliment d'Avilar.

Tout le monde regagna l'habitation. Pendant le trajet, Rodolphe examina Cécile. Il fut encore plus frappé des points de ressemblance qui existaient entre elle et la comtesse qu'il ne l'avait été tout d'abord en l'apercevant, et cependant il constata une différence énorme entre leur nature, différence qui résultait de ce que nous avons dit déjà, que Mlle d'Ancy était une vraie brune, tandis que sa sœur aînée — Cécile avait vingt ans — était une vraie blonde.

Rodolphe, à table, fut d'un calme parfait ; également empressé avec les deux sœurs, mais sans montrer la moindre préférence, si bien que William finit par se dire :

— Allons, la nuit porte conseil. Le sommeil aura calmé d'Avilar et lui aura fait comprendre qu'il lui serait plus facile de conquérir une étoile que d'espérer jamais posséder la belle comtesse de Saint-Till.

— Vous vous êtes montré très matinal, capitaine, dit le comte à d'Avilar.

— Je dors peu généralement, répliqua ce dernier.

— C'est que nous nous sommes retirés tard.

— Oh ! minuit à peine, fit le négrier en se récriant.

— Comment, minuit? reprit Marguerite en adressant à Maximilien un regard de reproche.

— Pardonnez-moi de vous l'avoir caché, ma chère.

— Qu'avez-vous donc fait jusqu'à minuit, messieurs ?

— Une petite partie, madame, répondit stoïquement William.

— Ah ! messieurs, je vous en veux.

— Et pourquoi ! madame ?

— Fi ! que c'est vilain ! interrompit Cécile en montrant le doigt à son beau-frère.

— Parce que, reprit la comtesse, Maximilien, à qui je ne reconnais pas un seul défaut, je lui rends cette justice, possède un vice énorme, il est joueur.

Dawis se mordit la lèvre et baissa la tête vers son assiette.

— Pouvez-vous bien appeler jeu, ma chère Marguerite, un whist vertueux ?

— En effet, continua d'Avilar, afin d'excuser M. de Saint-Till, ce serait nous faire croire que vous poussez l'interdiction jusqu'au rigorisme.

— Oh ! messieurs, si le whist était la seule passion de mon mari, je ne lui ferais aucun reproche ; mais ce n'est pas le whist qu'il préfère, et les jeux de hasard

ont pour lui un irrésistible attrait. Si j'exagère, que le comte proteste.

— Marguerite! fit avec reproche Maximilien.

— Il avoue, vous le voyez, messieurs. Eh bien, je vous en prie, s'il vous propose jamais d'être ses adversaires, refusez, je vous en saurai un gré infini. Me le promettez-vous, messieurs?

— Oui, madame, répondit le négrier sans hésiter ; mais, au moins, permettez-nous le whist et l'écarté.

— Oh ! capitaine, tant que vous le voudrez, mais pas autre chose.

— Tu l'entends, William.

— Oui, mon ami, et je me m'empresse de souscrire également aux vœux qu'exprime Mme la comtesse.

— Ah ! vous ne sauriez comprendre à quel point Dawis fait abnégation de ses préférences en parlant ainsi, reprit d'Avilar en s'adressant à la châtelaine.

— Je suis charmée de l'apprendre, et j'en remercie d'autant plus vivement sir William, que ce que vous me dites me prouve tout son désir de m'être agréable.

L'incident n'eut pas de suite, et les convives allaient se lever de table, lorsque le pas d'un cheval se fit entendre sur le pavé qui bordait l'habitation.

— Qui nous vient là ? demanda le comte.

Un valet parut.

— Monsieur le comte, dit-il, un de vos parents qui arrive de France, demande à vous parler.

— Un de mes parents ?

— Oui, monsieur le comte.

— Son nom ?

— Il m'a répondu qu'il le dirait lui-même à monsieur le comte.

En cet instant, celui dont le valet venait d'annoncer

l'arrivée à l'habitation, parut sur le seuil de la salle à manger. Tous les yeux se portèrent sur lui.

— Mon Dieu ! s'écria de Saint-Till, ce n'est pas possible !

La distinction qui régnait dans toute la personne de celui qui venait d'entrer révélait qu'il appartenait au meilleur monde. Les trois hommes se levèrent.

— Eh bien, Maximilien, ne me reconnais-tu pas ? dit l'inconnu.

— Albert, mon frère, c'est bien toi ! s'écria de Saint-Till, et il se précipita dans les bras que lui tendait le nouveau venu.

Ce fut un long embrassement. L'émotion de Maximilien et d'Albert était très grande. Tous deux voulaient parler, mais ils ne le pouvaient. Ce fut l'aîné qui, le premier, redevint maître de lui-même.

— Toi, toi, dit-il, toi à la Louisiane sans m'avoir annoncé ton arrivée. Un malheur nous aurait-il frappés ?

— Rassure-toi, je ne suis porteur d'aucune mauvaise nouvelle.

— Notre aïeule ?

— Se porte à merveille, mais je voulais revoir ces lieux où mon enfance s'est écoulée ; je voulais connaître ta femme, ton fils, je voulais t'embrasser enfin, mon frère !

Marguerite s'était approchée. Cécile debout suivait attentivement cette scène, tenant le petit Rodrigue par la main.

— Voilà Marguerite, voilà Rodrigue, reprit Maximilien.

— Me permettez-vous de vous embrasser aussi, madame ? demanda Albert de Saint-Till à sa belle-sœur.

— De grand cœur, mon frère, nous ne sommes pas des inconnus l'un pour l'autre.

— C'est vrai, et je suis heureux de constater que vous êtes aussi belle que bonne et que chez vous l'enveloppe est aussi distinguée que l'âme et l'esprit qu'elle contient.

Fier d'entendre ces bonnes paroles qu'Albert de Saint-Till venait de prononcer avec un accent de conviction auquel il n'était pas possible de se méprendre, Maximilien se retourna, afin de présenter d'Avilar et William à son cadet. Mais aussitôt qu'ils eurent connu les liens de parenté qui unissaient le nouveau venu à leur hôte, le négrier et son compagnon s'étaient discrètement retirés par la galerie qui donnait dans la salle à manger.

— Ces messieurs sont-ils partis ? demanda Maximilien à Cécile.

— Ils auront craint d'être indiscrets et ont gagné le jardin.

— Présente ta sœur à Albert, ma chère Marguerite, reprit le comte. Je vais m'excuser auprès de nos hôtes, et, sur ces paroles, il sortit.

Albert de Saint-Till avait, on le sait déjà, deux ans de moins que Maximilien. Plus grand que lui, d'une complexion plus délicate, il possédait une physionomie peut-être moins ouverte, mais plus douce encore que celle de son frère. Ce qui donnait cette expression à son visage, était la couleur blond-châtain de sa chevelure légèrement frisée naturellement, et de sa moustache élégamment taillée ; ainsi que la nuance un peu pâle de ses grands yeux d'azur. On sentait en lui le gentilhomme de race, on le constatait à la finesse de ses attaches, à la blancheur de ses mains petites et nerveuses,

à la cambrure de ses pieds élégants. Parisien jusqu'au bout des ongles, et élevé par une femme distinguée par l'éducation, la naissance, le cœur et l'esprit, Albert de Saint-Till résumait en lui l'expression la plus complète de tous les avantages que donnent la race, la fortune et la sollicitude aux êtres qui, déjà bien doués par la nature, naissent dans les castes fortunées et grandissent à l'ombre d'une aristocratique tendresse, intelligente et sans bornes. Sympathique à tous les points de vue, il possédait au plus haut degré la puissance suprême de plaire immédiatement aux hommes et aux femmes, don si rare que ceux qui le possèdent connaissent seuls l'immense ivresse de ne compter autour d'eux, dans leurs amitiés comme dans leurs amours, que des cœurs sincères.

Marguerite et Cécile se sentirent immédiatement gagnées par les nombreuses qualités d'Albert et ne cherchèrent nullement à le lui dissimuler. En outre, du reste, que la parenté qui les unissait interdisait complètement à la comtesse et à Mlle d'Ancy toute contrainte à cet égard, le frère de Maximilien savait si naturellement faire étalage des avantages qu'il possédait, que la pensée de l'accuser de la moindre morgue ou de la plus légère fatuité ne pouvait venir à personne. Au bout d'un quart d'heure de conversation, il sembla aux deux femmes qu'elles venaient de retrouver un ancien ami, dont une longue absence les avait longtemps séparées.

— J'ai donc fait fuir quelqu'un ? demanda Albert à sa belle-sœur, au bout d'un moment.

— Oui, mon frère ; deux marins que le hasard a conduits hier ici : le capitaine Rodolphe d'Avilar et son ami sir William Dawis.

— Oh ! mais je n'entends gêner personne, et je vais moi-même faire mes excuses à ces messieurs. Il se leva sur ces paroles, en déposant par terre Rodrigue, qu'il avait mis sur ses genoux.

— Nous vous accompagnons ; ces messieurs sont au jardin, monsieur de Saint-Till, dit Cécile.

— Fort bien, répondit le jeune homme, et s'adressant à Marguerite : — Ma chère belle-sœur, lui dit-il, voudriez-vous bien autoriser M[lle] d'Ancy à ne plus m'appeler M. de Saint-Till, mais M. Albert, tout court? Je hais les cérémonies et la contrainte ; puis se tournant vers Cécile, il ajouta en souriant : — Notez que ce « monsieur Albert » que je sollicite, mademoiselle, n'est dans ma pensée que le précurseur de l'Albert tout court que j'espère bientôt conquérir le droit d'exiger de vous.

— Nous verrons cela, monsieur Albert, répondit sur le même ton la jeune fille.

Pendant que cette petite scène intime se passait dans la salle à manger de l'habitation, Maximilien avait rejoint ses hôtes dans le jardin. D'Avilar avait quitté la salle à manger, fort contrarié de l'arrivée inattendue du frère de son hôte. William l'avait suivi autant par habitude que mû par les lois de la discrétion et de la politesse réservée. Le visage du négrier exprimait assez sa mauvaise humeur pour que Dawis le laissât en silence la cuver à loisir. Cependant il allait communiquer à son ami ce qui, selon lui, leur restait de mieux à faire, c'est-à-dire quitter le domaine de Saint-Till au plus tôt, afin de n'y point devenir importuns, lorsqu'une voix se fit entendre derrière eux.

— Capitaine ! sir William !

Les deux intimes se retournèrent. Le comte de Saint-

Till, car cette voix était la sienne, les rejoignit bientôt.

— Quelle mouche vous a piqués, messieurs, de nous quitter ainsi? Je viens vous adresser mes reproches et vous présenter mes excuses, dit-il.

— Et de quoi vous excuser, monsieur le comte? Nous comprenons que, dans un moment semblable et aussi heureux que celui que vous traversez, la présence même de gens ayant l'honneur d'avoir pénétré dans votre intimité plus avant que nous ne l'avons fait jusqu'ici, troublerait vos joies intimes; c'est pourquoi nous agissions à l'anglaise. Ne vous occupez pas de nous. Nous allons regagner notre auberge, où je dois payer le cheval que j'ai tué hier, et nous nous reverrons à la Nouvelle-Orléans, lorsque vous le jugerez convenable, lui répondit d'Avilar.

— Mais je ne l'entends pas ainsi, messieurs, et je connais assez mon frère pour être certain qu'il m'en voudrait beaucoup de vous avoir sacrifiés à lui, au détriment des plus strictes lois de l'hospitalité.

D'Avilar tint bon, le comte ne voulait pas céder. Ils en étaient là, lorsque Albert, Marguerite et Cécile les abordèrent.

— Messieurs, dit le frère de Maximilien à d'Avilar et à Dawis, vous savez qui je suis, et la comtesse vient de m'apprendre qui vous êtes; permettez-moi donc de me joindre à mon frère pour vous supplier de ne pas me croire un sauvage. Mon arrivée vous a fait vous retirer, je le comprends; mus par un sentiment d'une exquise délicatesse, en véritables gens du monde vous ne pouviez faire autrement; mais c'est à moi de vous déclarer que vous me seriez personnellement désagréables si ma présence ici devait en rien modifier les projets que vous aviez conçus avant que je ne fusse ici,

et vous faisait quitter cette habitation. Vous étiez chez Saint-Till; un Saint-Till inattendu arrive, vous êtes chez les Saint-Till encore, rien de plus.

— Comment résister à de telles paroles? dit Rodolphe en s'inclinant; seulement, monsieur, vous ignorez probablement que nous devons partir après le déjeuner.

— L'arrivée de mon frère modifie nos projets, messieurs, reprit le comte : je ne puis vous accompagner à la Nouvelle-Orléans ; si aucune affaire grave ne vous y appelle, demeurez avec nous du moins jusqu'à ce soir.

— Est-il nécessaire, messieurs, que je joigne ma voix à celle de mon mari pour vous retenir? demanda gracieusement la comtesse.

— Nous nous rendons, madame, repondit d'Avilar. Une promenade fut projetée immédiatement. Il fut décidé qu'Albert, Maximilien, Cécile et d'Avilar monteraient à cheval, et que la comtesse et William prendraient place dans une calèche. Maximilien donna ses ordres, et, une heure après, la petite caravane franchissait la grille du domaine de Saint-Till. Pour des marins, Maximilien et d'Avilar étaient des cavaliers fort distingués. Quant à Albert, sa réputation sous ce rapport, parmi les sportmen du bois de Boulogne, était aussi bien méritée que bien établie.

Cécile d'Ancy était également une écuyère consommée. L'amazone lui seyait à ravir; sa taille svelte et élancée, serrée dans un corsage de drap, étalait chastement tous les juvéniles trésors qui la rendaient vraiment remarquable. Le jeune de Saint-Till lui exprima immédiatement toute son admiration.

La caravane se dirigea vers un point situé à deux

lieues de l'habitation où le Mississipi, formant un coude et entourant un îlot, était fort curieux à contempler. Les chevaux du comte étaient de race, bien dressés, harnachés luxueusement. Quelques nuages adoucissaient les ardents rayons du soleil. Une fraîche brise s'élevait du fleuve. Tout promettait aux promeneurs une excursion charmante sous bien des rapports.

Albert marchait à côté de Cécile. Maximilien, entre la voiture et Rodolphe, causait avec le négrier, tout en interrompant fréquemment la conversation par des réflexions qu'il adressait à William et à la comtesse.

Ils arrivèrent au but de leur promenade. Une légère collation, dont les valets sortirent les éléments des caisses de la calèche, fut servie. Excités par l'exercice et l'air vivifiant qu'ils avaient respiré sur les hauteurs, avant de parcourir la petite vallée qui les avait conduits au rivage, tous les promeneurs l'accueillirent avec joie. Après une courte halte, la comtesse fit observer qu'il était temps de regagner l'habitation. Tout le monde se leva, sauf Rodolphe,

— Eh bien, capitaine, lui dit de Saint-Till, à quoi pensez-vous donc?

— A rien, mon cher hôte, mais je me sens très fatigué.

— Vraiment!

— Je vous l'affirme, fatigué à un point tel, que je regrette infiniment de ne pas avoir pris place dans la calèche auprès de Dawis et de Mme la comtesse. Puis, appelant William du geste, il lui dit : — Veux-tu me céder ta place et prendre mon cheval?

— Oui, répondit l'Anglais.

— Ne craignez-vous rien, monsieur? lui demanda Maximilien.

— Non, monsieur le comte.

— C'est qu'hier... ajouta de Saint-Till sans raillerie.

— Oh! hier, interrompit Dawis, je montais un cheval vicieux; mais sur des chevaux dressés et dociles comme les vôtres, je réponds de moi.

Disant ces mots, il enfourcha la monture de Rodolphe et celui-ci prit place dans la calèche en disant :

— Voilà mon premier tête-à-tête avec elle, sachons en profiter en étudiant la place.

Un instant après, voiture et cavaliers tournant bride, reprenaient le chemin de l'habitation.

VIII

MARGUERITE ET ALBERT

D'Avilar, qui, depuis l'instant où il avait vu Marguerite, se sentait en proie à une émotion si vive, que jusqu'alors il se croyait incapable d'en éprouver d'aussi violente, ne s'était complètement rendu maître de lui qu'en ayant recours à toute la puissance de sa formidable volonté.

Deux sentiments diamétralement opposés s'étaient en même temps emparés de lui. Le premier le rapprochait de la comtesse. Le second l'éloignait d'elle. Précisons. Tout en se rendant compte de l'orage qui commençait à gronder dans son cœur, appelant à son aide toute sa raison, et surtout invoquant toute la logique qu'elle contenait, il s'était dit que le but qu'il s'était juré d'atteindre désormais, et qui n'était autre que la séduction de la belle comtesse de Saint-Till, ne pourrait se réaliser sans un miracle. Or Rodolphe avait en l'intervention du ciel dans les choses d'ici-bas, une trop médiocre confiance pour compter sur la providence ou le destin, dans le sens que donnaient à celui-ci les anciens lorsqu'ils le nommaient : *Fatum !*

Dès lors il s'était dit que ce miracle, c'était à lui de

le faire. Mais comment? Il l'ignorait. Quand? Il ne savait encore. Tuer le comte de Saint-Till n'était que le prologue du complot qu'il devait former contre la vertu et la résistance certaine de la comtesse. Néanmoins, s'il n'eût écouté que la voix de son amour, il eût agi immédiatement comme un amoureux vulgaire, montrant sa passion ou plutôt la laissant deviner par ces mille riens significatifs que les femmes, si vertueuses qu'elles soient, comprennent toujours à merveille; mais il se dit que de telles manœuvres ne pourraient que compromettre son entreprise, et il eut assez de force sur lui-même, ainsi qu'on l'a vu, pour ne pas franchir les bornes de la courtoisie et de la politesse que tout hôte bien élevé doit à une femme distinguée qui l'admet à sa table et sous son toit.

Pendant que la petite caravane se dirigeait vers le but de la promenade que Maximilien avait choisi, tout ce qui pouvait se rattacher à l'ordre d'idées, que nous venons de signaler, avait passé dans le cerveau de Rodolphe, et l'arrivée d'Albert, dressant entre la femme qu'il convoitait et lui un obstacle aussi grand qu'inattendu, d'Avilar s'était dit que ce qu'il avait de mieux à faire pour le moment était de se ménager le plus adroitement possible une entrevue avec Marguerite, de façon à pouvoir étudier son caractère et baser sur cette étude un plan de conduite quelconque. Prétextant la fatigue, il avait réussi, sans que personne ne pût se douter du mobile qui le faisait agir. Dès qu'il fut installé près de Marguerite :

— Daignez agréer toutes mes excuses de vous avoir enlevé votre cavalier, madame, lui dit-il.

— C'est au contraire bien aimable à vous, monsieur, d'avoir renoncé à parcourir ce beau pays, en chevau-

chant comme vous le faisiez, pour me venir tenir compagnie.

— Cette compagnie doit être trop douce pour tous ceux qui ont l'honneur d'en jouir, madame la comtesse, pour qu'on ne la considère pas comme une insigne faveur.

— Oh! de grâce, monsieur d'Avilar, pas de compliments, je vous en prie, nous nous fâcherions.

— Eh bien, dit Rodolphe, accusez-moi de flatterie, si vous le voulez, quoique, je vous le jure, cette accusation serait bien injuste; mais les paroles que vous venez de prononcer me prouvent qu'il me faut encore ajouter une qualité de plus à toutes celles que je vous ai déjà reconnues.

— Ah! vous me raillez décidément, fit Mme de Saint-Till.

— Je constate simplement que vous avez la coquetterie en horreur.

— Oh! oui.

— Et je vous exprime humblement tout ce que cette constatation fait éclore en moi d'admiration et d'estime nouvelle.

— Voilà de bonnes paroles, capitaine, et je vous sais gré d'avoir bien voulu me les adresser; mais trêve de marivaudage; il ne convient ni à un marin comme vous, qui doit être franc et même un peu brusque avant tout, ni à une femme, épouse et mère comme moi.

— Vous parlez d'or, madame. Convenez pourtant que, tout franc marin que je suis, je n'en dois pas moins être homme de goût, c'est-à-dire avide du bien et du beau, enthousiaste de la perfection, et que, lorsque je rencontre une femme aussi parfaite que vous, sans ma-

rivauder le moins du monde, il m'est doux d'exprimer à cette femme combien j'ai d'estime, je dirai même de vénération pour elle.

— Alors, vous voulez être mon ami ? demanda Marguerite en souriant.

— Ce serait le plus beau titre que j'eusse jamais ambitionné, madame. Oui, je veux être votre ami dévoué, sincère.

— Eh bien, nous verrons.

— Est-ce un espoir que vous daignez me donner ?

— Ce n'est rien du tout pour l'instant, capitaine ; vous voyez que je suis franche, mais ces paroles doivent vous faire comprendre que je ne vois aucune raison pour vous accorder toute mon amitié. Oh ! je ne suis point banale. Il faut aimer peu et bien, il faut surtout ne donner son amitié ou son amour qu'à ceux qui sont dignes de les mériter de toutes les façons.

— C'est mon avis aussi.

— En théorie, c'est l'avis de tout le monde, mais en pratique, que de gens agissent autrement ! C'est parce que mon cœur est incapable d'éprouver à moitié n'importe quel sentiment que je n'y fais entrer qu'à bon escient ceux qui me semblent dignes de l'occuper. Puis, raisonnons : toute ma vie étant remplie déjà par mon amour d'épouse et de mère, j'ai bien peu de place à donner au reste, vous devez le comprendre.

— Aisément, madame la comtesse ; mais si petite que soit cette place, je désire la conquérir, car j'éprouve pour M. le comte de Saint-Till une sympathie des plus grandes, et il me serait doux de pouvoir me dire à la fois l'ami du comte et le vôtre.

— Mais l'amitié que vous me dites éprouver pour Maximilien est un titre très puissant à mes yeux. J'ai

tant d'affection pour lui, il me rend si heureuse, que c'est presque un devoir pour moi que d'aimer tous ceux qui l'aiment.

— Que dites-vous donc tous les deux ? demanda en cet instant le comte, qui s'était rapproché de la calèche.

— Des choses bien simples, lui répondit Marguerite. Le capitaine prétend qu'il vous adore et me demande mon amitié en invoquant, pour la conquérir, son affection pour vous.

— Mon affection et mon estime, monsieur le comte, ajouta d'Avilar.

— Mon cher capitaine, dit Maximilien, il existe entre ma femme et moi une telle communion d'idées et de sentiments, que je vous garantis qu'elle ne tardera pas à faire ce que vous lui demandez. Sur ces mots, tournant bride, M. de Saint-Till alla reprendre entre Dawis et Cécile la place qu'il occupait quelques secondes auparavant.

— Vous ne fumez pas, capitaine, reprit la comtesse, ne vous gênez donc pas pour moi.

— Vous êtes vraiment par trop prévenante, je suis confus.

— Nullement, je suis aguerrie, voilà tout. Quel splendide panorama ! Tenez, voyez ce petit tertre-là, du côté de la montagne, le distinguez-vous ?

— Oui, madame.

— C'est là parfois que je vais m'asseoir avec Rodrigue, lorsqu'après une absence mon mari nous a annoncé son arrivée. D'ici l'on ne pourrait se douter que de l'endroit dont je vous parle on distingue une grande partie de la route qui borde le fleuve ; là je guette avec anxiété et bonheur ; c'est tout naturel, n'est-il pas vrai ?

— En effet, madame.

— Et M. Dawis, poursuivit la comtesse en changeant brusquement de sujet de conversation, ne se ressent plus trop gravement de sa blessure, du moins il me l'a dit ce matin.

— Il s'en ressent si peu, qu'il ne m'en a plus même reparlé.

— C'est fort heureux! Aimez-vous les enfants, monsieur d'Avilar?

— Je les adore, madame.

— C'est une sotte question que je vous adresse là. Tous les gens de bien doivent avoir un véritable culte pour ces petits êtres qui sont l'espoir du printemps, la préoccupation de l'automne et le foyer de tendresse de l'hiver.

— Oh! voilà de la poésie.

— C'est possible, mais je la fais sans m'en douter, je vous l'assure.

Disant ces mots, la comtesse adressa à son mari un sourire si tendrement expressif, que d'Avilar se sentit pâlir de jalousie et qu'il tourna la tête afin de cacher son émotion.

On arriva. Une heure après, William et Rodolphe quittaient l'habitation dans une voiture que M. de Saint-Till avait gracieusement mise à leur disposition. Le cheval que d'Avilar montait la veille, sur lequel un nègre s'était installé, trottait à côté de la voiture.

Lorsque l'aubergiste du *Lion d'argent*, qui sondait du regard l'horizon et qui depuis le matin était en proie à une légère inquiétude bien compréhensible sur le sort de ses chevaux, vit arriver les deux amis, sa joie se manifesta par un empressement plus grand encore à les

recevoir qu'il n'en avait montré la veille lorsqu'ils avaient débarqué chez lui.

D'Avilar, sans descendre de voiture, régla son compte avec cet homme, dédaignant de marchander sur le prix exagéré du cheval mort, qu'il solda en un bon à vue sur la maison Morel et Ce, de la Nouvelle-Orléans, et, cela fait, il donna l'ordre au cocher du comte de prendre le chemin de la ville.

Pendant ce trajet, les deux amis gardèrent le silence. Un seul et même sujet occupait leur pensée ; mais la prudence leur ordonnait de ne point l'aborder devant un des valets du comte de Saint-Till. Enfin, arrivés à leur hôtel, ils purent renvoyer ce dernier et gagner leur appartement.

— Eh bien ? demanda William.

— Eh bien, répondit Rodolphe, cette femme est aussi vertueuse que belle.

— Alors tu as renoncé à tes projets ?

— Loin d'y renoncer, William, je suis plus que jamais résolu à ne plus vivre que pour poursuivre leur réalisation.

— Bonne chance ! Mais as-tu réfléchi à la complication qui résulte de l'arrivée du frère cadet du comte ?

— Oui, et je me suis armé de patience.

— Tu te lasseras.

— Non pas ! Ne t'ai-je pas dit que je l'aime ?

— Tu m'as dit cela hier.

— Aujourd'hui je te dirai : Je l'adore.

Dawis comprit qu'il était inutile de contrarier d'Avilar.

— N'en parlons plus, répliqua-t-il.

Un mois se passa sans amener aucun incident dans

la vie des deux amis. D'Avilar, pendant toute sa durée, n'avait pas même prononçé le nom de Saint-Till, et il semblait avoir complètement oublié son séjour à l'habitation du comte, ainsi que les terribles projets qu'il y avait conçus, si bien qu'un matin William lui demanda :

— Quand repartons-nous ?

— Puis-je le savoir?

— Comment?

— Certes, car notre départ ne s'accomplira que lorsque j'aurai réussi dans ce que je médite.

— Allons, je me trompais, se dit William, les idées de d'Avilar ne se sont pas modifiées.

. . . .

Le même jour, au moment où les deux amis se promenaient sur la jetée, ils aperçurent le comte et la comtesse avec Cécile et Albert dans un landau. Maximilien reconnut le capitaine ainsi que William. Il fit arrêter. L'Anglais et le négrier s'approchèrent. Les politesses d'usage furent échangées.

— Pourquoi ne vous a-t-on pas revus, messieurs? Auriez-vous trouvé indigne de vous l'hospitalité que j'ai été heureux de vous offrir? leur dit Maximilien.

— Vous ne pouvez le penser, mon cher comte, répliqua d'Avilar. Croyez bien que nous n'oublierons jamais les heures charmantes que nous avons passées à votre habitation. Si nous nous sommes abstenus d'y revenir, c'est simplement par pure discrétion; nous avons compris que, pendant le séjour de monsieur votre frère à la Louisiane, des étrangers seraient chez vous des importuns. Lorsqu'il vous aura quittés, à votre premier appel, nous irons vous voir avec un extrême plaisir.

— Mais nous ne voulons pas attendre aussi longtemps, reprit M. de Saint-Till, et s'adressant à son frère : — Mon cher Albert, lui dit-il, apprenez donc à ces messieurs que vous êtes ici pour six mois au moins.

— Peut-être plus même, ajouta le jeune de Saint-Till. Je me joins donc à Maximilien, messieurs, pour vous assurer que vous serez toujours les bienvenus à l'habitation.

— Merci, mille fois, messieurs ; nous profiterons alors de votre aimable invitation.

— Nous comptons sur vous, dit à son tour la comtesse.

Dawis et d'Avilar s'inclinèrent. Le comte leur serra la main et le landau s'éloigna.

— Six mois ! dit alors Rodrigue à William, c'est l'enfer qui s'en mêle, car tant que ce maudit frère sera à la Louisiane, il m'est impossible d'agir.

. . . .

Nous avons dit déjà à quel point Albert était sympathique. Marguerite lui témoigna immédiatement une véritable amitié, et Cécile se sentit complètement attirée vers ce beau jeune homme, si simple et si bien doué. Ce fut d'abord entre les quatre principaux habitants du domaine du comte une intimité charmante, pleine de confiance et d'abandon. Deux sœurs n'eussent pas témoigné à un frère aîné plus de tendresses que Marguerite et Cécile n'en montrèrent à Albert de Saint-Till, au bout d'une semaine.

Albert était enchanté des deux femmes, et ce fut avec un grand étonnement qu'il remarqua un beau matin que Cécile n'était plus la même que la veille pour lui. Elle était toujours aussi bonne, aussi prévenante, aussi aimable même, mais l'abandon qui caractérisait tous

les rapports avait évidemment disparu. Ce ne fut d'abord qu'une nuance légère qui s'accusa de jour en jour davantage et prit bientôt les proportions d'une ligne de conduite adoptée après mûres réflexions.

Au premier abord, Albert n'y attacha aucune importance; mais au bout de quelques jours, l'évidence le frappa, et, en se remémorant tout ce qui s'était passé entre Cécile et lui depuis son arrivée, il constata cet inexplicable changement. Il se demanda quel pouvait être le motif qui guidait Cécile, et ne le trouva pas. Alors lui-même se sentit contraint devant elle, et honteux de ressentir l'espèce de gêne qu'il éprouvait, il se réfugia dans une indifférence affectée qui fut bientôt remarquée par Mlle d'Ancy, ainsi que par Marguerite et son mari, ce qui provoqua entre ces derniers l'entretien suivant :

— Dis-moi, Maximilien, fit un soir la comtesse, au moment où M. de Saint-Till allait regagner son appartement, n'as-tu pas remarqué que depuis quelques jours ton frère n'est plus avec ma sœur le même que lorsqu'il est arrivé ?

— Je l'ai si bien remarqué, ma chère Marguerite, que non seulement j'étais résolu à te faire part de mes observations, mais encore à demander à Albert, dès demain, le motif qui le fait agir.

— Ne le devines-tu pas un peu?

— Non.

— Oh ! les hommes ! reprit Mme de Saint-Till avec un malin sourire. Décidément, nous sommes plus fines que vous !

— Je l'avoue sans rougir. Selon toi, que se passe-t-il dans l'esprit de Cécile?

— Nous ne parlons pas d'elle.

— Pardonne-moi, car le même changement s'est opéré chez elle en même temps que chez Albert.

— Les femmes ne se laissent pas aussi facilement deviner que vous autres, messieurs, répliqua judicieusement la comtesse; identiques chez les deux sexes, les mêmes symptômes peuvent provenir de causes complètement différentes. Cécile est une bonne et simple créature, mais elle n'en est pas moins femme pour cela, et je serais fort en peine de définir ce qui se passe en elle sans l'avoir interrogée. Pour M. Albert, je réponds ne pas me tromper, et je te déclare que ce beau cavalier, ce Parisien à qui les succès n'ont pas dû manquer, s'il n'est pas déjà très amoureux de ma sœur, entre dans la première période d'une passion véritable pour elle.

— Comment, tu crois?

— Pourquoi pas?

— Oui, Cécile est charmante; mais je ne sache point que la naissance de l'amour, surtout dans les conditions où se trouvent Albert et ta sœur vis-à-vis l'un de l'autre, puisse se manifester par une froideur évidente, une contrainte certaine.

— Ce sont, au contraire, ces conditions mêmes qui ont mis Albert sur la réserve, dès qu'il s'est senti captivé.

— Albert se serait confié à moi.

— Non, car il est probable qu'il ne se rend pas encore bien compte à lui-même de la cause véritable de sa conduite.

— Eh bien, je l'interrogerai. Rien ne me ferait plus de plaisir que de le voir resserrer encore les liens qui nous unissent, en prenant Cécile pour femme.

— Mon cher Maximilien, ton imagination court la

poste. N'allons pas si vite, dit Marguerite en riant.

— Crois-tu t'être trompée sur les sentiments de mon frère, chère femme ?

— Oh ! non, certes, mais, encore une fois, le doute existera pour moi sur ceux de Cécile, tant que la chère enfant ne m'aura pas avoué son amour.

— Je n'insiste pas et j'espère, reprit le comte.

— J'espère aussi, reprit Marguerite.

Ils se séparèrent après avoir échangé un long baiser. Dès qu'elle fut seule, la comtesse, au lieu de procéder à sa toilette de nuit, sortit de son appartement et suivit le corridor du premier, qui, comme la galerie du rez-de-chausssée, formait un coude à l'angle de l'habitation. Au milieu de ce corridor, elle s'arrêta devant une porte fermée sous laquelle filtrait un ruban lumineux.

— Elle n'est pas encore couchée, se dit Mme de Saint-Till, puis elle frappa du doigt.

— Qui est là? demanda du dedans Cécile, car cette porte était celle de la chambre de Mlle d'Ancy.

— Moi, Marguerite.

— Entre, chère sœur, et Cécile ouvrit. La comtesse pénétra chez la jeune fille.

— Comment ! fit-elle, tu n'es donc pas couchée ?

— Non.

— Je te trouve même à cette heure tout habillée comme au salon.

— Eh bien, as-tu toi-même changé de costume ?

— Oh ! moi, c'est différent ; je viens de causer avec mon mari pendant plus d'une heure. Mais ici tu te trouvais seule. Qu'as-tu fait ?

— J'ai songé.

— A quoi? mignonne.

— A bien des choses, va.

— Ah ! fit la comtesse en prenant place sur une chaise longue et en entraînant Cécile à ses côtés, et lesquelles ?

— Le sais-je ?

— Comment, le sais-je ? répéta la comtesse.

— Mais, oui, je songeais, je rêvais, je laissais errer ma pensée à sa fantaisie plutôt qu'à la mienne.

— Petite sœur, tu n'es pas franche.

— Marguerite !

— Allons, chère enfant, je suis ta sœur chérie, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui.

— Ta sœur aînée, presque ta mère...

— C'est vrai.

— Et tu ne voudrais pas avoir de secret pour moi ?

— Non, Marguerite, aussi n'en ai-je point.

— En ce cas, j'attends ta confidence ; et joignant le geste à la parole, la comtesse se blottit dans le fond de la chaise longue, dans l'attitude d'une personne qui s'apprête à écouter.

— Eh bien, fit-elle au bout de quelques secondes.

— Mais je n'ai pas de confidence à te faire, reprit Cécile d'un ton embarrassé.

— Menteuse ! tu rougis.

— Tu crois ?

— Interroge ta glace.

— Tu sais bien que je rougis facilement.

— Facilement, oui, mais pas sans cause.

— Tu es méchante ce soir.

— Non, ma Cécile, et la preuve c'est que je comprends si bien ton charmant embarras, que je consens à te venir en aide. Donne-moi tes mains, regarde-moi

bien en face, non pas ainsi; en face, te dis-je, les yeux dans les yeux, là, c'est cela, et maintenant, écoute : — Si, malgré l'heure avancée, car il est plus de minuit, mademoiselle, je vous trouve debout encore, c'est que vous pensez à quelqu'un...

— Ma sœur.

— Et ce quelqu'un-là, c'est Albert.

— Oh! fit Cécile en baissant la tête avec une pudeur candide adorable.

La comtesse prit la tête de la jeune fille dans ses mains, imprima sur son front un affectueux baiser, et glissant doucement ses lèvres jusqu'à l'oreille de la jeune fille, elle murmura :

— Tu l'aimes?

A cette question directe et si incisive pour une jeune fille qui se l'entend adresser pour la première fois, Mlle d'Ancy frissonna. La comtesse la sentit trembler dans ses bras. Elle l'embrassa une seconde fois et la pressa sur son cœur, afin de la rassurer, puis voyant que malgré cet encouragement Cécile restait muette :

— Sois confiante et franche, ma Cécile, reprit-elle; tu aimes Albert?

Mlle d'Ancy releva la tête, et comme si elle répondait plus encore aux dernières pensées qui venaient de l'assaillir qu'à Marguerite, elle lui dit :

— Je ne sais.

Ces mots plongèrent la comtesse dans un étonnement qu'elle exprima aussitôt.

— Comment?

— Oui, reprit Cécile en s'armant de courage. Tu l'as deviné; il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire, et cela, depuis que M. Albert est ici. Oh! je suis bien sûre que c'est sa présence qui en est cause;

mais la sensation que j'éprouve est si bizarre, si charmante et si pénible à la fois, que je ne puis penser que ce soit de l'amour.

— Chaste Cécile!

— Tiens, ma sœur, il y a huit jours encore j'étais gaie, heureuse; je me sentais devant M. Albert aussi à l'aise que devant toi et devant Maximilien. Dès le second jour de son arrivée ici, il m'avait semblé que nous nous connaissions depuis très longtemps, et je me sentais une véritable amitié pour lui. Que s'est-il passé après ? Je l'ignore, M. Albert n'a rien fait pour me contrarier, au contraire, et malgré cela, je me suis sentie troublée, inquiète, mal à l'aise devant lui. J'ai eu peur de lui déplaire, puis je me suis trouvée ridicule d'être aussi préoccupée de la plus ou moins bonne opinion qu'il peut avoir de moi. Aussi lui en ai-je voulu. Ensuite j'ai réfléchi que mon irritation était injuste; j'ai tenté de revenir ce que j'étais d'abord, ce fut en vain. Son regard me gênait, le son de sa voix me troublait; lorsqu'il me parlait, mille choses me venaient à l'esprit et je n'en pouvais exprimer aucune. Je suis devenue d'une banalité horrible. Il doit me croire bête...

— Folle!

— Oh! que non, et la preuve, c'est qu'il n'est plus non plus pour moi ce qu'il était d'abord. Je lui déplais, je l'ennuie, et j'en suis mortellement triste, mon orgueil en souffre horriblement...

— Et, interrompit la comtesse, rien ne te ferait plus de plaisir que l'assurance qu'Albert, malgré ta prétendue gaucherie, te trouve aussi charmante que par le passé ?

— C'est vrai, mon amour-propre en serait flatté. Je retrouverais peut-être le calme que j'ai perdu.

— Eh bien, ma chère, rassure-toi ; ce n'est pas ton orgueil ni ton amour-propre qui sont en jeu, mais ton cœur, ton cœur seul, qui ne bat plus que pour l'heureux Albert. Sois-en convaincue.

— Mais alors pourquoi cette inquiétude vague que je ne puis vaincre ?

— Parce que tu aimes.

— L'amour est donc une souffrance ?

— Non, Cécile, l'amour est un sentiment divin, mais si violent qu'il envahit tout notre être, la première fois qu'on l'éprouve.

— On peut donc aimer deux fois ? remarqua la jeune fille avec la judicieuse logique des enfants terribles et des vierges ignorantes.

— Les hommes, oui ; les femmes, non.

— Alors, Albert pourrait en aimer une autre que moi quelque jour ?

— Tu crois donc qu'il t'aime ?

— Il ne me l'a pas dit.

— Enfin, que crois-tu ?

— Je ne crois plus rien, je suis toute bouleversée.

— Eh bien, j'ai vu clair pour toi, Albert t'aime...

— Vraiment ! Oh ! ma sœur !

— Et c'est justement la force de cet amour même qui a opéré chez lui les modifications dans sa conduite que tu as remarquées à ton égard. Maintenant, si tu veux voir clair en toi, si tu désires interroger ton cœur et savoir au juste à quoi t'en tenir sur tes propres sentiments, demande-toi comment si, par impossible, Albert voulait nous quitter demain, tu accueillerais son départ et comment tu supporterais son absence ?

— Albert ! partir... lui ! c'est impossible ! s'écria Cécile, et des larmes brillèrent dans ses yeux.

— Là, là, mon trésor, il n'est pas question de cela. Seulement, sache une chose, tu n'aimes pas Albert.

— Ah! fit M[lle] d'Ancy avec un accent indéfinissable.

— Non, reprit la comtesse en riant, tu l'adores, et, ayant embrassé une troisième fois sa sœur, elle se leva, gagna la porte, l'ouvrit et lança à la jeune fille ces mots remplis d'espoir :

— Bonsoir, madame de Saint-Till, puis elle regagna son appartement.

Le lendemain matin, les premiers mots que Marguerite adressa à son mari furent ceux-ci :

— Je puis te répondre, maintenant; j'ai questionné Cécile.

— Quand cela?

— Hier au soir, après notre entretien. Je l'ai surprise chez elle, rêveuse et veillant, ce qui fut déjà pour moi un indice certain.

— Et Cécile...? interrompit M. de Saint-Till.

— Adore ton frère, tout simplement.

— La brave et noble fille, s'écria Maximilien enchanté.

— Maintenant, si tu m'en crois, laissons aller les choses.

— Je vais parler à Albert.

— A quoi bon?

— A m'assurer si tu ne te trompes pas, et si de son côté il aime ta sœur. Vois donc ce que deviendrait la pauvre enfant dédaignée, incomprise. Nous ne saurions prendre trop de précautions pour sauvegarder son bonheur.

— Tout ce que tu fais est bien fait; questionne à ton tour ton frère, Maximilien.

Aussitôt le comte se rendit dans la chambre d'Albert. Elle était vide.

— Ah! déjà descendu au jardin, se dit Maximilien. Bon signe, les amoureux dorment peu, et, sur cette réflexion, le comte gagna le parc, où il ne tarda pas à découvrir Albert, qui fumait son cigare dans une allée ombreuse fort propice à la rêverie.

— Déjà debout, mon cher Albert, lui dit-il en l'abordant.

— Comment déjà, voilà plus d'une heure que je me promène. Le temps est admirable ce matin, la rosée a des parfums exquis; ils sont montés jusqu'à moi au moment où je me suis réveillé et m'ont invité à venir les humer de près.

— Maximilien sourit.

— Sais-tu ce que j'ai rêvé cette nuit? reprit-il.

— Non.

— Devine, je te le donne en cent, je te le donne en mille!

— Je me rends. Parle.

— Que tu épousais Cécile.

L'attaque était brusque. Nullement préparé à la recevoir, Albert tressaillit.

— Que dis-tu de cette folie? ajouta Maximilien, en constatant avec joie le trouble du jeune homme.

Il y eut un silence de quelques secondes. Albert se remit à marcher, Maximilien l'imita.

— Tu t'es donc aperçu que je l'aime? dit enfin le jeune homme.

— Toi! s'écria le comte en feignant l'étonnement.

— Fais donc l'étonné.

— Eh bien, non! je serai franc, je ne me suis pas aperçu que tu aimes Cécile, mais Marguerite me l'a

affirmé hier, et Marguerite ne se trompe jamais.

— Mon cher Maximilien, reprit Albert, je vais déployer vis-à-vis de toi une franchise tout aussi grande que celle dont tu viens de faire preuve. Oui, j'aime Cécile, et si je réussis à me faire aimer d'elle, le plus beau jour de ma vie sera celui où je pourrai la nommer ma femme; cependant, si nous avions eu hier la conversation que nous avons aujourd'hui, peut-être ne t'aurais-je pas parlé de la même manière. Je n'ai pas besoin de te dire toute l'admiration que m'ont inspiré les charmes de Cécile, dès que je l'ai connue; mais c'est de cette nuit, nuit pendant laquelle j'ai réfléchi et analysé avec calme ce qui se passait en moi, que j'ai enfin compris que cette admiration s'était transformée en amour.

— En amour vrai?

— En passion maîtresse, impérieuse, complète, si tu le préfères.

— Embrasse-moi, fit Maximilien, et il ouvrit ses bras à Albert, qui s'y précipita aussitôt.

Quelques heures après, la cloche du déjeuner s'étant fait entendre, Marguerite, Cécile et Maximilien se trouvèrent dans la salle à manger quelques instants avant Albert. Celui-ci parut. Le comte alla à lui, lui prit la main, et, s'armant d'un ton grave, qui était bien loin des idées riantes qui s'étaient emparées de lui depuis que son frère lui avait avoué qu'il aimait Cécile, s'avançant en entraînant Albert vers elle il dit à la jeune fille :

— Mademoiselle d'Ancy, j'ai l'honneur de vous présenter M. Albert de Saint-Till, votre fiancé.

Cécile devint rouge comme une pivoine, et, toute confuse, cacha son visage dans ses mains.

— Embrasse-la, dit le comte à Albert.

Ce dernier se hâta d'obéir.

— Oh! je suis bien heureuse, murmura Cécile, mais si bas, que seul Albert l'entendit.

Le déjeuner fut des plus gais; on fit mille projets pour l'avenir, et une promenade fut immédiatement décidée. On sait déjà qu'elle eut lieu, car c'est pendant son cours que nous avons vu Maximilien inviter Rodolphe d'Avilar et William Dawis à revenir à l'habitation.

IX

LA NOCE

A la suite des divers incidents que nous venons de rapporter, la situation de Cécile et d'Albert fut des plus bizarres : sans s'être adressé un seul mot d'amour, ils étaient fiancés.

Une heure après être rentrés de la promenade pendant laquelle ils avaient rencontré le capitaine du *Chantier* et son compagnon, Albert et Cécile se trouvèrent seuls. Confiants tous deux dans leur loyauté réciproque ainsi que dans leur mutuelle sincérité, ils cédèrent sans terreur ni sans contrainte à l'influence enivrante du courant rempli de tendresse qui les portait l'un vers l'autre.

— Cécile, ma Cécile! s'écria Albert de Saint-Till.

— Ainsi vous m'aimez ?

— De toutes mes forces, et vous ?

— De toute mon âme !

Qu'eussent-ils pu ajouter ? Un long silence suivit ce mutuel aveu ; silence d'une éloquence aussi grande que celle des paroles qu'ils venaient d'échanger.

Albert, assis en face de Cécile, avait pris ses mains dans les siennes. Il les pressait doucement, noyant ses regards dans ceux de la jeune fille, et cette contem-

14

plation les plongeait tous deux dans un ravissement indéfinissable.

A partir de ce moment, leur existence ne fut qu'un enchantement continuel: vivre à côté de ce qu'on aime, et avoir pour but l'assurance de resserrer encore par les liens les plus étroits et les plus doux ses rapports avec l'être aimé, quoi de plus charmant et quel paradis plus complet pourrait jamais rêver le plus difficile, le plus insensible des hommes ?

Marguerite et Maximilien étaient les témoins ravis du bonheur des deux amants. Confidents naturels de Cécile et d'Albert, la comtesse et M. de Saint-Till se félicitaient chaque jour de l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Dans des circonstances semblables, les projets naissent en foule. Albert ne voulait pas s'établir à la Louisiane. Cécile ne demandait pas mieux en principe que de suivre son mari, et, néanmoins, ne cachait pas l'horrible chagrin qu'elle éprouverait en se séparant de sa sœur. D'un autre côté, Albert, dans son formel désir de retourner en France, était mû par l'affection et la reconnaissance qu'il possédait pour la marquise de Saint-Till, son aïeule paternelle, qui, on le sait, l'avait élevé et avait pour lui une de ces affections qu'on ne peut s'empêcher de partager et de respecter en dépit de tout. La situation, ainsi définie, était un véritable problème qui n'avait qu'une unique solution rationnelle. Albert la trouva.

— Je ne puis me séparer de la marquise, tu le sais, dit-il à Maximilien. Je serais le dernier des ingrats si j'abandonnais cette chère, bonne et respectable femme.

— C'est vrai.

— Cécile veut vivre près de Marguerite : Marguerite ne peut consentir à passer ses jours sans t'avoir à ses

côtés, tu es donc l'obstacle et le pivot de tout ceci.

— Que faire alors?

— Vendre tes biens, réaliser ta fortune, demander ton changement et venir habiter Paris avec nous.

— Que dis-tu?

— Trouves-tu la proposition déraisonnable?

— Nullement.

— Eh bien, accepte alors.

— Un instant, voici Marguerite, je désire la consulter avant de te répondre.

La comtesse, qui venait d'entrer dans le petit salon où William blessé avait été transporté le jour où d'Avilar avait brûlé la cervelle à son cheval, salon dans lequel les deux frères causaient ainsi, n'eut aucun effort à faire pour constater qu'il s'agissait entre eux d'une chose grave.

— Parle, Albert, reprit Maximilien.

— Ma chère belle-sœur, dit le fiancé de Cécile, il ne s'agit rien moins que d'un grand projet qui ne peut s'accomplir sans votre approbation complète.

— Et ce projet?

— Est de réaliser votre fortune et de quitter la Louisiane pour venir vous établir en France auprès de notre aïeule, la marquise de Saint-Till, avec Cécile et moi.

— Mais s'il est grave, ce projet-là me paraît tout aussi raisonnable, dit Marguerite aussitôt.

— Vrai! s'écria Maximilien enchanté, tu consentirais à quitter la Louisiane sans regret pour me suivre à Paris?

— Pourquoi non! J'aime ces lieux où je suis née, j'adore ce ciel sous lequel j'ai grandi, j'ai aimé; j'ai un culte véritable pour cette habitation où tu m'as rendue

si heureuse que jamais femme ne pourra l'être davantage sur la terre; je vénère son toit, sous lequel Dieu m'a fait devenir mère en m'envoyant cet autre toi-même qui se nomme Rodrigue; mais toute ma vie, malgré ce que je viens de te dire, est en toi, mon cher Maximilien. Là où te seras, je serai bien. Là où tu vivras, je serai satisfaite de vivre.

— Tu habiteras la France sans regret?

— En pourrait-il naître pour moi, si nous ne nous séparons pas? Ma patrie, c'est toi; ma vie, c'est toi. Marche, je te suivrai.

— Oh! la chère et aimante créature! s'écria le comte, et saisissant la blonde tête de la comtesse dans ses mains, il imprima sur ses lèvres un long baiser de reconnaissance et d'amour.

— Affaire conclue! s'écria Albert avec joie. Dans trois mois, je me marie à Paris, dans l'église du Roule; nous y serons tous.

— Peste! reprit Maximilien, comme tu y vas.

— Cela te semble trop long. Mettons deux mois, et n'en parlons plus.

— Grand fou!

— Grand sage, au contraire. La suprême sagesse ne consiste-t-elle pas à se rendre heureux, et mon mariage avec Cécile ne doit-il pas me rendre le plus fortuné des hommes?

— Il ne s'agit pas de ton mariage, mon cher Albert, reprit le comte. Comme tu me le disais il n'y a qu'un instant, avant de quitter la Louisiane, il me faudra réaliser ma fortune. Or ce n'est pas en trois mois, ni même en six, que je pourrai le faire sans m'exposer à subir des pertes considérables, auxquelles un père de famille ne peut consentir de son plein gré.

— C'est juste, fit Albert en baissant la tête.

— Voilà mon avis, dit à son tour la comtesse. Qu'Albert épouse Cécile ici, et qu'il consente à passer sa lune de miel auprès de nous.

— Et la marquise? objecta le jeune de Saint-Till.

— Aidé par vous, Maximilien hâtera les choses, et dans six mois, un an au plus, nous serons tous près d'elle.

— Eh oui, fit Albert; qu'en dis-tu, Maximilien?

— Je dis, mon ami, je dis... eh parbleu! je dis que je suis toujours de l'avis de Marguerite.

On communiqua à Cécile ce qui avait été décidé. Mlle d'Ancy approuva tout sans restriction. Être la femme d'Albert dans trois mois; vivre ensuite auprès de sa sœur qu'elle adorait; voir ensuite la France, Paris, ce Paris qui est l'attraction irrésistible de l'univers entier, quel plus beau rêve pouvait-elle jamais faire, quelle plus enivrante réalité pouvait s'offrir à elle?

Quelques jours après, d'Avilar et Dawis vinrent à l'habitation, où ils reçurent le meilleur accueil.

— Vous nous restez, n'est-ce pas? leur dit le comte.

— Volontiers, mais jusqu'à demain seulement, répondit Rodolphe.

Le dîner achevé, d'Avilar prit le comte à part :

— Nous sommes toujours vos débiteurs, monsieur de Saint-Till.

— Vous vous trompez, capitaine, répliqua ce dernier, c'est moi au contraire qui suis le vôtre.

— Vous plaisantez?

— Nullement, ne vous dois-je pas une revanche? Or celle-ci pouvant tout changer, c'est moi qui vous dois plus que vous.

Il sonna sur ces mots, et dit au valet qui parut :

— Des cartes.

— Quoi, vous allez jouer ? fit la comtesse.

— Vous n'avez donc pas entendu, Marguerite, que je dois une revanche à ces messieurs?

— C'est différent, reprit Mme de Saint-Till.

— Un simple et vertueux whist de famille, madame, ajouta d'Avilar en souriant.

— Jouez, jouez, messieurs, je vous laisse entière liberté.

— Albert, es-tu des nôtres? dit Maximilien.

— Dieu m'en garde, je joue déplorablement.

— Tant mieux, tu seras mon partenaire et j'aurai reperdu plus vite ce que j'ai gagné au capitaine et à sir Dawis.

— Mais nous désirons que les forces restent égales, monsieur le comte, objecta d'Avilar.

— C'est votre droit, capitaine.

— Merci, monsieur, fit Albert en s'adressant à Rodolphe.

— Un mort, alors, messieurs, répéta le comte.

— Un mort!

Albert resta près de Cécile et de Marguerite, et d'Avilar, Dawis, ainsi que le comte prirent place à la table de jeu qui était dressée dans un coin du salon. Soit hasard, soit que les hôtes du comte eussent pris d'avance la résolution de perdre le plus possible, M. de Saint-Till remporta encore cette fois un avantage marqué sur ses adversaires.

Albert, la comtesse et Cécile s'étaient retirés depuis longtemps déjà que Maximilien jouait encore avec les deux amis. Après un robber plus désastreux encore

pour Dawis et pour d'Avilar que les précédents, celui-ci s'arrêta :

— Il se fait tard, mon cher comte, et nous ne voudrions pas abuser plus longtemps de votre patience, dit-il. Réglons nos comptes. Nous vous devons trois mille francs, continua-t-il en tirant un portefeuille de sa poche.

— Non pas, messieurs, je ne veux pas accepter de vous un louis. La revanche n'a pas été heureuse. Eh bien, c'est partie remise, voilà tout.

— J'accepte, reprit d'Avilar, mais je suis très superstitieux, monsieur le comte, et je crois que ce toit vous porte bonheur.

— Mon cher capitaine, reprit de Saint-Till sans se douter du piège qu'on lui tendait, c'est mon avis comme le vôtre, et, à la plus prochaine occasion, nous nous attablerons où bon vous semblera, et nous lutterons de plus belle.

— C'est convenu.

Lorsque le lendemain d'Avilar et Dawis reprirent la route de la Nouvelle-Orléans, Rodolphe n'attendit pas les questions dont, du reste, en principe, William se montrait fort avare, pour lui faire part de ses impressions.

— Je suis furieux! dit-il.

— Pourquoi? demanda froidement l'Anglais.

— Pourquoi, pourquoi? parce que j'ai beau me creuser la cervelle, je ne vois pas arriver aujourd'hui plus qu'hier la solution de l'entreprise que j'ai conçue, et tu sais que je ne t'ai entraîné chez le comte que dans l'espoir que quelque incident nouveau aurait modifié les projets de cet infernal Albert, que le ciel confonde;

et j'enrage, parce que plus qu'hier je suis convaincu que moins que jamais il ne songe à s'éloigner.

— Attendons, dit philosophiquement William.

— C'est facile à dire, attendre, toujours attendre, quand un désir de vengeance vous mord le cœur, et qu'une passion sans égale ne vous permet plus que d'avoir une seule et unique pensée. Tiens, le plus tôt possible nous quitterons la Louisiane.

— Ah! bah!

— Oui, nos hommes s'impatientent, ils ont assez de la terre ferme. Faisons un voyage. L'air de la mer me fera du bien. Il calmera mes sens, éteindra ma fièvre et me rendra le jugement qui me manque. L'as-tu remarqué hier?

— Qui?

— Eh! la comtesse, parbleu.

— Je l'ai vue comme toi, eh bien?

— Plus belle que jamais, n'est-ce pas?

— Aussi belle, oui; plus, non.

— Tu es un aveugle.

— Au contraire, j'ai des yeux excellents.

— Alors, c'est que je la regarde, moi, différemment que tu ne le fais.

— Mon cher Rodolphe, voilà la première parole véritablement sensée que tu prononces depuis que nous avons quitté l'habitation du comte de Saint-Till.

— Que je le hais! reprit d'Avilar en lançant un regard de haine.

Trois jours après cette conversation, Rodolphe entra un matin dans la chambre de William.

— Nous partons, lui dit-il.

— Ah! Et où allons-nous?

— Je n'en sais rien. Il s'agit d'un transport de mar-

chandises. Six semaines de mer au plus. J'ai accepté sans même débattre le prix. Dans trois mois nous serons de retour, et je pourrai agir enfin.

— Et quand partons-nous?

— Après-demain, le temps de charger le navire.

— C'est bien, dit William, qui, selon son habitude, approuvait tout, lorsque d'Avilar ne sortait pas de certaines bornes.

En effet, le surlendemain, le *Chantier* quittait l'embouchure du Missisipi pour gagner la pleine mer et se diriger vers la Havane. Nous ne le suivrons pas dans cette excursion, qui, comme l'avait pressenti d'Avilar, dura trois mois.

Le jour où le *Chantier* revint aborder à son point de départ, l'habitation du comte de Saint-Till était en fête. On y célébrait le mariage d'Albert avec Mlle Cécile d'Ancy. De nombreux invités étaient arrivés de tous les côtés à dix lieues à la ronde, pour assister à la cérémonie et aux fêtes qui devaient l'accompagner. En quittant la Nouvelle-Orléans, d'Avilar avait adressé au comte un mot poli, l'informant de son départ et ajournant la revanche que lui avait si galamment offerte M. de Saint-Till à son retour, qu'il annonçait comme devant avoir lieu trois mois après.

Une lettre de Maximilien attendait d'Avilar à son hôtel. Cette lettre, que le négrier trouva à son retour, lui faisait part du mariage d'Albert et de Cécile, et l'invitait, ainsi que William, à assister à la noce.

— Voilà du nouveau, Dawis, dit Rodolphe, tiens, lis, et il tendit à son intime l'invitation du comte de Saint-Till.

— Ah, bah ! fit l'Anglais après avoir jeté les yeux sur la missive du comte.

— Mille millions de moricauds ! s'écria d'Avilar, comprends-tu que le diable s'en mêle en personne ? Le frère de Saint-Till épouse la sœur de la comtesse ; aurait-il pris la résolution de se fixer pour toujours à la Louisiane ? Ah ! s'il en est ainsi, malheur à lui ! Le plus pressé est d'être fixé sur ce point. Si Maximilien multiplie ses forces, je consoliderai mon plan ; ce qui m'irrite le plus dans toute cette affaire est l'inconnu. Quand, comment devrai-je agir ? quand viendra l'instant où, libre enfin, Marguerite pourra m'écouter. Vaines questions que je m'adresse sans cesse sans pouvoir les résoudre, ce qui me met en fureur. Partons, William. Allons à cette noce maudite.

Une heure après, les deux amis pénétraient dans le parc du comte. Il faisait un temps superbe. Devant l'habitation, un tente avait été dressée. Un orchestre en occupait le centre ; aux accents joyeux des airs les plus entraînants qu'il exécutait fort bien, du reste, esclaves, serviteurs et même invités s'étaient fraternellement confondus.

Ce bal champêtre avait été ouvert par les nouveaux mariés, qui, dans un quadrille d'honneur, avaient eu pour vis-à-vis Maximilien et Marguerite. Depuis lors Cécile, ravissante dans sa toilette blanche, et tout animée par la danse et surtout par l'immense joie qu'elle avait au cœur, passait de main en main, valsant comme une Willi-fantôme. D'Avilar et William pénétrèrent sous la tente. En ce moment, Marguerite, qui dansait aussi, fut reconduite à sa place par son cavalier. Rodolphe se trouva devant elle. Il s'approcha, suivi par Dawis, et il alla parler à la comtesse après l'avoir saluée, lorsque Maximilien parut.

— Vous voilà, capitaine, dit-il; soyez le bienvenu, et vous aussi, sir Dawis.

— Merci pour ce cordial accueil, mon cher comte, répondit d'Avilar; excusez-nous de n'être pas venus plus tôt. Nous eussions été heureux d'assister à la cérémonie, mais il y a une heure seulement que votre invitation nous est parvenue. Nous n'avons pris le temps que de revêtir des costumes plus convenables que ceux que nous portons à bord et de faire seller deux chevaux, afin de répondre à votre gracieux appel.

— C'est fort aimable à vous, nous vous en savons un gré infini.

Cécile et Albert s'approchèrent à leur tour. Rodolphe trouva pour les féliciter une série de phrases dont l'affectueuse courtoisie démontrait encore une fois que, dès qu'il le voulait, il savait se souvenir qu'il avait vécu jadis au sein de la meilleure et de la plus élégante société parisienne.

Pendant plus d'une heure les maîtres de l'habitation, avec d'Avilar et Dawis, auxquels étaient venus se joindre une dizaine d'amis de distinction de la famille de Saint-Till, formèrent un cercle de causeurs des plus joyeux et des plus animés. D'Avilar s'y fit particulièrement remarquer par des saillies du meilleur esprit, des observations d'une justesse extrême et le développement de certaines théories généreuses, lequel surtout lui valut bon nombre de sympathies.

Marguerite, affable et indulgente comme l'est toute femme du monde dont le cœur est bien placé, fut la première à manifester souvent son approbation complète à tout ce que dit le négrier. Souriant, et sans témoigner par le moindre signe d'orgueil la conscience du succès qu'il obtenait, le capitaine du *Chantier*

semblait être plus que jamais, au milieu de ses bienveillants auditeurs, l'être le meilleur et le plus inoffensif de la terre.

William, qui pourtant était depuis longtemps accoutumé à constater les faces multiples du caractère de d'Avilar, ne put s'empêcher d'éprouver un étonnement réel en écoutant son ami et en constatant la lucidité et les ressources de son esprit et de son intelligence.

Des tables avaient été dressées dans le parc. A l'ombre, que projetait l'habitation, à l'heure à laquelle le banquet devait avoir lieu et devant le perron, un couvert spécial avait été dressé. Ce dernier était destiné aux mariés ainsi qu'aux principaux invités. Un surtout d'argent d'une grande richesse, symétriquement posé entre des vases garnis de fleurs, donnait à cette table un aspect luxueux du plus riche effet. La famille de Saint-Till, ainsi que les témoins d'Albert et de Cécile, y prirent place au moment où un laquais, arrivant au milieu du cercle dont nous avons parlé, prononça les paroles sacramentelles :

— Madame la comtesse est servie.

Rodolphe offrit respectueusement son bras à Marguerite, qui s'était avancée vers lui pour le prendre. Elle plaça le négrier à sa gauche. Nous n'insisterons pas davantage sur les détails du repas de noce. Laissons les mariés à leur bonheur, les convives à leur gaieté, et écoutons ce que se dirent Rodolphe et Marguerite.

— Voilà un mariage, madame la comtesse, qui doit vous enchanter.

— En effet, capitaine, j'en suis ravie, car il me semble qu'il resserre encore davantage les liens qui m'unissent à Maximilien.

Ce début n'était pas heureux pour Rodolphe ; il

détourna la tête pendant un instant, et se mordit la lèvre, puis redevenant maître de lui :

— M. Albert de Saint-Till et madame votre sœur forment un couple charmant.

— N'est-ce pas ? ils ont en partage tous les éléments du bonheur, la beauté, la richesse, une âme tendre et l'amour, le bien suprême.

— Oui, l'amour qui vient de Dieu, l'amour qui console et recèle en lui l'immortelle espérance, l'amour qui donne le courage, la foi, le dévouement, la complète harmonie, symbole divin des essences de la nature, la grande mère de tout ce qui est, s'agite, pense, aime, vit enfin !

— Quelle poésie ! ne put s'empêcher de dire Marguerite.

— Elle semble vous étonner de ma part.

— Franchement, je vous l'avoue, capitaine.

— Vous me jugez mal, madame.

— Oh ! je n'accepte pas ce reproche.

— J'ai tort de vous l'adresser, en effet ; j'aurais dû vous dire : — Si mes paroles vous surprennent, madame la comtesse, c'est que vous ne me connaissez pas encore.

— Votre défense est habile.

— Je n'ai pas à me défendre, du moins je l'espère. Convaincu, j'expose une théorie ; cette théorie est si vivace dans mon cœur, que je ne puis admettre que son exposé soulève le moindre doute, voilà tout. Je suis arrivé à l'âge où l'homme sait descendre au fond de son âme et discerner avec une précision complète ce qui s'y passe ; cette faculté, qu'on nomme l'expérience, est la vraie science de la vie, la plus difficile de toutes les sciences, car on ne l'acquiert qu'avec l'âge, en

conquérant la juste appréciation des biens de ce bas monde et les sources des félicités consolatrices que Dieu a daigné nous donner. Je suis arrivé à cette phase de la vie où l'ardeur raisonnée n'est plus que la fougue ; où le désir constaté est une adoration, jamais un caprice ; où dans l'écrin des passions nobles on distingue les pierres fausses et on évalue à leur juste valeur le prix des diamants purs et des brillants sans tache.

— Capitaine, interrompit la comtesse en souriant, vous parlez comme un livre.

— J'accepte le compliment, madame, car je suis convaincu que le livre en question est excellent. C'est le code de la philosophie exquise, le bréviaire des âmes d'élite, l'évangile de tous les hommes qui professent en même temps le respect du créateur et de la créature, culte consolateur qui honore celui qui l'a et ceux qui l'inspirent.

Au fur et à mesure que d'Alivar parlait ainsi, le tigre se faisant agneau, afin de se bien faire venir par celle qui l'écoutait, Marguerite était devenue plus sérieuse. Ame d'élite et pleine de foi, ses théories étaient complètement semblables à celles que le négrier venait d'exposer avec autant d'adresse que d'astuce. Aussi, lorsqu'il eut terminé, ne put-elle s'empêcher de l'approuver complètement par ces mots, qu'elle laissa tomber de ses lèvres :

— C'est vrai.

Un toast aux mariés interrompit cette conversation. D'Avilar la reprit bientôt, en abordant un tout autre ordre d'idées beaucoup plus terre à terre, mais qu'il suffira d'exposer pour que l'on comprenne immédiatement l'importance qu'elles avaient pour lui.

— Vous voilà réunis à jamais tous les quatre, hasarda-t-il avec un sourire sous lequel il dissimula l'émotion que lui inspirait d'avance la réponse qu'allait lui faire Mme de Saint-Till.

— Oui.

— M. Albert de Saint-Till ne quittera donc plus la Louisiane?

— Au contraire, capitaine.

— Comment? fit d'Avilar avec un sincère étonnement.

— Ma sœur et son mari repartiront dans quelques mois pour la France.

— Ah!

— Et nous irons les y rejoindre dès que Maximilien aura eu le temps de réaliser notre fortune.

En apprenant cette nouvelle, d'Avilar ne put s'empêcher de laisser éclater sa joie; seulement il fut assez adroit pour donner le change à la comtesse sur la véritable cause de son immense satisfaction.

— Quoi! vous en France, madame la comtesse!

— Oui, capitaine, il faut en prendre votre parti; nous ne nous verrons plus, fit la comtesse avec un sourire.

— Mais, au contraire, madame, car cette France, mon pays, que j'aspire à revoir bientôt pour ne plus le quitter, j'y serai moi-même dans une année.

— Tout est pour le mieux alors.

— Je vous remercie de ces bonnes paroles; car, vous le savez, je tiens à devenir votre ami; j'y tâcherai de tous mes efforts, je vous en préviens, madame.

— Alors, vous réussirez certainement, capitaine.

On se leva de table.

Les groupes se formèrent.

Absorbée par ses devoirs de maîtresse de maison, Marguerite quitta le négrier.

Celui-ci fut rejoint par William.

— Tu as l'air bien préoccupé? dit ce dernier.

— Mon vieux William, momentanément nous n'avons plus rien à faire ici. Avant quelques mois il me sera complètement impossible de hâter le dénouement de l'aventure que je poursuis. Continuant à venir ici, je pourrais finir par laisser deviner mon secret par ceux qui doivent toujours l'ignorer, et voici ce à quoi je me décide. Un bon négociant qui vient d'éprouver une perte aussi considérable que celle que j'ai subie par la visite du comte de Saint-Till à bord du *Chantier*, doit tâcher de faire le plus promptement possible une bonne opération capable de rétablir l'équilibre dans ses finances. Dans quelques jours, nous partirons pour le Cap, et cette fois nous n'aurons plus à redouter l'indiscret croiseur dont nous avons su conquérir les bonnes grâces.

— Quand renonceras-tu à cet affreux métier?

— Bientôt, sois-en certain.

Cette conversation fut interrompue par M. de Saint-Till.

Voilà un beau jour pour votre famille, mon cher comte.

— En effet, mon cher capitaine, vous me voyez rayonnant, je vous l'avoue en toute franchise.

— Puissions-nous, à notre retour, vous retrouver tous dans des conditions aussi heureuses.

— Vous allez nous quitter encore?

— Dans quelques jours, et malheureusement pour plusieurs mois, mes affaires l'exigent.

— Qu'elles vous soient favorables, capitaine, c'est mon vœu le plus cher.

Quelques instants après, d'Avilar et Dawis prenaient également congé de la comtesse ainsi que des jeunes mariés. Huit jours après, le *Chantier* levait l'ancre. Le marchand de bois d'ébène reprenait son horrible commerce.

X

L'ABSINTHE DE L'AMÉRICAIN

Six mois après le mariage d'Albert de Saint-Till avec Cécile d'Ancy, ils songèrent à quitter la Louisiane pour retourner en France. Jusqu'alors, légèrement égoïstes comme le sont forcément les gens qu'un bonheur complet absorbe entièrement, ils n'avaient pas pressé Maximilien d'opérer la liquidation de son avoir et de celui de Marguerite, et, de leur côté, ces derniers s'étaient faiblement occupés de cette opération qui, pour être bien menée jusqu'au bout, exigeait un temps rationnel assez long.

N'avait-il pas été convenu, du reste, que Albert et Cécile passeraient toute leur lune de miel à la Louisiane, et cette lune de miel ne semble-t-elle pas devoir se prolonger indéfiniment ? « Nous avons bien le temps » est une formule pleine de négligence qui ne laisse pas souvent que d'enfanter maints désagréments.

Une lettre fort pressante de la comtesse de Saint-Till arriva de France. La grand'mère voulait absolument avoir ses enfants auprès d'elle, elle avait surtout hâte de faire la connaissance de Cécile, qu'elle aimait déjà de tout son cœur, bien entendu, mais qu'elle vou-

lait voir et tendrement embrasser. Aucun motif grave ne s'opposant à la réalisation de ce désir, les nouveaux mariés commencèrent leurs préparatifs de départ, et Maximilien, pris au dépourvu, poussé par sa femme et par sa belle-sœur, entama l'opération de la réalisation de leurs biens.

La plus difficile était de vendre l'habitation ; non qu'elle-même et ses dépendances considérables ne représentassent une très forte somme, mais Marguerite voulait ne céder cette demeure qu'à une personne sûre, d'abord comme solvabilité, c'était élémentaire, mais surtout comme humanité ; on sait à quel point la comtesse de Saint-Till était abolitionniste, et elle ne voulait vendre ses nègres qu'à un planteur réputé pour ses bons procédés vis-à-vis de ses esclaves. Une autre condition était que l'acquéreur s'engageât à respecter un mausolée dressé sur un caveau dans lequel reposaient les restes des parents de Maximilien et de Marguerite.

Néron était un serviteur fidèle, digne en tout temps de la confiance et de la sympathie de ses maîtres. On était certain que jamais un nègre n'ût été maltraité par lui, au contraire; de plus, Néron connaissait parfaitement la culture, principalement celle de la canne à sucre, qui formait les trois quarts des plantations du comte de Saint-Till. On finit par décider que l'habitation ne serait pas vendue et qu'on en confierait la gérance au vieux nègre.

Cette décision fut prise par Maximilien et Marguerite.

Albert et Cécile, tout à leur tendresse, ne s'occupaient pas d'affaires. Ces derniers allaient partir, lorsque les premiers symptômes d'une grossesse relativement assez avancée se manifestèrent chez la jeune fem-

me. Un voyage aussi lointain que celui de quitter la Louisiane pour se rendre en France, pouvait avoir de graves inconvénients pour Cécile. Albert, malgré tout le désir de ne pas contrarier sa grand'mère, fut le premier à déclarer qu'il ne quitterait la Louisiane que lorsque l'état intéressant de sa femme aurait mis au monde le cher trésor attendu.

Il n'appartenait pas à la sœur de Marguerite de combattre cette détermination. Le départ fut ajourné, et quelques mois plus tard, un mignon petit garçon vint au monde. Maximilien fut son parrain, et nécessairement Cécile ne voulut pas que son fils eût une autre marraine que Marguerite. La mère des de Saint-Till s'appelait Gabrielle. Gabriel fut le nom donné par Marguerite et Maximilien au fils d'Albert et de Cécile. Le chérubin. qui devait mener la vie à outrance qu'on sait, dix-neuf ans plus tard, et être distingué par Madeleine d'Orchamps, d'une manière toute spéciale, dans le grand-16 où le duc d'Ambre traitait ses amis et amies, naissait ainsi par un hasard singulier à plusieurs milliers de lieues du théâtre de ses futures folies.

Peu de temps après, la santé de la mère et celle de l'enfant étant parfaites, Albert ne songea plus qu'à son départ. Gabriel avait atteint cinq mois.

Par une belle journée de printemps, Albert et Cécile, accompagnés de Maximilien et de Marguerite, gagnèrent la Nouvelle-Orléans. Un bâtiment en partance pour Marseille se trouvait dans le port. Les bagages des nouveaux mariés avaient été apportés dès la veille; on ne se sépara qu'au moment où le navire allait quitter le port. Les adieux furent très gais. N'allait-on pas se revoir bientôt, et cette fois pour ne plus se quitter jamais? *Au revoir,* forme un lien; *adieu,* creuse un

abîme. Quelle différence immense entre les deux mots *au revoir*, c'est-à-dire à bientôt; *adieu*, c'est-à-dire peut-être à jamais.

Tandis que Maximilien et Marguerite suivaient, le sourire aux lèvres et les yeux dardés sur la voile blanche, le navire qui venait de s'éloigner pour prendre la route de la France, penchés à la fenêtre d'un cabinet du premier étage d'un restaurant situé sur le port, Rodolphe et Dawis avaient observé avec une attention marquée le départ d'Albert et de Cécile. Lorsque le vaisseau qui les emportait leva l'ancre, d'Avilar s'écria avec un accent d'indicible joie :

— Voilà l'obstacle qui s'éloigne.

Puis, se tournant vers son compagnon, il ajouta avec un air de triomphe qui témoignait de sa joie :

— Viens, Dawis, allons saluer le comte et la comtesse de Saint-Till.

D'Avilar et William étaient revenus depuis quelques jours, après une excursion des plus heureuses et qui, selon les prévisions de Rodolphe, s'était terminée à son entière satisfaction ; ils allèrent rejoindre Maximilien et Marguerite, qu'ils abordèrent avec une cordialité qui démontrait leur satisfaction de rencontrer le comte et la comtesse.

— Je vous salue, leur dit d'Alivar, et souhaite bon vent au vaisseau qui vient de partir pour la France.

Depuis quelques instants, le visage de Maximilien s'était assombri ; son regard révélait qu'une légère et subite tristesse venait tout à coup de s'emparer de lui. Il remercia le négrier des bonnes paroles que celui-ci venait de prononcer en lui serrant la main.

— Vous êtes ému, comte, lui dit le capitaine du *Chantier*.

— Je l'avoue, répondit de Saint-Till.

— Comment, Maximilien ? interrompit Marguerite.

— Oui, ma chère amie, reprit le comte, un trouble singulier vient de s'emparer de moi il y a quelques secondes ; dans trois mois au plus tard nous aurons rejoint à Paris, cela est certain, ceux qui viennent de nous quitter, à moins qu'il n'y ait plus un seul navire sur la mer, j'en suis convaincu, et, malgré cela, j'entends une voix intérieure qui me dit : Qui sait?

— *Chi lo sa?* reprit d'Avilar d'un ton indéfinissable qui ne fut remarqué par personne ; car Dawis s'étonnait difficilement ; de Saint-Till était dominé par son émotion, et Marguerite n'avait qu'une pensée : ramener immédiatement le calme dans l'âme de son cher Maximilien.

— Je t'en supplie, lui dit-elle, domine cette vague crainte : tu adores ton frère, et bien que son départ ne soit qu'un acheminement relatif vers notre réunion définitive, il t'inflige une sensation pénible qui forge en ton esprit de sinistres pensées. C'est incompréhensible !

Maximilien ne répondit pas, fixant au lointain d'un regard noyé dans une larme le bâtiment qui allait bientôt disparaître à l'horizon, et qui, au fur et à mesure qu'il s'éloignait du port, diminuait de grandeur, comme une image fantasmagorique, dans l'appareil qui la contient, s'éloigne du rideau tendu sur lequel elle vient se refléter ; le comte semblait avoir mis toutes ses forces dans ses yeux :

— Au revoir ! mes amis, s'écria-t-il enfin, en adressant un dernier geste d'adieu au vaisseau qui venait de disparaître complètement.

— Maximilien ! fit Marguerite.

Le comte fit un effort.

— Je suis fou, vraiment, dit-il, pardonne-moi, et vous aussi, messieurs.

— Vous ne nous devez aucune excuse, monsieur le comte, reprit d'Avilar; rien n'est plus naturel que l'émotion passagère que vous venez de ressentir. Cela est si vrai que, si cet affreux William me quittait seulement pendant quarante-huit heures, je crois vraiment, Dieu me pardonne, que je ne pourrais le voir s'éloigner sans éprouver une impression semblable à la vôtre.

— Je suis donc bien forte, moi, interrompit Marguerite, ou bien insensible; car jusqu'à présent, l'éloignement de mon beau-frère et de ma sœur n'a fait éclore en moi qu'une seule idée, beaucoup plus riante que triste, celle de les revoir le plus tôt possible.

— L'espoir est une force, madame, répliqua d'Avilar.

Ils rejoignirent la voiture du comte, qui stationnait à quelques mètres de distance. Marguerite y monta, et, au grand étonnement de Rodolphe et de Dawis, le comte, au lieu de prendre place aux côtés de sa femme, referma la portière sur elle.

— Adieu, messieurs, dit Marguerite, je vous confie mon mari.

Disant ces mots, elle tendit cordialement la main à d'Avilar et à William; puis saisissant à son tour celle que Maximilien lui tendit quelques secondes après :

— Ne perds pas ton temps, lui dit-elle, et à demain, mon ami.

— A demain! répéta le comte, puis il lança cet ordre au cocher : — A l'habitation, Jacques!

Aussitôt la voiture s'éloigna.

— Vous restez donc à la Nouvelle-Orléans ce soir. monsieur le comte?

— Oui, capitaine; la résolution que j'ai prise de quitter bientôt ce pays ne peut être promptement réalisée que si dès à présent je ne m'occupe de la liquidation de mes biens. J'ai à voir plusieurs personnes aujourd'hui dans ce but, et demain de bonne heure j'ai un rendez-vous important.

— Je ne vous demandais pas ces détails, mon cher comte; je ne vous adressais même pas de question, j'étais heureux de vous garder, et je vous supplie de vouloir bien être notre hôte à votre tour aujourd'hui.

— Désolé, messieurs, reprit Maximilien; mais jusqu'à demain je serai l'esclave de mes affaires, et, malgré tout le plaisir que j'aurais d'accepter, il me faut vous dire non, à mon grand regret. Je ne sais d'ailleurs à quelle heure je pourrai être libre, et ce serait pour moi une gêne véritable que de vous faire retarder votre repas.

— Les circonstances nous favorisent, au contraire, mon cher comte, reprit Rodolphe : par extraordinaire, William et moi nous venons de faire un déjeuner des plus copieux, et avant d'avoir eu le plaisir de vous rencontrer, nous nous proposions de ne dîner que le plus tard possible. Allez donc à vos affaires en toute liberté, *lunchez* au besoin, si votre estomac vous talonne, et venez nous rejoindre dans ce restaurant que vous voyez là.

— Chez Nicols, observa le comte de Saint-Till, bonne table!

— Et bons vins, interrompit Dawis.

— Eh bien, messieurs, reprit le comte, votre offre

est des plus gracieuses; mais, véritablement, il m'est de toute impossibilité de l'accepter aujourd'hui.

— Vous ne sauriez croire, répliqua Rodolphe, à quel point, mon cher comte, ce contre-temps me contrarie.

— Et pourquoi cela ?

— Oubliez-vous donc que vous nous devez depuis longtemps une revanche ?

— Je l'oubliais, en effet, messieurs, et vous avez bien fait de me rappeler mon devoir; cette revanche, mes chers hôtes, je vous la donnerai ce soir même.

— Puisque vous cédez à nos instances, et que c'est une sorte de superstition de joueurs qui nous a fait ne pas prendre la revanche en question sous votre toit, vous plaît-il d'établir une égalité de chance complète en nous la donnant chez moi, à l'hôtel Saint-Louis ?

— Vous êtes les perdants, messieurs, j'accepte d'avance toutes vos conditions.

— A ce soir donc, à huit heures, chez Nicols, mon cher comte; son vieux bourgogne nous mettra en gaieté, et le dîner fini, nous nous rendrons au lieu du combat, répliqua Rodolphe avec un sourire.

Ils se séparèrent. Le comte de Saint-Till s'engagea dans la rue du Canal, pour gagner le quartier français-espagnol, qui est le Stamboul de la Nouvelle-Orléans, tandis que d'Avilar retournait avec William chez Nicols, qui les reçut avec tous les égards qu'un restaurateur doit à deux clients qui savent faire sauter les bouchons les plus fins et commander les plats les meilleurs et les plus chers.

— Je voudrais un cabinet pour ce soir, à huit heures, Nicols.

— Rien de plus facile, capitaine. Combien de couverts?

— Trois.

— Le menu?

— Exquis, je m'en rapporte à vous.

— Les vins?

— La crème de votre cave. Est-ce entendu?

— Parfaitement, et je vous promets que vous serez on ne peut plus satisfait.

— J'y compte.

Ces préparatifs étant terminés, les deux amis sortirent et se dirigèrent vers le Croissant. D'Avilar marchait vite. Au bout de quelques instants, il s'arrêta brusquement.

— Je te retrouverai à l'hôtel, dit-il à William; et avant que celui-ci ait eu le temps de lui répondre, Rodolphe s'éloigna.

— Ah çà! quelle mouche le pique donc? se demanda Dawis.

Le Croissant, c'est-à-dire le *Crescent-City*, après la Tamise, entre Blackwall et London-Bridge, est un des endroits les plus animés du globe. Bateaux à vapeur, barques, chaloupes, radeaux amenant les charbons de Pitsbury, remorqueurs traînant de lourds bâtiments venant de loin, forment sur l'eau une foule étrange et compacte en perpétuel mouvement. Sur la ceinture de pierre qui empêche les débordements du Mississipi, formant un vrai quai qui s'appelle la Levée, l'animation n'est pas moins grande. Constamment sillonnée de longues files de charrettes attelées de deux ou trois mules menées par des nègres, au milieu de la foule des fiacres, des omnibus et des piétons, bruyante de coups de fouet, des jurements, des plaintes des passants écla-

boussés, ainsi que du bruit des castagnettes et des guitares que font vibrer des groupes de mulâtresses ambulantes, au milieu des oisifs qui peuplent les tentes des cafés, la Levée de la Nouvelle-Orléans est un des endroits les plus propices aux gens qui désirent se perdre immédiatement dans la foule. Aussi Dawis jeta-t-il vainement un regard devant lui pour suivre Rodolphe des yeux. Ne l'apercevant pas, il tira son chronomètre et murmura :

— Deux heures! Dans trois jours, à cette heure-ci, il y aura juste sept années que j'ai fait mes adieux à Arabelle, et il ajouta avec une émotion contenue : « Pauvre miss Clary! »

Abandonnons William à ses tendres retours vers le passé, et rejoignons Rodolphe à l'hôtel Saint-Louis. L'appartement du négrier se composait de deux chambres et d'une entrée; la première de ces deux pièces lui servait de salon. Il couchait dans la seconde. L'ameublement était confortable, n'en disons pas davantage. Dès qu'il fut rentré, d'Avilar se laissa tomber sur un grand divan, et ayant disposé les coussins de la manière la plus favorable, il se mit à réfléchir avec une persistance et une gravité qui démontraient combien étaient sérieuses les pensées qui l'agitaient. Un général d'armée, la veille d'une bataille, ne se concentre pas davantage que ne le fit Rodolphe en ce moment. Lorsqu'il se releva, il s'approcha d'une glace, et, pendant quelques secondes, s'examina attentivement. Cela fait, il passa dans sa chambre à coucher.

Sur un meuble se trouvait une boite à pistolets fort belle. Nous avons dit déjà que le capitaine était grand amateur d'armes. Celles que recélait cette boîte étaient remarquables. C'étaient deux pistolets de tir à balle for-

cée, ce qui, à l'époque où se passaient ces événements, était le dernier pas fait par le progrès des armuriers. Rodolphe prit la boîte et la rapporta dans le salon. Il l'ouvrit, après l'avoir déposée sur la table à laquelle il s'installa.

La boîte, en outre des pistolets, contenait tous les instruments nécessaires à la fonte des balles ainsi qu'à leur introduction et à leur retrait des canons. Les deux pistolets étaient chargés. Rodolphe s'en assura ; il raffermit une des capsules et rabaissa soigneusement le chien sur elle; puis, soulevant l'arme à la main gauche, il fit avec une plume sur sa crosse d'ivoire une petite tache d'encre au milieu de celle-ci ; ensuite il disposa le pistolet marqué près de lui, afin de laisser sécher la tache et saisit l'autre. Après en avoir ôté la capsule et fait couler la poudre au dehors par le piston qu'il démonta, il eut bientôt, à l'aide du tire-balle, enlevé le projectile que l'arme contenait; puis ayant revissé le piston qu'il recouvrit du chien, il laissa couler une forte charge de poudre dans le canon. Un des compartiments de la boîte contenait des balles. Chargeant l'arme comme il le faisait, il semblait que d'Avilar n'avait plus qu'à prendre un de ces projectiles et à l'introduire à coups de maillet dans le pistolet, pour terminer ce qu'il avait entrepris ; mais au lieu d'agir ainsi, d'Avilar se leva, et, ayant ouvert une petite valise qui se trouvait au bas d'une armoire dans sa chambre à coucher, il en rapporta deux objets : un petit flacon de cristal contenant une liqueur vert-jaunâtre et un papier roulé contenant deux balles. Il prit l'une d'elles et la posa à l'orifice du canon du second pistolet ; mais, mal assujettie, la balle roula sur la table, puis par terre, pour ne s'arrêter que sous le divan, mais

sans faire aucun bruit. D'Avilar la chercha vainement pendant quelques instants et prit la seconde balle sans avoir l'air le moins du monde étonné de l'insonorité de la première. Lorsque le pistolet fut chargé, il referma la boîte, et, ayant ouvert le flacon de cristal, le flaira, ainsi qu'un gourmet hume le bouquet d'un vin corsé.

— C'est singulier ! murmura-t-il.

Cette réflexion nous force à faire un léger pas en arrière. Pendant le dernier voyage que d'Avilar avait fait à la Havane, un bruit inaccoutumé s'était fait entendre un beau matin dans l'hôtel où il était descendu. On allait et venait. Des pas précipités retentissaient dans les couloirs. Evidemment un événement grave venait de s'accomplir. D'Avilar n'eut qu'à gagner le couloir pour apprendre la vérité. Un voyageur venait d'être trouvé mort dans son lit. Le médecin qui fut appelé déclara que l'Américain (le mort était un Yankee connu comme un buveur effroyable) avait succombé à une combustion intérieure spontanée, à laquelle s'était joint un *delirium tremens* des plus caractérisés. Quelques curieux assistaient à la constatation, parmi lesquels d'Avilar s'était mêlé. On plaignait peu l'ivrogne vaincu, et bientôt chacun regagna sa chambre.

— Il buvait donc comme un trou, votre mort? demanda le négrier au premier garçon de l'hôtel qui avait pénétré chez lui.

— Je le crois bien.

— Et que buvait-il?

— De l'eau-de-vie.

— Beaucoup?

— Un litre par jour au moins, avant son déjeuner.

— Il devait être ivre-mort?

— Non pas, monsieur, et la preuve c'est qu'avant

son dîner, il buvait un second litre, ce qui ne l'empêchait pas d'en vider un troisième dans la soirée.

Il roulait alors sous la table?

— Détrompez-vous, monsieur. Le troisième litre achevé, M. Howat était encore aussi calme que vous et moi; seulement, en cinq minutes, il se donnait le coup de grâce et tombait comme une brute, en proie à une sorte d'hallucination fiévreuse qui devait être aussi pénible à supporter qu'elle était horrible à voir.

— Que cherchait-il donc, d'après vous, en se soûlant ainsi?

— L'oubli d'un amour malheureux.

— Vraiment?

— J'en suis certain. Un jour qu'il délirait, j'ai pu comprendre le motif de sa conduite.

— Et c'est pour oublier qu'il consommait chaque jour quatre litres d'eau-de-vie?

— Non pas quatre, mais trois.

— Et le coup de grâce?

— Oh! ceci, c'est autre chose! Pour s'achever, M. Howat buvait ce que je n'ai jamais vu boire par personne, car il était chimiste, et seul il possédait la liqueur qu'il distillait lui-même; cette liqueur, il la renforçait encore en y ajoutant le jus de certaines herbes que venait lui vendre fort cher, ma foi, une vieille négresse. Il en a laissé un petit flacon plein, et je l'ai pris par curiosité.

— Tiens-tu beaucoup à ce flacon?

— Ma foi, non, monsieur, car je me garderai bien d'y goûter jamais.

— Va me le chercher.

Le garçon obéit. Lorsqu'il l'eut examiné :

— Mais c'est de l'absinthe, cela, dit d'Avilar.

— Non pas, monsieur, c'est de l'extrait d'absinthe, le plus fort qu'il soit possible de faire.

— De la quintessence, alors?

— C'est cela même, monsieur, je cherchais le mot.

— Tiens, reprit d'Avilar, voilà une guinée pour ton flacon.

— J'accepte; mais méfiez-vous, car ce qu'il renferme contient à la fois l'ivresse et la fièvre; de même qu'il est des remèdes efficaces pour combattre cette dernière, il doit y avoir des sortes de poisons qui la donnent, et je suis certain que la vieille négresse venait vendre à M. Howat un de ces poisons-là.

— Ne crains rien pour moi. Si je t'achète cette liqueur, c'est par simple curiosité; car je serais désireux de savoir, en la faisant analyser, l'ingrédient diabolique que le mort ajoutait au produit de ses alambics.

En s'exprimant ainsi, d'Avilar ne disait pas la vérité; son dessein, en s'appropriant l'absinthe empoisonnée de l'Américain, était une prévoyance vague. Il se disait qu'il était utile à un homme de sa trempe d'avoir en sa possession une liqueur capable de troubler l'esprit d'un adversaire, de le débarrasser momentanément d'un indiscret ou d'un importun, sans toutefois présumer encore que le fatal breuvage lui servirait un jour contre Maximilien de Saint-Till.

Resté seul, d'Avilar versa deux ou trois gouttes du flacon dans un grand verre, le remplit d'eau et but. C'était une tête solide que la sienne, et nombre de fois, dans les agapes où le vin coule à flots, il avait aisément vaincu tous les autres buveurs; néanmoins, dès qu'il eut goûté l'absinthe du mort, il se sentit presque immédiatement en proie à un trouble fiévreux qui égarait sa raison et agitait tout son être.

— Diable, dit-il, voilà de quoi griser une montagne. Dix tonneaux d'un semblable breuvage, vidés dans un cratère, et le globe, perdant son équilibre, tituberait dans l'immensité. Je suis ivre!

Depuis ce moment jusqu'à l'instant où d'Avilar venait, à l'hôtel Saint-Louis, de déboucher le flacon d'Howat, il avait presque oublié qu'il possédait la terrible liqueur. Ayant constaté que, grâce au bouchon de cristal du petit flacon, l'absinthe de l'Américain avait conservé toute sa force, et qu'aucune évaporation n'avait pu en atténuer les terribles effets, il mit le flacon dans sa poche et sonna. Un garçon parut.

— Je dîne chez Nicols, lui dit le négrier, à huit heures; à neuf vous y ferez porter cette boîte de pistolets; prenez un commissionnaire adroit : du reste, il n'aura que deux mots à me dire; ces deux mots les voici : « L'officier consent. » M'avez-vous bien compris?

— Parfaitement, capitaine, et votre commission sera faite comme vous le désirez.

— Emportez cela, dit d'Avilar en désignant la boîte à pistolets.

Ces préparatifs étant terminés, d'Avilar se livra à toutes les douceurs d'une agréable et salutaire sieste, qui ne fut interrompue que par l'arrivée de William. Sept heures sonnaient en ce moment.

— Tu n'es pas encore prêt? lui demanda Dawis.

— Non, tu le vois, j'ai dormi, j'avais mal à la tête. Quelle heure est-il?

— Sept heures.

— Eh bien, faisons un peu de toilette et gagnons le restaurant; nous ne devons pas faire attendre une minute le comte Maximilien.

Sur ces mots, le négrier s'habilla. Lorsqu'il fut prêt, il gagna la rue avec William pour prendre le chemin du restaurant Nicols. Sur le seuil de l'hôtel Saint-Louis se trouvait le garçon à qui Rodolphe avait donné l'ordre de lui envoyer par un commissionnaire adroit la boîte à pistolets.

— Je compte sur vous, lui dit d'Avilar.

— Soyez tranquille, monsieur, répondit le garçon, j'exécuterai ponctuellement vos ordres.

— Très bien ; viens, William.

Bras dessus, bras dessous, les deux amis gagnèrent la Levée, et il était huit heures moins un quart lorsqu'ils pénétrèrent chez Nicols. De Saint-Till fut exact. Sur l'ordre de d'Avilar, on servit. Lorsqu'il veut s'en donner la peine, c'est un vrai Vatel, que Nicols, le restaurateur de la Nouvelle-Orléans. Nicols avait bien rempli son programme. Bonne chère, bon vin et bonne humeur, sont les trois éléments qui décuplent les plaisirs de la table : ils étaient réunis ce soir-là.

De Saint-Till avait été favorisé par le hasard ; il avait trouvé chez elles toutes les personnes auxquelles il désirait parler, et avait acquis la conviction que la liquidation de ses biens se ferait beaucoup plus promptement encore qu'il ne l'espérait, et que par conséquent il rejoindrait bientôt Albert. Il n'en fallait pas davantage pour le mettre en joie.

Depuis que Rodolphe l'avait abandonné à l'entrée du Croissant, Dawis, après s'être attendri quelque peu sur le sort d'Arabelle Clary, avait fini par se dire que, somme toute, le temps avait donné à son Ariane sept années de plus. Cette réflexion avait calmé ses remords et tellement atténué son chagrin, qu'il en avait perdu jusqu'au souvenir. Quant à Rodolphe, enfin, il s'était

promis d'être aimable et gai, ce qu'il faisait sans aucun effort. Ce repas ne fut qu'une phrase joyeuse dont les plats étaient les mots et les bouteilles les virgules. On ne se lie jamais si bien qu'à table, est un dicton dont la vérité ne peut être contestée par personne ; la causerie du repas est tout à la fois une pépinière de projets et un lien qui resserre. Que d'associations formées que d'amitiés écloses, que de procès abandonnés le verre en main ! Rodolphe affectait une bonhomie sans égale ; n'ayant aucune méfiance, Maximilien s'abandonnait aussi. Lorsque la dernière bouteille de champagne fut vidée, le fromage et les fruits étaient encore intacts.

— Si vous m'en croyez, mes chers amis, dit d'Avilar, nous passerons au porto et au sherry, Nicols en a d'excellents, et rien n'est plus propre à la bonne digestion que ces vins chauds. Qu'en dites-vous ?

— J'aime beaucoup le porto, dit Maximilien.

— Quant à moi, je préfère le sherry, reprit William.

— Anglais, va ! lança d'Avilar à Dawis. Vous serez tous les deux satisfaits, messieurs, et aussitôt l'amphitryon commanda les deux bouteilles.

Neuf heures sonnèrent en ce moment. Le garçon qui servait les trois convives vint annoncer à d'Avilar que quelqu'un le demandait.

— Quelle est cette personne ? demanda-t-il.

— Un homme qui apporte une boite, capitaine.

— Ah ! je sais ce que c'est ! dit Rodolphe. Vous permettez, messieurs ? Faites entrer. Je vais vous montrer de belles armes, continua-t-il.

En cet instant, le porteur de la boîte qu'on venait d'envoyer de l'hôtel Saint-Louis, parut.

— Le capitaine d'Avilar, demanda-t-il.

— C'est moi, fit Rodolphe.

— Capitaine, l'officier consent ! dit le porteur.

— C'est bien, fit Rodolphe. Dites à celui qui vous envoie que, demain, à la première heure, je lui enverrai la somme dont je lui suis redevable.

Les pas du garçon qui servait, retentirent dans le couloir.

— Attendez, fit Rodolphe, et il sortit du cabinet.

A deux pas de la porte, il s'empara d'une des bouteilles qu'il avait commandées dont il avait justement présumé l'arrivée en cet instant.

— C'est là le porto? demanda-t-il.

— Oui, capitaine.

— Debouchez cette bouteille, je veux savoir si c'est bien celui que j'ai demandé. Bien, maintenant un verre, je vous prie.

Le garçon s'éloigna pendant quelques secondes, afin d'obéir. Si court qu'eût été ce temps, il avait permis à Rodolphe de verser dans la bouteille de porto la moitié du contenu de son petit flacon d'absinthe aromatisée.

— C'est celui-là. Rien qu'au bouquet, je le reconnais, dit-il au garçon. Il est inutile que je déguste.

Sur ces mots il descendit, afin que ni William ni Maximilien ne pussent se douter de ce qui venait de se passer. Le garçon rentra dans le cabinet et déposa sur la table le sherry et le porto. Quelques minutes après, Rodolphe reparut.

— J'ai réfléchi, dit-il au porteur des pistolets; répétez simplement à celui qui vous envoie ce que je vous ai dit tout à l'heure; je voulais lui écrire, mais c'est inutile, et il le congédia. Pendant ce temps, Dawis avait ouvert la boîte.

— Mais ces pistolets sont à toi, dit-il à Rodolphe.

— Non pas, mon cher William, mais ils sont complètement semblables à ceux que je possède ; ce sont des armes d'une précision rare, d'une grande valeur ; le hasard me les a fait découvrir aujourd'hui ; j'ai fait proposer un prix à leur propriétaire, et, tu le vois, il a été accepté, puisqu'on m'a livré ce que je voulais acheter.

— Ah ! fit Dawis, et ce fut tout.

D'Avilar avait repris sa place ; Dawis en fit autant ; quant à Maximilien, il n'avait prêté qu'une attention médiocre à ce qui venait de se passer.

— Allons, un verre de porto, mon cher comte, reprit le négrier.

— Volontiers, répondit M. de Saint-Till.

— A nous le sherry, William, ajouta Rodolphe, tout en remplissant de porto le verre de M. de Saint-Till.

— Vous préférez donc aussi le sherry, mon cher capitaine, remarqua ce dernier.

— Oui.

Maximilien n'était pas gris, quoique d'Avilar eût pris soin de remplir constamment son verre ; mais néanmoins, sans avoir atteint le premier degré de l'ivresse, il était en bon chemin d'en ressentir bientôt les prémices. Il porta le verre de porto à ses lèvres et en but une gorgée. D'Avilar ne le perdait pas des yeux.

— N'est-ce pas que ce vin est exquis ? dit-il.

— Je ne le trouve pas mauvais, répondit Maximilien, mais il est d'une force rare et il a, me semble-t-il, un goût tout particulier.

— Voyons, fit Rodolphe, et il versa dans son verre quelques gouttes de la bouteille du comte.

Après les avoir bues :

— Je le trouve excellent, pour ma part ; d'une grande force, il est vrai, mais parfait, dit-il.

— J'aurai mal goûté, dit Maximilien convaincu, et il vida son verre.

Il est un moment où il est fort difficile, voire même au plus fin dégustateur, à la fin d'un repas où de nombreux vins se sont succédé, de les apprécier à leur juste valeur. On a vu des ivrognes finir par avaler de l'eau de Cologne ou de l'esprit-de-vin, comme si c'eût été de l'eau claire. Le goût émoussé perd sa délicatesse. L'odorat, sous l'empire des effluves qui montent au cerveau, ne flaire plus qu'imparfaitement. Aussi cette seconde gorgée qu'ingurgita le comte lui parut-elle d'un goût beaucoup plus anormal que la première. Les trois amis, du reste, s'étaient remis à causer, d'Avilar n'eut pas besoin d'insister pour remplir une seconde fois le verre de Maximilien. Les effets de l'étrange breuvage que le négrier venait de faire boire au mari de Marguerite ne tardèrent pas à se faire sentir. Lorsqu'il eut vidé pour la seconde fois son verre, un léger tremblement s'empara du comte de Saint-Till et une pâleur mate s'étendit sur ses traits. Il se leva, se secoua et instinctivement porta les mains à son front comme pour le dégager d'une invisible étreinte.

— Qu'avez-vous donc, comte ? lui demanda William.

— Rien, répondit-il ; un frisson ; je suis très nerveux.

— C'est le champagne, riposta Rodolphe. Il produit souvent cet effet-là.

— C'est possible, dit Maximilien ; le grand air me ferait du bien.

— Nous allons partir, reprit Rodolphe, avant que

nous soyons chez moi, dix heures sonneront, et il sera plus que temps de nous mettre à jouer. Qu'en pensez-vous?

— Je vous l'ai déjà dit, messieurs, je suis complètement à vos ordres, répondit M. de Saint-Till.

L'addition fut apportée, Rodolphe la paya et, suivi de ses deux invités, il gagna la rue.

— Prenons une voiture, dit-il, nous arriverons plus vite.

— Non, je vous prie, objecta Maximilien, je désire marcher.

D'Avilar, sans aucune affectation, leur offrit le bras et ils arrivèrent ainsi à l'hôtel Saint-Louis. Ils trouvèrent l'appartement du négrier éclairé par deux grands candélabres; avant de quitter l'hôtel, il avait donné des ordres en conséquence. Sur la table, des cartes et des jetons avaient été posés. Un plateau chargé de rafraîchissements se trouvait sur une console. Maximilien se laissa tomber sur le divan sous lequel la balle insonore de d'Avilar avait roulé quelques heures auparavant.

— Décidément, dit-il, j'éprouve quelque chose d'étrange.

— Jouons, riposta Rodolphe, dans un quart d'heure vous n'y penserez plus.

— Jouons, répéta le comte; mais je vous déclare d'avance, messieurs, qu'il me serait impossible de faire un whist.

— Nous ne tenons pas plus à ce jeu qu'à un autre. Voulez-vous faire un lansquenet?

— Oui! oui! répondit Maximilien d'un ton qui dénotait chez lui une impatience très grande et l'oubli complet des recommandations de Marguerite.

Le jeu commença. Pendant la première heure, les

chances se divisèrent, et l'équilibre ne fut pas rompu. De Saint-Till, en proie à une sourde irritation dont il ressentait les pernicieux effets sans pouvoir nullement en préciser la cause, s'était levé dix fois pour aller de la table au plateau où successivement il avait goûté à toutes les boissons qui s'y trouvaient, passant de l'eau claire au cognac pur, du sirop de limon au gin; mais rien ne calmait la fièvre étrange qui amenait dans tout son être une sensibilité exagérée, causée par la tension des nerfs, semblable à celle qu'éprouvent les malades atteints du tétanos.

C'était un beau joueur que le comte, nul n'avait jamais pu lui reprocher un geste de mauvaise humeur les cartes à la main, et cependant, ce soir-là, à la suite d'une passe de sept ou huit coups qui fit gagner à d'Avilar plusieurs billets de mille francs, cédant à une colère plus forte que sa volonté, Maximilien frappa la table du poing en s'écriant :

— Maudites cartes !

Dawis, profondément surpris, lui adressa un regard sévère auquel de Saint-Till ne fit aucune attention. Quant à Rodolphe, qui seul comprenait la cause de la conduite du capitaine croiseur, du ton le plus aimable et le plus doux, il lui dit :

— Qu'un insuccès ne vous alarme pas ; voici la première passe de la soirée, mon cher comte; d'autres viendront bientôt, et il est certain qu'il en est qui naîtront pour vous,

— Oh ! certes, fit Maximilien.

La prédiction de d'Avilar ne se réalisa pas; pendant plus de deux heures, tous les beaux coups lui échurent ainsi qu'à William. Maximilien se sentait devenir fou de rage. Vers une heure du matin, alors que le comte

devait plus de vingt mille francs à ses adversaires, une nouvelle chance favorisa encore Rodolphe. Il passa dix fois, il passait toujours. L'effet de certains breuvages est de donner, aux idées de ceux qui les ont absorbés, une couleur si sombre qu'ils finissent par leur procurer de véritables cauchemars qu'ils ont tout éveillés. Jusqu'alors, jamais l'idée de suspecter la probité de ses adversaires, qui toujours s'étaient montrés loyaux et courtois, n'était venue à l'esprit du comte; mais, irrité par sa déveine persistante, en proie à une sorte d'hallucination qu'il était incapable de dissiper, il se dit que la veine de d'Avilar n'était pas naturelle et qu'on le volait; rien pourtant, en dehors de la persistance des succès du négrier, ne devait justifier ces terribles soupçons; néanmoins, après un double brelan, et alors que Rodolphe, d'un ton froid mais poli, prononçait ces paroles :

— Il y a quinze mille francs, les faites-vous encore, mon cher comte?

M. de Saint-Till, cédant à un moment d'égarement, de véritable folie, se leva, et, enveloppant d'Avilar dans un regard terrible, il s'écria :

— Non, car il y a là quinze mille francs volés; vous êtes un misérable!

William bondit stupéfait. Rodolphe réprima un sourire de triomphe, et d'un geste prompt comme l'éclair, il souffleta le comte Maximilien.

XI

LE DUEL AUX LANTERNES

On doit bien penser que ce n'est pas inutilement que d'Avilar avait feint d'acquérir une boîte à pistolets, garnie d'armes semblables à celles qu'il possédait déjà; aussi n'avait-il eu garde d'abandonner chez Nicols cet objet précieux, qu'il avait préparé avec tant de soin. En rentrant à l'hôtel Saint-Louis où il l'avait rapportée, Rodolphe avait déposé la boîte sur la console opposée à celle où se trouvait le plateau contenant les rafraîchissements. Ce meuble était en face du comte de Saint-Till. Se sentant frappé, ivre de colère, dans un état de fureur véritablement indescriptible, Maximilien bondit vers la console, mais d'Avilar l'avait devancé.

— Vous voulez des armes, monsieur le comte, lui dit-il avec calme; un peu de patience, vous en aurez, je vous dois une réparation, je le reconnais et je suis prêt à vous la donner, et il ajouta avec une sorte d'affectation préméditée : — dès demain.

— Demain, reprit le comte, demain; mais, misérable, c'est à l'instant, entends-tu bien, que je veux me venger, et il allait à son tour se porter à quelque voie de fait sur la personne du négrier, lorsque William

se jeta entre eux et força, malgré tous les efforts qu'il fit pour lui résister, de Saint-Till à faire quelques pas en arrière.

— Calmez-vous, de grâce, lui dit-il, d'Avilar n'est point un lâche, il se battra, comme il vous le dit; votre heure sera la sienne, je vous en réponds.

— En ce cas, reprit Maximilien, mon heure est celle qui s'écoule en ce moment; je veux du sang pour laver mon visage, et l'injure me brûle à ce point qu'il faut que ce sang coule immédiatement.

— Mais il est une heure du matin, dit Dawis.

— Que m'importe!

— Et voyez la nuit, reprit William en ouvrant la fenêtre et en désignant du geste les épaisses ténèbres qui emplissaient le ciel sous les nuages noirs chargés d'électricité derrière lesquels la lune était entièrement cachée.

— Cette nuit fût-elle plus noire encore, je ne veux pas attendre, m'entendez-vous, messieurs? Prenons une torche, une lanterne, n'importe quoi, mais terminons, reprit le comte d'une voix altérée par la colère.

— Soit, monsieur le comte, répondit d'Avilar; mais d'abord faites comme moi, car un duel aussi étrange que celui que vous m'imposez nécessite de mutuelles précautions.

En parlant ainsi, il prit une feuille de papier, et, à l'aide d'une plume, il traça les mots suivants :

« *Qu'on n'accuse personne de ma mort : Rodolphe d'Avilar.* »

Il data, puis tendant cette sinistre déclaration au comte de Saint-Till :

— Lisez, lui dit-il.

Maximilien obéit d'un rapide regard, et, prenant la

plume à son tour sans hésiter, il signa une déclaration semblable à celle qu'avait écrite le négrier.

— Tenez, reprit le comte, j'ai fait comme vous, prenez ce papier et sortons.

— Gardez ce papier sur vous, monsieur de Saint-Till, comme je garde sur moi celui que j'ai écrit. Vous êtes si pressé d'en finir, et je comprends si bien votre impatience, que je consens à me battre immédiatement avec vous.

— Ah! fit le comte en poussant un soupir de satisfaction.

— Mais, poursuivit d'Avilar, vous devez comprendre qu'un duel à cette heure ne peut avoir lieu dans les conditions ordinaires, et voici ce que je vous propose. William sera notre unique témoin, à moins qu'il ne vous plaise cependant d'aller réveiller un de vos amis; je ne m'y oppose pas, au contraire; seulement je crois de mon devoir de vous faire remarquer qu'il est fort douteux, quel que soit son désir de vous être agréable, que l'ami en question consente à vous servir de second à cette heure. Agir ainsi serait attendre forcément.

On se rappelle l'état fébrile dans lequel l'absinthe aromatisée, que d'Avilar avait versée dans la bouteille de porto qu'il avait offerte au comte, avait plongé ce dernier; loin de s'amoindrir, cette irritation était doublée par l'impatience qu'éprouvait Maximilien de se venger de la mortelle injure que lui avait faite le capitaine du *Chantier*. De Saint-Till, la haine dans l'âme et le trouble dans la tête, n'avait qu'un désir : tuer d'Avilar; qu'une pensée, l'étendre à ses pieds, sanglant, tout de suite.

— Sir Dawis nous suffira, dit le comte.

— Prends ces pistolets, dit Rodolphe à William,

nous allons nous munir chacun d'une lanterne. Monsieur le comte, nous gagnerons tous les trois les bords du Mississipi ; chacun de nous placera sur sa poitrine sa lanterne allumée et nous ferons feu l'un sur l'autre en même temps, à quinze pas de distance, lorsque William nous aura donné le signal.

— C'est bien, partons.

— Un mot encore, monsieur de Saint-Till, c'est un duel à mort, n'est-ce pas, que vous voulez?

— Oui, à mort! répéta le comte.

— Si c'est moi que la chance trahit, après vous être assuré que je n'existe plus, vous abandonnez mon corps sur la Levée; demain, aux premiers rayons du jour, on le retrouvera ; le premier soin de ceux qui l'apercevront sera évidemment de me fouiller, ne fût-ce que pour chercher à établir mon identité; la déclaration que je porte sur moi leur apprendra qui je suis, et les persuadera que ma mort est le résultat d'un suicide. Ainsi, ni vous, ni William ne pourrez jamais être inquiétés, car de cette façon notre duel demeurera toujours inconnu, comme le motif qui l'a, je le reconnais comme vous, rendu inévitable; voilà ce que j'avais à vous dire.

Ce tableau terrible répondait complètement à la soif de vengeance qui emplissait le cœur de M. de Saint-Till; l'idée même que l'inverse de ce que d'Avilar venait de décrire, c'est-à-dire la pensée qu'au lieu de voir l'homme qui l'avait frappé au visage, tomber mortellement atteint, il pouvait au contraire être la victime, ne lui vint même pas à l'esprit; sans cela, ce père de famille, qui adorait sa femme et son enfant, n'eût-il pas frémi en songeant que ces deux êtres qu'il chérissait pourraient l'accuser de s'être tué, malgré leur tendresse ; d'avoir commis la lâcheté de terminer brusquement

une vie qu'il avait juré de leur consacrer tout entière? Persuadé qu'il serait vainqueur, ce fut avec une joie sauvage qu'il accueillit le plan de d'Avilar.

— Vous avez tout prévu, monsieur, tant mieux. Marchons, s'écria-t-il, marchons vite, je vous le répète, j'ai hâte d'en finir.

Dawis voulut intervenir, quoique convaincu d'avance de l'inefficacité de ses efforts.

— Je vous en conjure, messieurs, dit-il, renoncez à cette rencontre singulière.

— Sir Dawis, interrompit Maximilien aussitôt, je n'ai qu'un mot à vous dire: c'est qu'il faut qu'avant une heure ce duel ait eu lieu, et que si vous refusez d'en être le témoin, M. d'Avilar et moi nous nous en passerons complètement.

— Le comte est l'insulté et nous devons obéir, William, dit d'Avilar, emporte les armes. Je vais tâcher de trouver les lanternes qui nous sont nécessaires. En disant ces mots, il prit un des candélabres, et, suivi du comte et de Dawis, il descendit.

Arrivé au bas de l'escalier, tandis que son adversaire et son ami ouvraient la porte de la rue, d'Avilar pénétra dans l'office où il savait d'avance qu'il trouverait ce dont il avait parlé, car c'était en cet endroit que les palefreniers de l'hôtel déposaient les lanternes qui leur servaient à visiter les écuries, à l'heure du réveil des chevaux pendant les longues nuits d'hiver; Rodolphe en prit deux et rejoignit Dawis et le comte.

Il était alors deux heures du matin. Au bout d'une demi-heure de marche, ils sortirent de la ville et gagnèrent les bords du fleuve qui étaient plongés dans une obscurité complète: pas une étoile n'était au ciel, et le silence n'était troublé que par le bruit du Mississipi

qui roulait ses eaux profondes au bas de la Levée. D'Avilar alluma les lanternes.

— Nous serons bien ici, dit le comte.

— Un peu de patience encore, monsieur de Saint-Till, interrompit Rodolphe, dans cinq minutes nous serons arrivés.

En effet, après avoir marché encore pendant quelques instants, guidés par la lueur des lanternes, ils découvrirent, creusé dans les amas de pierres qui forment la Levée, une sorte d'escalier conduisant à une seconde berge relativement étroite, mais qui, par sa profondeur, mettait ceux qui la foulaient du pied complètement à l'abri des regards indiscrets.

— Cet endroit vous convient-il? demanda d'Avilar à Maximilien?

— Parfaitement, monsieur! répondit ce dernier en s'éloignant de quelques pas.

— Donne-nous les armes, William! dit alors d'Avilar à Dawis, des mains de qui la boîte à pistolets n'était pas sortie depuis que nos trois personnages avaient quitté la chambre de l'hôtel Saint-Louis.

L'Anglais ouvrit la boîte. On sait de quelle façon les pistolets étaient chargés et, de plus, que ces armes, qui appartenaient depuis longtemps au négrier, lui étaient familières. Dans les conditions ordinaires, la plus stricte prudence eût exigé non seulement que d'Avilar affirmât par serment qu'il ne s'était jamais servi des pistolets, mais encore qu'après les avoir déchargés, William y remît de la poudre et des balles sous les yeux des deux combattants; cela fait, il eût fallu, en outre, afin d'égaliser complètement les chances du combat, que le sort désignât le pistolet dont chacun des belligérants devait se servir, mais

l'état d'ébriété fiévreuse dans lequel Rodolphe avait si perfidement plongé le comte de Saint-Till, fit que ce dernier, n'écoutant que sa colère, n'eut point la pensée d'exiger qu'aucune de ces conditions si nécessaires fûssent remplies. Rodolphe éclaira l'intérieur de la boîte, vit le petit point noir qu'il avait tracé sur la crosse d'un des pistolets, et s'en empara.

— C'est à monsieur le comte de choisir, objecta William.

D'Avilar se mordit les lèvres.

— C'est juste! dit-il; choisissez, monsieur de Saint-Till.

— Que m'importe! fit ce dernier.

— Mais il faudrait, interrompit William qui venait de prendre en main le second pistolet, que ces armes fussent déchargées.

— Ce bon Dawis pense à tout! dit d'Avilar. Tu as raison, prends le tire-balles, car quatre détonations pourraient attirer l'attention sur nous.

Cette crainte n'était nullement justifiée, car la Levée était complètement déserte à l'heure de la nuit où l'on se trouvait et à la distance de toute habitation qu'était le théâtre du combat. Il était fort improbable que quelqu'un pût entendre les deux coups de feu. Sans réfléchir à toutes ces circonstances, le comte, qui n'avait qu'une crainte, c'est que le duel ne fût retardé par une cause quelconque, s'écria :

— Ne tirez pas, sir Dawis!

— Non, prends le tire-balle, répéta d'Avilar.

William chercha. La boîte était complète, seul l'instrument indispensable manquait. D'Avilar, qui avait prévu l'incident, l'avait retiré depuis longtemps.

— Il n'y en a pas, dit Dawis. Que faire?

— En finir, interrompit le comte, qui s'était rapproché, et il prit le second pistolet des mains de William.

Moralement couvert par la volonté de M. de Saint-Till, Dawis n'insista plus.

— C'est encore plus facile que je ne le croyais, se dit Rodolphe.

— Comptez les pas, monsieur, reprit Maximilien en s'adressant à William.

— Où désirez-vous vous placer, monsieur le comte ? demanda ce dernier.

— Que M. d'Avilar reste où il est, répliqua Maximilien.

Dawis compta quinze pas. De Saint-Till le suivait. Il s'arrêta avec William. Celui-ci s'éloigna de la ligne de tir qui résultait de la place occupée par chacun des adversaires, que quinze pas de distance séparaient alors.

— Êtes-vous prêts, messieurs ? demanda-t-il.

— Oui, répondirent ensemble d'Avilar et le comte, et chacun d'eux plaça à la hauteur de sa poitrine la lanterne qu'il avait en main.

C'était un terrible point de mire que cette petite flamme vacillante, posée dans la ligne du cœur de chacun de ces deux hommes qui allaient tirer l'un sur l'autre. Rodolphe fixait de toute la puissance de son regard la lanterne du comte, et celui-ci dardait sur celle du négrier des yeux non moins attentifs.

— Je vais le tuer, se disait Maximilien.

La voix de William se fit entendre.

— Je vais compter trois, messieurs, dit-il. Vous tirerez ensemble au troisième coup.

Le comte et d'Avilar écoutèrent.

— Un... dit William, deux...

La main du comte ne tremblait pas. Il visait au cœur. Le négrier faisait de même.

— Trois, ajouta Dawis.

Les deux coups, confondus dans une seule détonation, partirent à la fois, et instantanément les lanternes s'éteignirent.

— Tous deux atteints! se dit William; seraient-ils morts tous deux? Et tout haut: — Rodolphe, dit-il, es-tu blessé?

— Non, répondit d'Avilar, d'une voix légèrement altérée; mais je l'ai vu tomber, ma balle doit l'avoir frappé en pleine poitrine.

Ces paroles ne convainquirent pas William; il fit quelques pas dans la direction de l'endroit d'où Maximilien avait tiré, et rassuré sur le sort de d'Avilar, il demanda:

— Êtes-vous blessé, monsieur le comte?

D'Alivar ralluma sa lanterne en ce moment. Un des verres avait été brisé, et la mèche était coupée au ras du bec. Sauf cette détoriation, la lanterne qui était restée dans la main de Rodolphe était intacte.

D'Avilar rejoignit William, et bientôt tous les deux découvrirent Maximilien, qui était tombé foudroyé la face contre terre. A trois pas de lui gisait sa lanterne brisée. Du sang en souillait la poignée. William souleva le comte, et l'étendit sur le dos. Maximilien avait les yeux grands ouverts, mais il n'y avait plus de regard dans ces yeux-là. D'Avilar s'agenouilla, et projetant la lueur de sa lanterne sur celui qu'il venait de frapper:

— Tiens, William, dit-il, ma balle est entrée là dans sa poitrine, en biais; car, regarde, avant d'y pénétrer, elle lui a brisé l'index de la main gauche avec laquelle

il tenait sa lanterne ; puis elle a dû lui traverser le cœur.

Dawis, sans répondre, examina encore pendant quelques instants le blessé, puis il dit :

— Il est mort !

— Regagnons l'hôtel sans tarder, reprit d'Avilar, viens !

— Et ton pistolet? dit William.

— Viens, te dis-je, ne t'occupe pas des armes.

— Elles dénonceront ton duel.

— Prends-les donc et dès demain vends-les ; je vais regagner l'hôtel seul, par la Levée ; toi, va mettre en sûreté ces armes chez toi, et à demain.

Ils arrachèrent le pistolet que le comte tenait encore dans sa main crispée, et, ayant remis les armes dans la boîte, William remonta sur la Levée et après avoir fait avec d'Avilar une cinquantaine de pas, il s'engagea dans un sentier bordé de chênes verts et de magnolias, tandis que d'Avilar regagnait d'un pas hâté l'hôtel Saint-Louis.

Dawis habitait en pleine cité ; dès qu'il eut regagné son domicile, il se coucha, mais ce fut en vain qu'il essaya de dormir. Le jour arriva, et après avoir serré les pistolets dans une armoire, après s'être dit que, somme toute, n'ayant été rencontré par personne, il valait mieux, afin que tout le monde ignorât le duel, conserver les armes dont on s'était servi, il se rendit chez Rodolphe.

Lorsqu'il pénétra dans la chambre du négrier, d'Avilar dormait encore. William respecta son sommeil, et, sentant que lui-même succombait à la fatigue, il alla s'étendre sur le divan du salon Tout à coup, un objet frappa ses regards.

C'était la lanterne brisée par la balle du comte, qui se trouvait sur la table.

— L'imprudent ! se dit-il, et il se leva pour cacher cet objet qui pouvait devenir compromettant.

Dawis ne mettait pas en doute un seul instant que le duel n'eût été loyal; néanmoins, ce combat ayant eu lieu dans des conditions complètement inusitées, il semblait à l'ami de Rodolphe qu'il valait mieux à tous les points de vue que la véritable cause de la mort du comte restât toujours ignorée. C'est afin qu'il en fût ainsi, qu'il allait mettre la lanterne brisée à l'abri des regards indiscrets, lorsque quelque chose en tomba. On eût dit la moitié d'une balle. Dawis la ramassa, et l'ayant examinée, il retint un cri prêt à s'échapper de ses lèvres :

— Du liège ! dit-il, du liège noirci à la mine de plomb ! Grand Dieu ! Les armes n'étaient pas égales ; mais Rodolphe l'ignorait, puisque ces pistolets n'ont pas été chargés par lui. Ah ! qu'il ignore toujours cette terrible circonstance. A quoi bon faire naître un vain remords en son cœur ?

Sur cette réflexion, il cacha la lanterne et se disposa à se coucher sur le divan. Il avait conservé la moitié de la balle de liège dans la main ; elle s'en échappa et roula sous le meuble. William se baissa et la chercha de la main.

— Oh ! fit-il tout à coup, et il jeta un regard terrifié sur une balle entière qu'avaient rencontrée ses doigts, au lieu de celle qu'il cherchait.

Cette balle était celle que d'Avilar avait laissée tomber la veille en chargeant les pistolets.

— Une seconde balle de liège, murmura William. Oh ! je comprends tout : le malheureux Saint-Till a été assassiné.

XII

LA PASSAGÈRE

Deux mois après le duel que nous venons de raconter, vers le soir, une voiture de place s'arrêta sur la Levée.

Une femme, qu'accompagnait un petit garçon, en descendit.

Tous deux étaient vêtus d'habits de deuil. La femme et l'enfant étaient attendus ; car dès qu'ils eurent touché du pied le pavé de la Levée, un homme qui, depuis quelques instants, interrogeait l'horizon du regard et sondait des yeux l'intérieur de toutes les voitures qui venaient de la campagne vers la ville, s'avança vers eux.

— Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon bras, madame la comtesse? dit l'homme.

— Volontiers, capitaine, reprit la femme. Quand lèverez-vous l'ancre?

— Demain, madame, dès l'aurore, ainsi que je vous l'ai promis. Dans dix minutes, vous serez à bord du *Chantier*, et dans dix minutes je ne serai plus que le second du navire, car, ainsi que je vous l'ai dit, du moment que vous serez à mon bord, le véritable capitaine ce sera vous.

— Merci encore, monsieur d'Avilar.

On voit, par ce qui précède, que non seulement la comtesse de Saint-Till ne se doutait nullement de la fin tragique de son mari, c'est-à-dire ne soupçonnait aucunement le rôle que d'Avilar avait joué dans ce drame sanglant, mais encore que ce dernier avait su captiver entièrement la confiance de la veuve du pauvre Maximilien.

Tout en parlant, le négrier, ainsi que ceux qu'il guidait, arrivèrent devant le navire, qu'un pont volant reliait au rivage; quelques secondes après, Mme de Saint-Till et le petit Rodrigue étaient accueillis sur le *Chantier* par les matelots, qui vinrent, en poussant des cris de joie, leur offrir des fleurs.

D'Avilar avait fait galamment les choses, et depuis l'instant où le chapelet de visite s'était échappé d'un des hublots, jusqu'à l'instant de la réception de la comtesse Marguerite, le *Chantier* avait été non seulement repeint, ragréé, mais encore avait subi une transformation complète, qu'il eût été impossible au plus fin limier de la police des mers de pouvoir constater, même en le visitant de fond en comble, que ce vaisseau avait jadis pu servir à la traite des noirs.

Le marchand de bois d'ébène s'était retiré des affaires, et, de même que le bourgeois qui en fait autant, s'élève sur un coteau riant une coquette maisonnette confortablement meublée, d'Avilar avait apporté dans l'aménagement nouveau de son vaisseau un soin plein de coquetterie, qui démontrait combien il était désireux d'offrir à la veuve de sa victime le plus commode et le plus élégant moyen de transport.

Ce que nous connaissons du passé de Rodolphe nous dispense d'insister longuement, du moins en un sens,

sur ce qui s'était accompli dans son cœur, depuis l'instant où il avait tué le capitaine croiseur. Ce crime, froidement médité et froidement exécuté, qu'il croyait ignoré de tous, car William, qui en avait été l'innocent complice et l'unique témoin, n'avait pas osé faire part à l'assassin de la terrible découverte; ce meurtre épouvantable dont le capitaine croiseur avait été la victime, n'était aux yeux de d'Avilar que l'exécution d'une juste vengeance conçue à la suite d'une perte énorme que lui avait fait éprouver la noyade de toute sa cargaison, ainsi que la suppression du seul être qui pouvait s'opposer à la réalisation du plus beau rêve de sa vie.

La nature, en ses contrastes les plus bizarres, permet à l'âme la plus cruelle de ressentir une profonde et sincère passion tendre. C'était du fond du cœur que d'Avilar adorait Mme de Saint-Till, et son amour pour elle avait encore augmenté par les sillons que la douleur avait tracés sur le visage de Marguerite. Son désespoir avait maigri ses traits sans rien enlever de leur charme; la pâleur qui s'était répandue sur son visage l'avait poétisé; ses yeux creusés par les larmes semblaient plus grands; son regard moins vif était chargé d'une douce langueur qui en accentuait le charme, et jusqu'à ses habits de deuil, tout en elle semblait, aux yeux de d'Avilar, plus adorable et plus doux.

Égaré par l'acharnement avec lequel il poursuivait la réalisation du projet qu'il avait conçu, le moindre doute sur la réussite n'était jamais entré dans son esprit; convenons d'ailleurs, à la louange de son intelligence, que Rodolphe avait su suivre la route qu'il s'était tracée avec une rare prudence, et que, vis-à-vis des progrès qu'il avait faits auprès de la comtesse, son rêve devait

lui sembler marcher vers une réalité prompte et certaine.

L'ancien négrier avait, du reste, des théories radicales sur les femmes qui pleurent un être aimé. L'éternel désespoir lui semblait impossible, et le rôle de consolateur agréé, qu'il avait déjà, mais à titre d'ami seulement, devait dans sa pensée infailliblement un jour se transformer en celui d'amant tendrement aimant et tendrement aimé.

— Toute femme, se disait-il, quelle que soit sa vertu, si le devoir ne l'enchaîne pas à un mari, finit toujours par se rendre à l'homme qui la désire vraiment et qui met tout en œuvre pour la posséder; l'amour est l'aliment du cœur des femmes, et plus elles sont belles et dignes d'affection, plus cet aliment leur devient indispensable, car les qualités grandissent en raison des proportions de la passion qu'elles font éclore et des futures ivresses qu'elles pressentent devoir faire éprouver. J'aimerai tant Marguerite qu'elle finira par m'aimer : le tout est de savoir guider les événements de telle sorte qu'ils me viendront en aide, et je jure bien que l'occasion que je ferai naître, je ne la laisserai pas échapper.

On n'a pas oublié qu'à son bord, Rodolphe était un véritable autocrate, et que ses matelots lui obéissaient servilement; aussi, tandis que ceux-ci, guidés par William, accueillaient la comtesse de Saint-Till de la façon gracieuse que nous avons décrite, le capitaine l'enveloppa d'un regard de convoitise semblable à celui dont le vautour doit envelopper la colombe sur laquelle il va fondre.

— Elle est en mon pouvoir, se dit-il, et Dieu lui-même ne pourrait l'empêcher maintenant d'être à moi.

La réception fut courte. La comtesse remercia les matelots, et, guidée par le capitaine, elle prit possession de la partie du navire qu'elle devait habiter.

Le lendemain, à l'heure indiquée, le *Chantier* leva l'ancre. La traversée de la Nouvelle-Orléans à Marseille est assez longue; mais elle est loin d'exiger que le navire qui l'entreprend ait à son bord des provisions aussi considérables que celles dont était garni le *Chantier*. Chargé ainsi qu'il l'était, le navire pouvait garder la pleine mer pendant près d'une année. La cale du bâtiment était très grande et très profonde, puisqu'elle avait souvent contenu de quoi nourrir trois cents personnes, esclaves et matelots, et cette cale avait été remplie par Rodolphe; car il s'était juré de ne plus remettre le pied à terre avant d'avoir possédé Marguerite.

Pour elle, le *Chantier* marchait vers la France. Pour d'Avilar, il voguait vers l'île de Cythère. C'était là, selon lui, une grande et fastueuse folie, la plus complète et la plus agréable de toute son existence. Se faire aimer ainsi, alors qu'on peut user en maître absolu, et sans qu'aucune considération vous arrête, de tout ce qui se trouve en votre pouvoir, choses et gens, constituait, d'après d'Avilar, un procédé romanesque auquel aucune femme ne pouvait demeurer insensible. Enivré par ses espérances, égaré par son aveugle passion, il s'affirmait d'avance victorieux, en se disant :

— Elle m'aimera ! et pourtant un abîme infranchissable existait entre le négrier et la veuve de Maximilien.

Du jour où elle avait pleuré le père de son enfant, la comtesse avait reçu au cœur une blessure si cruelle et si profonde, que rien au monde ne pouvait la cicatriser

jamais. Marguerite de Saint-Till avait aimé pour toujours. L'incompréhensible et mystérieux suicide de Maximilien l'eût tuée, si son affection maternelle pour Rodrigue n'eût pallié son horrible désespoir; voilà ce que seule elle savait et comprenait, voilà ce que d'Avilar eût dû soupçonner; mais, esclave de sa passion, n'écoutant que la voix de ses fiévreux désirs, il était loin de se douter que la veuve de Maximilien ne devait plus se donner à personne.

Pendant les premiers jours du voyage, d'Avilar ne se montra que respectueusement empressé auprès de Marguerite. Il affectait une grande amitié pour Rodrigue, qui, à l'expansion complète de sa joie enfantine, avait trouvé à bord toute une cargaison de jouets qu'il brisait avec une conscience rare. Les joies des enfants font la joie des mères; ceux qui égayent ces petits êtres gagnent facilement le cœur dans lequel ils règnent en vrais despotes, et Marguerite savait un gré infini à d'Avilar des bontés qu'il avait pour Rodrigue. Nature droite, franche, ouverte, et la moins coquette des femmes, Mme de Saint-Till témoignait au capitaine ses sympathies avec un abandon qui grandissait chaque jour.

Depuis la nuit du duel, sans que le moindre nuage se fût élevé entre eux, William n'était plus l'intime confident de Rodolphe, et ce dernier n'eût pas mieux demandé que de laisser Dawis à la Louisiane; mais la prudence l'en avait empêché. Tout intéressé qu'était William à ne jamais raconter l'étrange combat qui avait eu lieu entre Maximilien et d'Avilar, froissé par l'abandon de ce dernier, Dawis ne pouvait-il pas parler? Or Rodolphe se disait qu'il aurait assez difficilement gagné son bonheur, le jour du triomphe, pour ne rien né-

gliger dans le but de conserver entière la tendresse de Marguerite. Ignorant que d'Avilar, qu'il avait toujours connu prompt et violent, s'était armé d'une patience exceptionnelle afin de réussir auprès de Mme de Saint-Till, William, voyant le capitaine la combler de respectueux égards, crut pouvoir les attribuer non pas à la conduite d'un homme adroit, mais aux remords que devait éprouver le meurtrier du comte Maximilien.

Trois semaines se passèrent sans amener aucun incident à bord du *Chantier;* il régnait entre Rodolphe et Marguerite une entente complète. Un soir, par un temps superbe, ils étaient seuls à l'arrière du navire. Rodrigue était venu embrasser sa mère, et Rodolphe, pour le congédier, s'était empressé de poser ses lèvres sur le front de l'enfant à la place que venaient de toucher les lèvres de la comtesse.

— Vous êtes vraiment un ami, monsieur d'Avilar, dit Marguerite en lui tendant la main ; croyez bien que je vous saurai éternellement gré de toutes vos bontés pour mon fils et pour moi.

— Ces bontés dont vous daignez me remercier, madame, me sont bien douces, et il me semble qu'en les acceptant vous me faites une véritable grâce.

— Oh ! capitaine, fit la comtesse en se récriant.

— Je vous considère, madame, comme la plus adorable femme qui soit au monde, je vous le dis bien sincèrement et vos remerciements me sont d'un tel prix, que je les regarde comme les plus douces faveurs qui m'aient été accordées jusqu'ici ; ma sympathie pour vous date du premier instant où je vous ai vue ; en vous apercevant, il m'a semblé retrouver la vivante image d'une riante apparition qui a illuminé mes rêves d'or,

alors que j'entrais dans la vie, et, depuis cet instant, cette sympathie a toujours grandi ; vous êtes si belle!

La voix de d'Avilar tremblait en prononçant ces dernières paroles. Cette émotion n'était pas feinte. Le tigre se faisait agneau. Jamais il n'avait osé aller aussi loin dans l'expression de ses pensées secrètes. La comtesse le regarda tout étonnée.

— Ah ! oui, bien belle ! reprit d'Avilar ; vous ne pouvez l'ignorer.

— Qu'importe ma beauté ? reprit Mme de Saint-Till d'un ton froid.

— Je voudrais bien, madame, pouvoir me répéter sincèrement vos dernières paroles ; mais jamais vous ne me fûtes indifférente, et maintenant vous m'êtes chère.

Mme de Saint-Till se leva, et avec un accent plein de dignité ainsi que d'une sorte de pitié, elle reprit, en accompagnant ses paroles d'un geste éloquent :

— Mais regardez donc mes habits de deuil, monsieur d'Avilar.

— Oh ! je les regarde, madame, répliqua le négrier, en enveloppant Mme de Saint-Till d'un regard dans lequel se montra toute sa passion.

— Mon ami, reprit la comtesse en s'emparant brusquement d'une des mains de Rodolphe, mon ami sincère que je remercie, comprenez bien que vous ne serez et ne pourrez jamais être que mon ami.

Le négrier garda le silence, et tandis que Mme de Saint-Till regagnait sa cabine, il se prit la tête dans les mains et se mit à réfléchir à ce qui venait de se passer.

— Elle m'a compris, se dit-il ; elle sait maintenant que je l'aime : j'ai conquis son amitié, j'aurai bientôt son amour... Pouvait-elle autrement me répondre

qu'elle ne l'a fait?... Non évidemment; mais que de fois repoussé d'abord, n'ai-je pas triomphé des plus inhumaines? n'est-elle pas, du reste, en mon pouvoir? Prenons patience encore; j'ai fait le premier pas, lentement, mais sûrement aussi, et je serai toujours le maître de précipiter les événements, de briser tous les obstacles, s'il le faut.

Malgré cette constatation pleine de menaces pour Marguerite, d'Avilar était loin de soupçonner l'invincible résistance que lui opposerait la comtesse. Ce fut d'abord en usant d'une sorte d'inertie que la veuve de Maximilien évita toute tentative nouvelle de la part du négrier. Indulgente au suprême degré, elle n'en voulait pas à d'Avilar de l'aimer, c'est-à-dire elle acceptait son amour comme une source de douleurs pour lui, qui la faisait plutôt le plaindre que le blâmer et, en outre, ne pas trop lui en vouloir de ce qu'entraîné par la passion, il avait osé lui dire qu'il l'aimait. Néanmoins, ce que la comtesse considérait comme un manque de tact et de convenance, l'avait replongée plus que jamais dans le passé, et le souvenir de Maximilien se dressait dans son cœur, qu'il remplissait si complètement, que quel que fût le sujet de conversation qu'entamait Rodolphe, afin de reparler de son amour à Marguerite, celle-ci ramenait à l'instant même la causerie sur le cher mort qu'elle regrettait de toutes les forces de son âme. Cet état de choses fit naître une irritation indescriptible dans le cœur de Rodolphe, et plusieurs fois déjà il n'était parvenu à la cacher à la comtesse de Saint-Till, qu'en faisant sur lui-même les plus grands efforts. Le temps approchait où le *Chantier*, s'il eût suivi directement la route que Mme de Saint-Till croyait qu'il avait prise, devait toucher la terre de France. Un soi

que Rodolphe avait vainement essayé d'exprimer de nouveau à Marguerite à quel point il l'aimait, elle lui demanda :

— Nous arriverons bientôt, n'est-ce pas, capitaine?

— Qui sait ? madame, répondit-il brusquement, et il s'éloigna.

Au moment où il quittait la comtesse, que cette sortie surprit douloureusement, William, qui de loin avait assisté à ce qui venait de se passer, s'approcha d'elle.

— Rodolphe devient mauvais, n'est-ce pas, madame? dit-il. Ne le niez pas; je me doute bien de ce qui se passe? Il vous aime et voudrait se faire aimer de vous. Pardonnez-moi de vous parler aussi franchement et voyez en moi un ami, rien qu'un ami prêt à vous défendre et à vous protéger.

On se souvient de la stupeur de Dawis au moment où il avait découvert, le lendemain du duel dans lequel avait succombé le comte Maximilien de Saint-Till, que non-seulement d'Avilar s'était déloyalement servi de ses propres armes, mais encore qu'en chargeant le pistolet de son adversaire avec une balle de liège, il n'avait couru personnellement aucun danger. Depuis l'époque où le fiancé de miss Arabelle Clary avait conservé son cher chronomètre, c'est-à-dire depuis l'instant où Rodolphe l'avait pris à bord du *Chantier*, plusieurs fois l'hôte du négrier avait pu constater l'effrayante cruauté du capitaine. Mais, comme nous l'avons déjà dit, tout en n'ignorant pas que nulle pitié ne pouvait trouver place dans son cœur, il ne croyait pas d'Avilar capable de commettre un crime aussi infâme que celui qu'il avait accompli pour se débarrasser du mari de la femme qu'il aimait. Le premier mouvement de William avait

été de dénoncer d'Avilar; mais il avait bientôt réfléchi que cette dénonciation le compromettrait lui-même infailliblement. Toutes les circonstances le condamnaient; car, perdu par lui, certes d'Avilar n'eût pas manqué de l'entraîner dans l'abime. Dawis se condamna au silence, en se promettant de racheter la faute qu'il avait commise en aidant d'Avilar, et ce rachat, William avait laissé au temps le soin de lui fournir l'occasion de l'accomplir. L'instant était venu. Dawis s'était juré de ne pas laisser Rodolphe devenir criminel une seconde fois, et, prévoyant le danger que courait Marguerite, il venait de se révéler son protecteur.

Les paroles qu'avait adressées William à Mme de Saint-Till augmentèrent la vague crainte qui s'était emparée d'elle en voyant dans la réponse du négrier une sorte de menace inattendue dont elle ne pouvait comprendre la portée.

— Je ne puis nier que M. d'Avilar m'ait dit qu'il m'aime, reprit Marguerite; mais pourquoi donc aurais-je besoin de protection contre lui? Son amour même est ma sauvegarde; si sa passion devenait menaçante, par impossible, je n'aurais qu'à l'invoquer contre elle-même, pour ne plus avoir à la redouter; et d'ailleurs, ne serons-nous pas bientôt en France?

— Par grâce! madame, gardez-moi le secret et apprenez toute la vérité. Nous avons marché nuit et jour, c'est vrai; et pourtant il y a autant de distance entre nous et le rivage de France, aujourd'hui, qu'il y en avait au moment où nous avons quitté la Louisiane.

— Grand Dieu! que dites-vous?

— La vérité.

— M. d'Avilar m'a donc indignement trompée!

— Il vous aime, madame, et veut vous garder près de lui le plus longtemps possible.

— Oh! je comprends.

— Le navire est chargé de vivres pour une année.

— Une année! répéta Marguerite avec terreur.

— Oui, et pendant une année entière Rodolphe peut nous faire voguer à l'aventure, sans atterrir.

— Et son équipage consentira à se prêter à une telle machination?

— Son équipage lui obéit servilement.

— Ne pourriez-vous pas engager les matelots à se révolter, leur dévoiler la conduite du capitaine, les gagner à prix d'or? Je suis riche, vous le savez, sir, William, et je saurai récompenser largement ceux qui me protègent

— Ni l'or, ni la pitié ne pourront rien, madame la comtesse; les matelots de Rodolphe le redoutent trop pour pousser seulement une plainte, pour s'opposer en rien à sa volonté despotique, quelle que puisse être sa fantaisie.

— Mais Albert et Cécile m'attendent.

— Hélas!

— Que faire, mon Dieu, que faire? s'écria la veuve de Maximilien, pâle de terreur.

— Un seul moyen vous reste, c'est d'user de toute votre puissance sur Rodolphe pour l'amener à renoncer à vous.

— Vous avez raison. Oui, je vais lui parler, le prier, le supplier; il faudra bien qu'il écoute la voix de l'honneur; il espère sans doute m'attendrir un jour, et c'est cette folle espérance qui le fait agir; mais quand il sera bien convaincu que je ne dois plus aimer personne, car la mort de Maximilien a tué mon cœur, M. d'Avilar

abandonnera ses projets et me gardera simplement son amitié, qui grandira avec son estime.

— Dieu vous entende, madame, et vous protège. Quant à moi, même au péril de ma vie, je ferai tout au monde pour vous sauver; mais, seul, j'agirai; et vis-à-vis des forces dont peut disposer le chef du navire, mon aide sera bien faible, cependant je suis heureux et fier de vous la donner.

— Merci, sir Dawis, merci, reprit Mme de Saint-Till. Je vais savoir si je devrai vous prier de tenir votre promesse.

— Un mot encore, madame, dit William, en retenant Marguerite, qui venait de faire un pas pour s'éloigner.

— Parlez.

— Gardez-vous bien de révéler à Rodolphe que vous savez que le *Chantier* ne marche pas vers la France. Il se douterait peut-être que cette révélation vous a été faite par moi, et sa colère pourrait dès aujourd'hui me mettre dans l'impossibilité de veiller sur vous à l'avenir.

— Mais à quel homme avons-nous donc affaire, sir Dawis?

— A un homme terrible, madame.

— Il m'est fort difficile de le faire renoncer à son projet, sans lui dire que je le connais tout entier.

— Cependant il y a des indices qui auraient déjà dû vous faire soupçonner la vérité.

— Lesquels, sir William? dites-moi tout; il me semble que je fais un mauvais rêve; ma tête est si pleine de mille pensées et de mille craintes, que je crois qu'elle est prête à éclater. Je suis bien à plaindre, je vous le jure; de grâce, éclairez-moi, guidez-moi, sauvez-moi, je vous en conjure.

— Pour Dieu, calmez-vous, madame, reprit Dawis en voyant l'exaltation de Mme de Saint-Till.

— Me calmer, reprit-elle, je le voudrais. Oh ! mon Dieu ! mais ma situation est horrible. Non, ce n'est pas, cela ne peut pas être ; nous avons fait tant de chemin déjà ; bientôt les matelots crieront : terre ! et cette terre sera la terre de France. Dites-moi que vous avez voulu me tromper, que j'ai raison, que je n'ai rien à redouter de M. d'Avilar, car je sens que ma raison s'égare; puis tout à coup, en proie à une indescriptible fièvre qui démontrait que ses paroles n'avaient rien d'exagéré :

— Oh ! mon Dieu ! j'y songe, ajouta Marguerite, et Rodrigue, mon enfant, n'est-il pas aussi menacé?

— Quant à lui, nullement, madame, interrompit Dawis en s'emparant des mains de la comtesse.

Aussi froides que celles d'un cadavre, ces mains fiévreuses et tremblantes pressèrent énergiquement, dans une nerveuse étreinte, celle de l'hôte de d'Avilar, et d'un regard plein de larmes qui roulaient sur son visage pâle, la veuve de Maximilien enveloppant Dawis reprit :

— Bien vrai, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Si vous saviez combien je l'aime, sir Dawis ! Tout ce que je donnais à Maximilien de tendresse et d'amour, je l'ai reporté sur Rodrigue, sur ce cher et blond petit être qui me vient de celui que j'ai tant aimé.

— Je vous le répète, madame la comtesse, rien ne menace votre fils. Rodolphe songe trop à vous pour songer à lui.

Cette déclaration rendit un peu de calme à Mme de Saint-Till. Elle essuya ses larmes, et, après un silence de quelques secondes, elle reprit en ces termes :

— Cette situation ne peut se prolonger ; je ne veux pas vous compromettre, sir Dawis, ce serait à la fois vous trahir et manquer de prudence; mais vous m'avez parlé d'indices capables de m'avoir fait soupçonner la vérité, quels sont-ils?

— Un seul est concluant, madame la comtesse : si nous avions toujours été droit devant nous, depuis quelques jours déjà nous ne verrions plus les mêmes étoiles.

— Les mêmes étoiles?... répéta Marguerite.

— Regardez là-haut, reprit William; ces groupes lumineux ne sont-ils pas les mêmes que ceux qui frappaient vos regards lorsque vous étiez encore dans votre habitation de la Louisiane?

— C'est vrai, répondit la comtesse après quelques minutes d'examen.

— Eh bien, madame, l'hémisphère européen n'est-il pas abrité par un autre ciel?

— Je vais trouver M. d'Avilar, dit la comtesse, et elle quitta le pont pour rejoindre le négrier.

XIII

PAS EN ARRIÈRE

Au moment où la comtesse de Saint-Till fit demander à d'Avilar de vouloir bien la recevoir, celui-ci venait de relire, pour la vingtième fois, la lettre suivante qu'il avait tirée d'une enveloppe encadrée de noir sur laquelle une main féminine avait tracé cette suscription :

« *Madame la comtesse Albert de Saint-Till*, *avenue du Roule*, 95, *à* (*Paris France*)

« Ma Cécile aimée, ma chère et bonne sœur,

« Je suis folle, folle de chagrin, folle de doute ; l'incompréhensible m'a foudroyée ; ouvre ton âme à la douleur énorme, armez-vous de courage, Albert et toi, un horrible malheur nous a frappés. Cela me semble encore impossible, et cela est. Maximilien est mort ! Il s'est tué ! non pas accidentellement, mais d'un coup de feu au cœur, sans qu'aucun tourment soit venu l'attrister, sans qu'aucun motif connu ait pu le pousser à accomplir sa sinistre résolution. Il m'avait quittée la veille, en me disant : à demain, et vingt-quatre heures après, on me rapportait son cadavre. J'ai cru que j'allais mourir de douleur. — On l'a tué, me suis-je écriée, et, te

le dirai-je, malgré la preuve du contraire qui m'a été fournie, je doute encore que mon pauvre Maximilien ait été frappé de sa propre main.

« C'est vers cinq heures du matin, sur un des bas côtés de la Levée qu'on l'a trouvé sans vie. Sa mort, à ce qu'ont dit les médecins, devait remonter à deux ou trois heures au plus. La balle qui, après lui avoir brisé l'index de la main gauche, a traversé le cœur, a dû le foudroyer. La blessure du doigt n'est explicable qu'en présumant que mon pauvre cher insensé tâtait encore de cette main l'endroit propice, au moment où, de l'autre, il pressa la détente du pistolet. Celui-ci n'a pas été retrouvé ; il a été constaté qu'aucune espèce de violence n'avait été faite à Maximilien; et, en outre, il portait sur lui, écrite de sa main, signée et datée par lui, la déclaration suivante que j'ai relue mille fois : « Qu'on « n'acccuse personne de ma mort. » C'est bien Maximilien qui a écrit, qui a signé cela; pour moi le doute n'est pas permis, sur mon salut éternel je pourrais affirmer que ces mots terribles ont été tracés par mon pauvre mari. Et rien de plus, pas un adieu, pas une syllabe, rien enfin, ni pour moi, ni pour Rodrigue. Le père de famille a déserté sans songer à son enfant. Tu connaissais le cœur de Maximilien comme moi, tu sais que ce cœur était loyal, aimant, sincère; tu sais combien son âme était généreuse et grande, et pourtant je ne te dis que l'exacte et terrible vérité.

« Ah ! quelle douleur! ma pauvre Cécile. Si je n'étais pas mère, c'eût été bien mal sans doute, j'en conviens, mais je me serais tuée pour pouvoir franchir l'abîme qui sépare les vivants des morts, afin d'aller dire à celui qui n'est plus : — Ce n'est pas toi, n'est-ce pas, qui t'es frappé ? Ce n'est pas volontairement que

tu nous as quittés, ton fils et moi, pour jamais ? Ce n'est pas ta raison qui a voulu que notre brusque et éternelle séparation s'accomplît en nous laissant ignorer pourquoi tu as fui dans la mort. J'étais à toi tout entière; mon être était ton bien, mes plus intimes pensées ton culte ; te rendre heureux était mon ambition, et ta félicité me plongeait dans la plus douce extase. Tout le bonheur qu'une épouse aimante, dévouée, sincère, loyale, peut donner à son mari, n'ai-je pas fait en sorte de te le donner, moi? Cette communion étroite de deux cœurs unis, de deux âmes scellées par le même amour n'existait-elle donc pas entre nous? Mais dis-moi donc que tu n'avais pas ta raison, mon Maximilien, mon époux aimé, à qui, malgré tout, je pardonne; dis-le-moi, je t'en supplie à deux genoux.

« Je ne puis t'exprimer, ma bien chère Cécile, ce qui se passe en moi. J'ai perdu la moitié de moi-même, et il me semble que tout ce qui m'entoure, mon fils, ma maison, les arbres, et le fleuve, et les villes, et la terre entière, tout va disparaître, s'effondrer, réduit en poussière par la main meurtrière et puissante d'un démon inconnu. Je ne me doutais de rien, lorsque Néron vint m'avertir que le capitaine d'Avilar désirait me parler. En l'absence de Maximilien, j'allais prétexter un motif quelconque afin de ne le point recevoir; mais Néron me dit qu'il croyait que la cause de la venue du capitaine à l'habitation était trop grave pour que je pusse, sans inconvénient, lui fermer ma porte. Quelques minutes après, M. d'Avilar entra. Son air grave m'apprit aussitôt que Néron ne m'avait pas trompée.

« On parle de pressentiment! Malgré l'expression de tristesse qui était répandue sur le visage du capitaine,

je ne devinai rien... J'étais encore si loin de me douter de l'horrible vérité!... Comprends-tu cela?

« Ah! quel moment, Cécile, quelle torture! les mots ne peuvent pas exprimer ce que j'ai souffert. Mon esprit est encore si troublé! Le capitaine me dit avec un accent affectueux que je n'oublierai jamais : — Pardonnez-moi, madame la comtesse, de me présenter chez vous en l'absence de M. de Saint-Till. Je le devais, car je viens accomplir un triste et pénible devoir en ces lieux. — Un devoir, capitaine?

« — Un devoir sacré, madame, une mission pénible, un message qui ne pouvait être rempli que par un ami dévoué, qui donnerait tout au monde pour vous épargner l'ombre d'un chagrin et qui espère qu'en apportant la douleur, il trouvera dans son cœur la consolation qui atténuera le désespoir qu'il va faire naître.

« Au fur et à mesure qu'il parlait, ses paroles me terrifiaient.

« — Par grâce, capitaine, m'écriai-je, je suis forte, parlez.

« — M. de Saint-Till...

« — Maximilien, grand Dieu! lui serait-il arrivé malheur?

« — Hier, poursuivit le capitaine sans me répondre, nous avons dîné, William, lui et moi, chez Nicols: nous sommes allés ensuite chez moi et nous avons joué jusqu'à deux heures du matin. Votre mari nous a quittés alors. J'ai reconduit William chez lui, et j'ai regagné ensuite mon logis. Pendant la partie, William et moi nous avons remarqué que M. de Saint-Till était très exalté; le sort ne lui était pas favorable; lui, si beau joueur d'ordinaire, se laissait aller à des mouvements d'impatience qui nous étonnèrent quelque peu.

« — Après, après, monsieur? interrompis-je.

« — Après, madame...

« Mais, non, je ne veux pas, ma chère Cécile, te répéter ce que je t'ai déjà dit; c'est trop navrant; tu sais déjà tout. M. d'Avilar me dit d'abord que Maximilien respirait encore, que tout n'était pas fini; cependant qu'il ne devait me rester que peu d'espoir.

« En ce moment, des hommes entrèrent. Ils m'apportaient le corps de Maximilien. Je m'élançai. Au premier baiser, mes lèvres touchèrent un marbre; je poussai un cri terrible en comprenant qu'il n'était plus, et je m'évanouis. Lorsque je repris mes sens, M. d'Avilar et Néron étaient près de moi. La douleur m'avait brisée. J'étais abêtie de désespoir.

« — Courage, madame, au nom du ciel qui si cruellement vous éprouve, me dit le capitaine, soyez forte. Il le faut. Vous n'êtes pas seulement épouse, vous êtes mère! La mort n'est pas, d'ailleurs, une séparation éternelle, elle n'est qu'une absence.

« — Une absence bien cruelle, repris-je sans savoir ce que je disais. J'étais écrasée par un coup de massue qui avait broyé mon cœur; je sentais en moi des torrents de larmes, et il m'était impossible de les laisser couler.

« C'est la douleur sans fin qui commençait. J'ai été littéralement folle pendant trois jours. Maintenant la raison est un peu revenue; mais depuis que j'ai vu son cercueil descendre dans le caveau où repose mon père, je suis certaine que rien ne pourra jamais calmer mon désespoir.

« Cette lettre est bien incohérente, ma chère sœur. Comprends et pardonne. Je te parlais de M. d'Avilar, je reviens à lui.

« Il m'avait dit : — Vous n'êtes pas seulement épouse, vous êtes mère ! — Il fit bien de me dire cela. Mon amour pour Rodrigue m'a rendue plus forte ; c'est lui qui m'empêchera de succomber à la peine.

L'habitation, depuis que Maximilien n'est plus, m'est devenue odieuse. Je suis torturée par tous les souvenirs dont elle déborde. J'y éprouve, tout éveillée, de véritables hallucinations. Il y a des moments où, pendant quelques secondes, j'oublie le coup de foudre qui m'a frappée. Il me semble alors que Maximilien va paraître. Tu sais la grande allée de magnolias, celle dans laquelle il se promenait quelquefois vers le soir en fumant. Pas plus tard qu'hier, j'étais assise, à la tombée de la nuit, en face de l'endroit dont je te parle ; tout à coup j'ai tressailli, et, tendant les bras vers une image absente que mes yeux croyaient partout apercevoir, je me suis écriée : — Maximilien !

« Je l'ai revu aussi plusieurs fois dans mes rêves, sanglant alors, pâle et inanimé. Une fois ces mots sont sortis de ses lèvres : Venge-moi ! Hélas ! il ne peut avoir cédé qu'à un accès de fièvre chaude que nul ne pouvait prévoir. L'instruction a démontré que mon pauvre mari s'était frappé lui-même. Je n'ai donc pas à le venger.

« Au moment où je l'ai perdu, Maximilien avait fort avancé déjà la liquidation de notre fortune ; tu le sais, car c'est la nuit qui a suivi ton départ qu'il s'est tué. Je vais la continuer le plus rapidement que je pourrai. J'ai hâte de gagner la France.

« L'affection d'Albert et la tienne me soutiendront. C'est Néron qui gardera l'habitation.

« Je ne veux pas la vendre, à cause du caveau. Lorsque ma tâche sera finie, lorsque Rodrigue sera

grand, lorsqu'enfin Dieu me réunira à Maximilien, je veux que nos corps soient placés dans la même tombe, au bout de ce parc dont notre mutuel amour avait fait un Éden.

« C'est tout ce que je conserverai à la Louisiane ; Maximilien eût fait de même. Le capitaine d'Avilar s'est mis complètement à ma disposition. Il est très entendu en affaires et m'a donné déjà d'excellents conseils. Grâce à son obligeance, je pourrai terminer tout au mieux, sans presque m'en occuper ; tu comprends, n'est-ce pas, que je n'ai pas la tête aux chiffres, et que les préoccupations matérielles me sont odieuses, mais il faut que je veille au bien de mon enfant. A bientôt, chère sœur, apprends, avec le plus de ménagements possibles, à Albert, l'horrible événement qui nous accable. Tu sais qu'il adorait Maximilien. Quelle douleur pour ton mari, si j'en juge par la mienne ! D'après ce que m'annonce ta dernière lettre, j'arriverai pour le baptême. Si tu as encore un garçon, tu l'appelleras Maximilien, j'y tiens beaucoup ; si tu as une fille, je la nommerai Marguerite-Maximilienne. Ta sœur désolée.

« MARGUERITE DE SAINT-TILL. »

« *P. S.* Le bateau part ce soir. M. d'Avilar, qui va quitter l'habitation dans une heure, se chargera de cette lettre... »

On comprend aisément que le négrier n'avait eu garde d'envoyer ce message. N'eût-il contenu que l'annonce de la prochaine arrivée de Marguerite en France qu'il l'eût intercepté, car il était bien résolu à ne lui laisser rejoindre Cécile et Albert qu'après l'avoir possédée.

On sait les dispositions que Rodolphe avait prises dans ce but, mais cette lettre renfermait une manifestation si complète du culte du mort, qu'il la garda comme une étude indispensable, un vrai grimoire dont l'*indéchiffrabilité* était pour lui un stimulant et une boussole.

Avant de poursuivre, il est indispensable de raconter le plus brièvement possible comment Rodolphe avait déterminé Marguerite à choisir le *Chantier* pour gagner la France. Très entendu en affaires, comme l'avait écrit Mme de Saint-Till à sa sœur, d'Avilar avait fort bien régi celles de la comtesse. Non seulement il avait été fort habile, mais encore, en plusieurs occasions, il s'était montré généreux, achetant lui-même au plus haut prix, à l'aide d'un intermédiaire, les parties les plus difficiles à vendre.

Voyant que d'Avilar sauvegardait avec autant de dévouement que d'habileté les intérêts de Rodrigue, Marguerite lui avait donné toute son amitié. Rodolphe était devenu son conseil, et tous ses avis étaient suivis par elle avec une docilité qui démontrait la somme de confiance qu'elle lui accordait.

La liquidation allait être bientôt terminée ; les préparatifs de départ commencèrent ; le plus naturellement du monde, d'Avilar pria Mme de Saint-Till de lui faire la grâce de visiter son navire. Il n'y avait aucune raison pour que la comtesse refusât. Elle trouva le *Chantier* le plus commode et le plus coquet des bâtiments. D'Avilar n'avait rien négligé pour qu'il en fût ainsi. Fidèle à la promesse qu'il avait faite à William, Rodolphe, ayant réalisé un bénéfice considérable sur sa dernière excursion au Cap, où un chef lui avait vendu à vil prix un groupe de prisonniers faits à une tribu

ennemie, avait résolu de renoncer à la traite, afin de consacrer d'abord tout son temps à Marguerite, sans que rien ne pût entraver la poursuite de son but.

Tout ce qui pouvait rappeler que le bâtiment avait été un marché d'esclaves, tout ce qui pouvait révéler l'odieux trafic du *marchand de bois d'ébène* avait disparu. La partie de l'entre-pont où nous avons vu d'Avilar recevoir Maximilien et trinquer avec lui à la France, avait été aménagée de la façon la plus commode et la plus élégante, afin qu'une femme du rang et de la distinction de Mme de Saint-Till pût l'habiter pendant une longue traversée. Le négrier avait apporté un tel soin dans les plus petits détails de l'ameublement féminin qu'il avait fait installer à son bord, que la comtesse, fort loin de soupçonner le projet de d'Avilar, s'écria :

— Vous êtes plus coquet qu'une femme, capitaine.

— Cette partie du navire ne sera jamais habitée par moi, madame.

— Ah! ces cabines si charmantes...

— Sont destinées à une personne pour qui j'ai une très grande amitié et qui, j'ose l'espérer, ne me refusera pas l'immense joie de faire à mon bord un voyage.

— Comment?

— Vous m'avez compris, madame la comtesse, c'est pour vous que j'ai préparé ces cabines coquettes; c'est pour vous ramener en France.

Le procédé était tellement délicat, et jusque-là Rodolphe avait eu soin de se tenir dans une telle réserve, qu'il était presque impossible à Mme de Saint-Till de refuser; elle accepta sur l'heure, au dernier point touchée par l'attention du capitaine. Tout marchait au désir de d'Avilar, et cependant il lui restait encore à isoler complètement Marguerite, c'est-à-dire à la per-

suader de s'embarquer seule avec Rodrigue. L'idée d'éloigner d'elle son enfant n'était même pas venue un seul instant à son esprit.

Il savait d'avance que rien au monde ne pourrait provoquer cette séparation. La présence de Rodrigue à bord du navire entraînait fatalement celle de la domestique qui prenait soin de lui. La nourrice du fils de Maximilien, qui lui était fort attachée, était morte un an auparavant, et c'était une créole, nommée Charlotte, qui avait succédé à la pauvre femme. Tout ce qu'aimait Charlotte, c'est-à-dire ses parents et la maison où elle était née, se trouvait à la Louisiane; néanmoins, lorsque Mme de Saint-Till l'avait priée de l'accompagner en France, la jeune créole y avait consenti sans difficulté. Marguerite l'avait remerciée de ce qu'elle considérait comme un sacrifice, et attribuait à un dévouement réel ce qui n'était causé que par un profond dépit.

Le fils d'un colon aimait Charlotte et voulait en faire sa femme; dans une situation modeste, les parents de l'amoureux eussent facilement consenti à ce que Charlotte qui, somme toute, était une fille sage, devînt leur bru; mais le père du jeune homme, qui professait une grande estime pour les écus, déclara net que jamais il ne consentirait à ce que son fils épousât une jeune fille ne lui apportant pas au moins dix ou quinze mille francs de dot.

Malgré les larmes et les prières, car il était impossible que Charlotte réalisât ces conditions, le colon tint bon; il fallut renoncer au bonheur d'être l'un à l'autre; dans ce cas, plus la distance séparant les deux amoureux serait grande, plus ils arriveraient facilement à se consoler; — ainsi pensait Charlotte; c'est

pourquoi elle avait consenti à suivre la comtesse en France.

Rodolphe, tout en se creusant la cervelle afin de trouver le moyen d'empêcher Charlotte de tenir sa promesse, n'en avait pas moins fait préparer une cabine pour elle, et la montrant à Mme de Saint-Till :

— Voilà pour Mlle Charlotte, dit-il.

— Décidément, monsieur d'Avilar, vous avez pensé à tout.

— Vous m'avez appris, madame, que Charlotte était la seule de vos domestiques qui vous accompagnerait, j'ai voulu disposer les choses de telle sorte que, vous soyez bien convaincue que c'est pour vous, pour vous seule que j'ai fait ce que vous voyez, afin qu'il vous soit impossible de faire la moindre objection à mon projet.

Mme de Saint-Till remercia une seconde fois d'Avilar, et il fut immédiatement décidé que le départ aurait lieu dix jours après. Rodolphe se rendait presque quotidiennement à l'habitation.

Un matin, pendant que Mme de Saint-Till était à sa toilette, il alla rejoindre dans le parc Charlotte, qui surveillait les jeux du petit Rodrigue. Il ne pouvait mieux choisir l'instant pour tâter le terrain. Charlotte, ce matin-là, était fort rêveuse. L'instant décisif approchait, et cela lui mettait au cœur de poignants regrets.

— Mademoiselle Charlotte, lui dit d'Avilar d'un ton affectueux, vous avez l'air bien préoccupée ce matin ?

— Un peu, c'est vrai, monsieur, répondit-elle.

— Oh ! je comprends cela, reprit d'Avilar ; c'est fort naturel, au moment de quitter vos parents, que vous

devez aimer; c'est bien loin d'ici la France; les reverrez-vous jamais! Mais ce doute cruel qui doit vous préoccuper gravement doit être effacé par votre dévouement pour Mme de Saint-Till et par l'affection que vous portez à ce bon petit Rodrigue. Quel charmant enfant!

L'émotion de Charlotte se traduisit par des larmes qui finirent par glisser sur ses joues fraîches et roses.

— Eh quoi! vous pleurez, mon enfant?

Se confier soulage; quelques instants après, d'Avilar fut mis au courant de tout par la jeune fille.

— Mme de Saint-Till connaît-elle votre histoire? reprit Rodolphe.

— Non, monsieur le capitaine.

— Et vous l'aimiez beaucoup, celui qui devait vous épouser?

— Hélas! de tout mon cœur, monsieur; mais il faut bien se faire une raison, n'est-ce pas? Mes parents sont pauvres et ne peuvent me donner la dot que le père de Georges exige absolument pour consentir à notre mariage.

— Il s'agit donc d'une somme bien forte?

— Je crois bien, monsieur, de dix mille francs!

D'Avilar se mit à rire.

— Dix mille francs, le Pérou, en effet. Ah! ah! ah!

La jeune fille lui adressa un regard de reproche.

— Alors, ma mignonne, poursuivit le négrier, si tu avais dix mille francs, tu ne quitterais pas la Louisiane, malgré toute ton affection pour Rodrigue, malgré tout ton dévouement pour la comtesse, et tu épouserais M. Georges, n'est-il pas vrai?

— Oh! oui, capitaine, s'écria Charlotte, avec une

conviction, que le moindre doute sur l'issue de sa démarche ne pouvait rester au négrier.

— Que ne demandes-tu ces dix mille francs à la comtesse ? elle emporte un million en France, tu sais combien elle est bonne, et je suis certain qu'elle ne te les refuserait pas.

— Oh ! je sais que madame a bon cœur ; mais, à cause de M. Rodrigue, elle doit beaucoup tenir à ce que je parte avec elle, et nécessairement ne me donnerait pas dix mille francs, en sachant que cette somme doit m'empêcher de la suivre là-bas.

— Tu raisonnes admirablement, Charlotte, et ta logique est évidente ; mais je suis riche aussi moi, et puisqu'il ne faut que dix mille francs pour faire ton bonheur et assurer ton avenir, je te les donne.

Charlotte fit un bond.

— Vous, monsieur !

— Je te les donne, répéta d'Avilar, en appuyant sur les mots.

— Ah ! monsieur, vous êtes bon comme le bon Dieu ! et Charlotte, saisissant une des mains du négrier, la couvrit de baisers, puis elle reprit : — Mais ce n'est qu'un prêt, monsieur, sachez-le bien, Georges vous rendra cela, car il est plein de courage...

— Bien ! bien ! interrompit d'Avilar, ne t'occupe pas de ce détail, et écoute-moi : je ne mets qu'une seule condition au petit service que je consens à te rendre, c'est que la comtesse de Saint-Till ignorera que je te l'ai rendu. Tu comprends, mon enfant, que je ne veux pas que ta maîtresse puisse m'en vouloir d'avoir, même en assurant ton bonheur, empêché que tu suives Rodrigue.

— Je comprends cela, monsieur d'Avilar, et je vous jure de me taire.

— Que ton père se présente dès demain chez mon banquier, à la Nouvelle-Orléans, et il touchera la somme.

Trois jours après cet incident, Mme de Saint-Till exprima à d'Avilar toute sa contrariété de voir Charlotte ne pas la suivre en France.

— C'est fâcheux, en effet, madame, reprit Rodolphe ; mais ne vous exagérez pas trop les choses. Certes, Charlotte vous eût été utile, mais Rodrigue est un enfant aimable que mes braves matelots adoreront tout de suite, et chacun d'eux, comme William et moi, se fera un véritable plaisir pendant notre rapide traversée de tâcher de l'égayer par tous les moyens possibles.

Ces paroles étaient bien faites pour rassurer Mme de Saint-Till sur les conséquences que pourrait avoir pour Rodrigue l'abandon de Charlotte. Et, maintenant, que nous avons fait comprendre tous les incidents ayant quelque importance qui s'étaient accomplis depuis la mort de Maximilien jusqu'au moment où William avait engagé Mme de Saint-Till à tenter auprès de d'Avilar une démarche décisive, retournons dans la cabine du capitaine, où nous l'avons laissé, au moment où Marguerite de Saint-Till allait y pénétrer.

XIV

LE SUICIDE

L'état dans lequel se trouvait la comtesse lorsqu'elle reparut devant Rodolphe était plein d'exaltation; son esprit, troublé par la douleur, venait de s'impressionner plus fortement qu'il ne l'avait jamais fait pendant qu'elle écoutait William.

— Vous voulez me parler, madame? lui dit le négrier, en lui désignant du geste, un siège — prenez place, ajouta-t-il. Je vous écoute. Que me voulez-vous?

— Je viens vous demander, capitaine, une explication franche, répondit-elle en s'armant de courage.

— Le moment est décisif, se dit Rodolphe, et tout haut il ajouta : — Je ne demande pas mieux que de vous la donner, madame.

— Merci, dit la comtesse, qui, suivant le conseil de Dawis, voulait à tout prix attendrir son geôlier.

Les cœurs droits, les consciences pures, quand en usant de la ruse on a su les captiver, revirent fort difficilement; avares d'amitié, elles sont peu prodigues de haine; afin que l'estime en elles se change en défiance et en mépris, il leur faut des preuves convaincantes.

Dawis avait jeté la terreur dans l'âme de la comtesse,

mais tout en la mettant en garde contre d'Avilar et en s'expliquant aussi catégoriquement qu'il l'avait fait sur ce dernier, il n'avait pas éteint la véritable amitié que la comtesse éprouvait pour l'assassin de Maximilien.

— Capitaine, reprit Mme de Saint-Till en surmontant l'émotion qui grondait dans son cœur, si je vous ai demandé tout à l'heure quelle serait l'époque de notre débarquement en France, c'est parce que, depuis plusieurs jours, un doute singulier a traversé mon esprit, et je dois vous avouer franchement que votre réponse de tantôt, — si évasive, vous en souvenez-vous ? — loin de le dissiper, n'a fait, au contraire, que lui donner une consistance qui est la principale cause de la démarche que je tente auprès de vous.

— Je ne sais vraiment, madame, reprit d'Avilar avec un imperturbable sans-froid, quel peut être le but de vos paroles; elles sont vraiment incompréhensibles.

— Feindre est inutile, monsieur d'Avilar. Au nom de mon amitié pour vous, je vous en supplie, soyez franc; et brusquement elle posa au négrier cette question. — Pourquoi, malgré tout le trajet que nous avons fait depuis notre départ de la Louisiane, sommes-nous encore aujourd'hui plus près de la Nouvelle-Orléans que de Paris?

— Qui donc m'a trahi? se dit à l'instant le négrier, et comme il hésitait à répondre :

— Voyons, capitaine, poursuivit la comtesse, nous n'allons pas en France? avouez-le.

— C'est vrai, répondit-il, qui vous l'a dit?

— Les étoiles. Mon cher monsieur d'Avilar, le ciel n'est pas avec vous !

Le négrier n'avait point songé à cela : que lui impor-

tait, du reste ; ne fallait-il pas qu'un jour ou l'autre, Marguerite apprît la vérité entière.

— Le ciel ou l'enfer, qu'importe ! reprit Rodolphe avec irritation.

— Ah ! monsieur d'Avilar.

— Tenez, madame, reprit Rodolphe, comme s'il venait de prendre une résolution subite, il faut en finir. Jouons cartes sur table ; je suis las d'une dissimulation qui me force à calmer constamment la fougue de la passion sans bornes que vous m'avez mise au cœur. Cette passion immense déborde, comme les poisons violents rompant le verre qui les renferme ; contenu plus longtemps, mon amour briserait mon cœur.

En parlant ainsi, Rodolphe s'était animé ; ses yeux jetaient des éclairs ; sous le pourpre qui avait envahi ses joues, une agitation de toutes les fibres de son être se laissait deviner ; le vrai d'Avilar, l'homme des requins et du chapelet de visite, l'assassin de Maximilien apparaissait pour la première fois aux yeux de Mme de Saint-Till.

— Capitaine, reprit-elle en tâchant de cacher sa terreur, je vous sais gré de votre amour, et si vraiment il est aussi grand que vous voulez me le dire, je vous plains du fond de mon âme.

— De la pitié !

— De l'amitié, de la raison. Si je pouvais encore aimer quelqu'un ici-bas, peut-être ce quelqu'un serait-il vous ; mais la mort de Maximilien a tué mon cœur, je veux porter son nom toute ma vie et n'avoir été qu'à lui ici-bas.

— Marguerite, dit d'Avilar, appelant pour la première fois la comtesse ainsi, depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois, je vous aime ; depuis ce

jour, je me suis juré d'être votre amant ; depuis l'instant où vous m'êtes apparue si belle, si chaste, si désirable, tous mes efforts n'ont eu qu'un but : votre possession. Je n'ai reculé devant rien pour vous mettre en mon pouvoir, et, sachez-le bien, ni le ciel ni l'enfer ne pourraient vous en arracher.

Tout cela fut dit avec tant de fougue, que la comtesse n'avait pu interrompre le négrier ; il s'avança vers elle, et elle recula avec effroi.

— Oh ! je tâcherai de vous ramener à la raison, dit-elle en tremblant ; mais de grâce, par pitié, prenons le chemin de la France ; à Paris, je ne serai point perdue pour vous.

— Marguerite, je ne suis ni un enfant, ni un sot ; ce n'est pas à Paris, où vous m'échapperiez, j'en suis sûr, que j'ai rêvé de vous obtenir, mais ici à mon bord, sur ce vaisseau dont je suis le maître absolu. Je suis riche, vous l'êtes aussi ; nous irons cacher dans quelque beau pays, où nous ne connaîtrons personne, notre bonheur, car je vous aimerai tant, que vous finirez par me rendre amour pour amour, et nous ne rentrerons en France qu'au jour où lassés de ce bonheur, nous aurons mutuellement besoin d'une autre vie.

— Ce n'est pas sérieusement que vous parlez ainsi, j'imagine, monsieur ?

— Pas sérieusement ! mais regardez-moi donc.

— Ah ! fit la comtesse en poussant un cri terrible, tellement le visage de d'Avilar était expressif, mais s'armant de courage : — Ainsi, dit-elle, ce n'est pas même un mariage que vous m'offrez ; c'est de vivre avec vous comme une courtisane, ajouta-t-elle.

— Comme la plus adorée des maîtresses ; et, saisissant les mains de Mme de Saint-Till, le négrier se jeta à

genoux, tandis que son brusque mouvement forçait la jeune femme à s'asseoir. — Écoute, ajouta-t-il. Rien ne peut t'empêcher d'être à moi, rien... Je me suis juré que cela serait, et cela sera.

— Vous aurez pitié.

— Mais je t'adore et je te rêve depuis si longtemps, que dussé-je, pour goûter ce bonheur, perdre dans un instant ma fortune et ma vie, je n'hésiterais pas à lui tout sacrifier. Cède et ne me force pas à te violenter : jamais femme n'aura été plus aimée que toi ; je ne vivrai plus que pour t'idolâtrer et subir ta loi : caprices, fantaisies, tous tes rêves seront réalisés. Sur ce vaisseau nous irons visiter le monde entier avec la fantaisie pour boussole et le bonheur pour timonier. J'ai pensé si souvent à cela ! Marguerite, c'est le plus sincère des amants qui t'implore, c'est le plus soumis de tes esclaves qui te supplie de l'enchaîner à jamais.

— Si j'écoutais vos paroles, si j'étais capable de me laisser, non pas persuader, mais attendrir seulement, je serais la plus misérable des femmes ; heureusement que malgré votre accent convaincu, je ne puis leur attacher qu'une importance secondaire. Vous abusez simplement de circonstances créées par le hasard...

La pauvre femme ne savait que dire ; d'Avilar l'interrompit ; se relevant :

— Créées par moi, Marguerite, par moi seul, sache-le bien ! s'écria-t-il avec orgueil.

— Ah ! si Maximilien n'était pas mort ! ne put s'empêcher de dire Mme de Saint-Till, laissant deviner par ces mots toute l'étendue de ses craintes et de ses regrets.

Rodolphe n'était plus maître de lui.

— S'il n'était pas mort, je l'aurais tué! dit-il avec un accent effrayant.

— Ah! monsieur, quelle horrible menace! quel homme êtes-vous donc?

— Je suis un homme qui sait briser tous les obstacles qui le séparent du but qu'il poursuit; depuis que je te connais, le but de ma vie est de te conquérir.

— Maximilien a été assassiné, s'écria tout à coup Mme de Saint-Till, et son assassin, c'est vous!

— Vous savez bien que votre mari s'est suicidé, madame, dans un accès de fièvre chaude ; pourquoi me traiter d'assassin?

— C'est vrai; pardon, mon Dieu, je deviens folle! et, cédant à une crise nerveuse que, malgré tous ses efforts, elle ne put maîtriser, Marguerite sanglota, mêlant à ses pleurs des cris étouffés d'une éloquence poignante.

Cela dura quelques secondes seulement. L'abondance des larmes qui s'échappaient des yeux de Mme de Saint-Till détendit ses nerfs, crispés par l'irritation et l'effroi. Elle recouvra bientôt un calme relatif. Toute à son désespoir, elle avait pris sans s'en douter une pose attendrissante, les yeux levés au ciel, les joues sillonnées de larmes, rappelant ces douces images de Madeleine pleurant Jésus, créées par les peintres chrétiens.

— Que tu es belle! reprit d'Avilar d'une voix émue, qui fit tressaillir Marguerite, après avoir surmonté l'émotion que lui avait causée la juste et terrible accusation de la comtesse.

— Le sort qui t'effraye n'est point à dédaigner, l'avenir te le prouvera, poursuivit Rodolphe. Le jour où je t'ai vue à l'habitation, après avoir tué le cheval de Dawis, ma première pensée a été celle-ci: Si je pouvais

avoir l'amour d'une telle femme! — Lorsque je sus que Maximilien était mort, tout en moi me dit : La comtesse est libre, elle t'appartiendra.

— Jamais!

D'Avilar sourit à ce mot et continua comme s'il n'avait pas été prononcé.

— Dès cet instant, j'ai mis tout en œuvre pour te plaire.

— Vous vous êtes montré mon ami, mon ami véritable, je le reconnais, et je ne vous marchande pas mes sympathies.

— C'est ton amour que je voulais, c'est ton amour que je veux encore : J'ai fait disposer ce bâtiment de telle sorte que tu le choisisses pour faire ton voyage, acceptant ma protection et me prenant pour guide pendant la traversée; Charlotte me gênait, je lui ai donné dix mille francs pour qu'elle épousât celui qu'elle aime et restât à la Louisiane.

— Eh quoi! c'est vous, vous encore?

— Moi, toujours. Le *Chantier* peut garder la mer une année sans atterrir. J'ai pris mes mesures en conséquence. Bannis de ton cœur les folles chimères et les hésitations vaines; ce que je veux, tu le vois, je le veux bien. Tu sais tout maintenant : décide.

— Que vous êtes cruel!

— Cruel! moi qui sacrifierais tout pour votre bonheur.

— Puis-je vous croire?

— Sur mon honneur, je vous le jure.

— Renoncez à cet amour que je ne puis partager, à cet amour qui m'épouvante, dont l'aveu seul est un sacrilège. Je ne suis pas la veuve de Maximilien, je suis sa séparée.

— Les absents ont tort.

— Vous êtes un impie ! capitaine.

— Je suis un amoureux, et à mon âge, l'amour devient une passion si impérieuse, si despotique même, que seule sa voix est écoutée, seule sa loi est suivie.

— Je ne puis en entendre davantage, capitaine.

— Soit, madame, j'attendrai.

— Quoi donc ?

— Votre bon plaisir.

— Ainsi, vous ne voulez pas renoncer à moi ?

— Jamais ! c'est votre mot de tout à l'heure,

— Vous demandez l'impossible.

— Je veux le bonheur, la félicité suprême, l'idéal de mes rêves, tout ce que j'ambitionne enfin, et je l'obtiendrai, car je suis décidé à employer tous les moyens possibles, même la violence pour y arriver.

— Oh ! monsieur ! monsieur ! vous me ferez perdre la raison.

— Vous m'avez bien fait perdre la mienne, madame.

— Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi, s'écria Marguerite, et sur cette prière elle quitta précipitamment la cabine du capitaine.

Dawis apprit bientôt par Mme de Saint-Till le résultat de son entrevue avec d'Avilar, il rassura la comtesse par les plus ingénieuses paroles, affirmant que Rodolphe était incapable de commettre un crime.

— Vous me dites cela pour me donner du courage, sir William, merci, mais je ne puis vous croire.

Le soupçon de la comtesse était juste. William était persuadé du contraire de ce qu'il affirmait, aussi, tout à coup changeant de tactique, il ajouta :

— Vous avez raison, mais je chercherai, je trouverai le moyen de vous sauver; feignez seulement de n'être

plus aussi irritée contre Rodolphe lorsque celui-ci reparlera d'amour, et je réponds de tout.

Huit jours se passèrent; pendant ce temps, les tête-à-tête entre Rodolphe et Marguerite furent très rares. Les premiers jours, William était toujours là et sa présence rendait la situation possible, le négrier avait retrouvé son calme; la comtesse tâchait d'oublier; néanmoins, dès que la nuit venait, elle interrogeait le ciel, et chaque soir murmurait en tressaillant :

— Toujours les mêmes étoiles!

Elle n'osait implorer de nouveau d'Avilar. C'eût été faire appel à des souvenirs des plus menaçants; néanmoins, un soir, elle osa hasarder ces mots :

— Naviguons-nous vers la France, capitaine?

— Non, madame, reprit Rodolphe.

— Il est implacable, dit la comtesse à Dawis, dès qu'elle fut seule avec lui. Parlez-lui donc, il vous écoutera; dites-lui que tout s'oppose à ce que jamais je lui accorde aucune faveur; dites-lui...

— Je me garderais bien de lui parler de vous, madame. Rodolphe est soupçonneux et il ne faut pas qu'il se doute que, touché par votre situation pénible, je vous ai promis aide et protection. J'ai trouvé, du reste, le moyen de vous soustraire à lui.

— Vrai?

— Silence! on vient, madame; demain je vous dirai tout.

Les angoisses de Marguerite étaient indescriptibles; quelle femme, du reste, dans les conditions terribles où elle se trouvait, n'eût pas été constamment en proie à la terreur : être à la merci d'un homme comme d'Avilar aussi complètement que l'était la veuve du capitaine croiseur réalisait la plus cruelle et la plus horrible

des situations. L'affection qu'elle portait à Rodrigue, seule soutenait le courage de l'infortunée, qui sentait chaque jour s'éteindre en elle toute lueur d'espoir et n'osait plus songer à l'avenir, cédant au poids de son chagrin, lorsque William lui avait promis de lui révéler un moyen d'échapper aux terribles tendresses du capitaine négrier. Quel pouvait être le plan de William? Mme de Saint-Till se le demanda vainement toute la nuit; enfin, l'heure de la sieste de Rodolphe ayant sonné, Dawis put être questionné par la comtesse.

— Hier, lui dit-elle, sir Dawis, vous m'aviez donné quelque espérance. Je vous en supplie, parlez. Quel est votre projet?

— Vous êtes riche, madame, et, vous me l'avez dit, vous n'hésiteriez pas à faire, pour quitter le *Chantier*, le sacrifice d'une partie de votre fortune.

— J'ai un million en or à bord, et je le donnerais entièrement pour sauver mon honneur.

— J'en étais sûr d'avance. Mais je vous préviens que mon moyen vous fera courir un danger énorme, qu'il m'est impossible de vous faire éviter.

— Qu'importe! Quel danger pourrait me faire reculer devant l'espoir de me soustraire à ce qui me menace?

— Mais votre enfant; nous ne pouvons le laisser à bord?

— Dieu nous protégera, sir William; Dieu est bon. Dieu est juste, il protégera la mère pour le fils, il nous sauvera pour sauver Rodrigue!

— Je vais tâcher de gagner à prix d'or quatre hommes de l'équipage, et, à la première nuit noire, nous mettrons une chaloupe à la mer avec des vivres; puis à la grâce du pilote!

— Ah ! sir William, si vous réussissez, je vous bénirai toute ma vie! Mais, ne m'avez-vous pas dit que vous êtes certain de l'entier dévouement des matelots à leur capitaine ?

— Oui, madame, mais j'ai réfléchi depuis. L'or est bien puissant, et d'ailleurs aucun des hommes de l'équipage ne se doute du coupable motif qui fait que Rodolphe vous retient prisonnière à son bord. J'inventerai une fable.

Vingt-quatre heures après cette conversation, tout était calme à bord; la comtesse, qui venait de coucher Rodrigue dans son petit hamac, était rêveuse dans la cabine qui lui servait de boudoir, où un matelot lui avait apporté de la lumière; le visage de Marguerite était plus souriant que triste. Dawis, quelques instants auparavant, en passant près d'elle sur le pont, lui avait glissé ces mots :

— J'en ai deux déjà, rameurs infatigables. Ce sera sans doute pour la nuit prochaine; et, confiante dans l'avenir au moment où nous la revoyons, Mme de Saint-Till rêvait déjà qu'elle avait pu se soustraire aux projets de Rodolphe et qu'elle avait rejoint Cécile et Albert.

Mollement couchée sur un divan de perse à grands ramages, elle laissait errer sa pensée vers la France, oubliant pour un instant le *Chantier*, son terrible capitaine et tous les dangers qu'elle aurait bientôt à braver pour gagner la terre, lorsque tout à coup la porte de sa cabine s'ouvrit, et d'Avilar parut.

— Vous vouliez donc fuir, Marguerite? lui dit-il.

— Capitaine, dit-elle en tremblant.

— Je sais tout, ne niez pas.

— Eh bien! oui, je voulais fuir, vous savez bien pourquoi.

— Je vous fais donc horreur?

— Monsieur d'Avilar, je me dois à celui qui n'est plus, je vous l'ai déjà dit.

— Prenez garde, Marguerite, et Rodolphe s'avança vers elle.

— Où est sir Dawis? pensa la comtesse.

D'Avilar lui prit la taille.

— Je t'adore, fit-il d'une voix passionnée, en cherchant à coller ses lèvres sur celles de la jeune femme; mais d'un geste brusque elle se dégagea.

— Marguerite, reprit le négrier, je pourrais vouloir, mais je veux une dernière fois t'implorer.

— Moi, votre maîtresse?

— Ma femme! Sur mon honneur, je te jure que je t'épouserai

— Mon deuil n'est pas encore fini; vous savez que je ne puis aimer personne, et vous me parlez de vous donner ma main.

— Marguerite, tu es en mon pouvoir; tu sais que je t'aime et le serment que j'ai fait.

Le moment était décisif; la ruse seule pouvait retarder le crime, la comtesse l'employa.

— Eh bien, dit-elle, laissez-moi réfléchir encore, je vous promets de tâcher de vous aimer. Sa voix tremblait en prononçant ces paroles. — Pardonne-moi! Maximilien, ajouta sa pensée.

N'écoutant que son amour, d'Avilar, ravi de l'espèce de promesse qu'il venait d'arracher à Mme de Saint-Till, saisit une de ses mains, et la couvrant de baisers :

— Merci de toute mon âme.

La comtesse retira sa main aussi doucement qu'elle put le faire et remonta sur le pont, plongé dans les ténèbres, où le négrier la suivit en proie à de vagues soupçons; une ombre passa et ces mots qu'on murmurait parvinrent à ses oreilles.

— Sir Dawis, sir Dawis, où êtes-vous?

— Damnation! fit d'Avilar les dents serrées; elle me trompait... elle ne savait pas encore que j'ai puni le traître... Oh! plus de pitié pour elle... à présent.

Quelques secondes après, un cri se fit entendre... aussitôt éteint...

— Ah? grâce!... pitié!...

Puis une lutte dans l'ombre; et, comme la lune venait d'apparaître dans une éclaircie, on vit une femme courant, les cheveux épars, une ombre noire se dressant sur le sabord, et on entendit enfin le bruit de la vague écumante se refermant sur celle qui venait de se précipiter dans les flots.

La comtesse Marguerite de Saint-Till, dans un délire si grand qu'elle avait oublié qu'elle était mère, venait de se donner la mort pour échapper au déshonneur.

. . . .

Le lendemain, dès l'aube, un navire hollandais aperçut sur un rocher isolé un homme qui, hissé sur le faîte, agitait un mouchoir blanc. Une chaloupe vint le recueillir; lorsque le capitaine le questionna, l'homme répondit :

— Je m'appelle William Dawis; je suis Anglais, un assassin m'a jeté à la mer; sans vous, ma mort était certaine. Je suis bien malheureux, j'ai perdu mon chronomètre!

FIN DU MARCHAND DE BOIS D'ÉBÈNE

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE

HISTOIRE D'UNE NUIT

I. — La maison des Compagnons. 1
II. — Le condamné. 13
III. — Le grand 16. 22
IV. — L'assemblée. 38
V. — Billet à désordre.. 51
VI. — Un souper du duc d'Ambre. 69
VII. — Marguerite.. 86
VIII. — La place Cinq-Pierres. 104

PREMIÈRE PARTIE

LE MARCHAND DE BOIS D'ÉBÈNE

I. — Les requins s'amusent. 115
II. — Le croiseur. 127
III. — Le chapelet de visite. 141
IV. — La visite du chantier.. 160
V. — Celle qu'il cherchait.. 175
VI. — Diplomatie.. 188
VII. — L'obstacle imprévu. 205
VIII. — Marguerite et Albert.. 221

IX. — La noce 241
X. — L'absinthe de l'Américain 258
XI. — Le duel aux lanternes 281
XII. — La passagère 292
XIII. — Pas en arrière 307
XIV. — Le suicide 321

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN

